F6.62.

TROISIÈME ÉDITION

DE

L'ART

DE PROCRÉER

LES SEXES A VOLONTÉ.

Ouvrages du même Auteur qui se trouvent chez le cit. Mignéret.

Nouvelle Méthode d'opérer avec succès l'accouchement contre nature, ou Opération Césarienne. Prix . . . . . fr. c. » 75

Le Vrai Mécanisme de l'*uterus* dans l'accouchement naturel, et la cause qui détermine cette fonction, ainsi que celle de la cessation et de la reprise des douleurs, par intervalle. Prix 1 50

L'Art d'Améliorer les Générations, au Moral, comme au Physique, ou Traité d'Education *physique*, *morale* et *politique*; 2 vol. *in*-8.° ornés de quatre gravures. Prix, 6 fr. pour Paris, et 8 fr. pour les Départemens, franc de port, en affranchissant l'argent et la lettre de demande.

L'ART
DE PROCRÉER
LES SEXES A VOLONTÉ,

TROISIÈME ÉDITION,

Augmentée de la Solution de plusieurs questions faites à l'Auteur, spécialement du Moyen de rendre fécondes les Femmes dont la stérilité dépend de la conformation intérieure;

AVEC HUIT PLANCHES DE GRAVURES.

Frustrà se velo naturâ abscondere tentat,
Nunquam constantem fallet delusa laborem.

A PARIS,

Chez
- MILLOT, son Auteur, rue du Four-Saint-Honoré, N.° 455;
- MIGNERET, Imprimeur, rue du Sépulcre, Faubourg Saint-Germain, N.° 28;
- PERNIER, Libraire, rue de la Harpe, N.° 188, vis-à-vis celle Saint-Severin.

GERMINAL AN X. (1802).

X 2179

R53243

AVERTISSEMENT.

L'OUVRAGE que je présente au public est un Système *complet* de Génération, par lequel je démontre évidemment que ce qui a été regardé, jusqu'à présent, *comme un mystère impénétrable*, n'est cependant que la chose la plus simple et la plus facile dans son exécution :

LA PROCRÉATION DES SEXES A VOLONTÉ.

Je dis *complet*, parce que je donne l'objet qui manque à tous les autres Systêmes de Génération :

L'ORIGINE ET LA FORMATION DU PLACENTA.

Après la décision de tous ceux qui ont médité sur la Génération avant moi, et qui l'ont à l'unanimité déclarée un mystère impénétrable, j'aurais dû me dire, cette déclaration d'*impénétrabilité*, est pour toi une défense d'y regarder, et même d'y penser ; mais comme je m'étais déja apperçu qu'une déférence trop religieusement observée pour l'opinion des anciens, et notre trop grande confiance dans leur infaillibilité, avait retardé le progrès de la science, dans beaucoup de circonstances ; je me suis dit, au contraire :

Si personne ne met le pied dans ce labyrinthe, nous n'en connaîtrons jamais rien ; comme je vais en frayer le chemin, je pourrai bien m'égarer : si cela arrive, comme je dois m'y attendre, la postérité me saura gré de ma hardiesse, mes fautes serviront à ceux qui me suivront dans cette carrière, les écueils seront marqués, et nos neveux en pro-

fiteront pour marcher plus directement au but.

Mon travail n'est pas le fruit du génie. Il n'est pas l'enfant d'une imagination ardente, échauffée et enthousiasmée de nouvelles découvertes ; mais au contraire le tardif résultat d'observations anatomiques, de Méditations (1) et d'expériences.

Ce que vous allez lire, est 1.° l'extrait et l'analyse de tout ce qui a été dit et écrit sur cette matière, depuis quatorze à quinze siècles.

2.° Le produit des observations et Méditations qui m'ont conduit au complément de ce système de Génération, et à la connaissance certaine de procréer *les Sexes à volonté.*

Mon Système n'est celui de personne

(1) La Méditation est l'Architecte qui se saisit des matériaux, qui leur donne une forme et un arrangement. BONNET, tom. 17.

en particulier, comme vous pouvez vous en convaincre, LECTEUR; mais il est formé de bonnes opinions qui se trouvent çà et là dans les différens ouvrages qui ont paru jusqu'à ce jour sur la Génération. Mes opinions, réunies à celles des différens Auteurs qui ont traité ces matières, forment, à ce qu'il me paraît, un ensemble satisfaisant.

Si, dans mes hypothèses, je n'ai pas rencontré juste, si mon Systême ne plaît pas à tout le monde, je m'en consolerai par l'espoir de faciliter à d'autres le moyen d'y parvenir; *car une idée en fait naître une autre, une vérité bien saisie nous conduit à une autre.* Et *c'est du choc des opinions que jaillit la lumière.*

JE DONNE, ICI, D'AVANCE MA RÉPONSE AUX CRITIQUES.

Les sciences, comme les arts, ne peu-

vent parvenir au degré de perfection dont elles sont susceptibles, qu'autant que nous ajoutons aux connaissances de nos prédécesseurs, comme nos successeurs ajouteront aux nôtres.

Le premier obstacle à la perfection des sciences, est la briéveté de la vie; le second, et le plus grand à la rapidité de cette perfection, est qu'elle ne peut être l'ouvrage d'un seul. C'est ce qui a fait dire à M. Lecat, dans la préface de son précieux Traité des sensations, et des sens en particulier :

« Que la vie des hommes qui se li-
» vrent à la recherche des vérités utiles
» au genre humain, n'a-t-elle la durée
» de celle des chênes? Dans la première
» centaine d'années ils apprendraient
» tout ce qu'on sait déja; dans la se-
» conde, une partie de ce qu'on ne sait
» pas encore; et dans la troisième, ils
» enseigneraient : c'est alors qu'on ferait
» des progrès. L'Art est trop long pour

» des jours aussi courts que les nôtres. »

L'histoire de l'esprit humain présente une alternative de siècles illustrés par de grands progrès dans les sciences, et une infinité d'autres obscurs; il semble que la nature ait besoin des uns pour produire les autres; c'est une des raisons qui nous empêchent d'avoir confiance à la possibilité de la *Mégalantropogénésie*, où l'art de procréer des gens d'esprit par le physique, comme l'a proposé le citoyen ROBERT jeune.

Cet auteur qui n'est pas sans mérite, aurait dû s'étayer de quelques exemples; s'il eût pu nous prouver que les pères et mères des MONTESQUIEU, BUFFON, VOLTAIRE, J. JACQUES, etc. furent des gens d'esprit, nous pourrions croire à l'avantage des mariages *mégalantropogénésiques;* mais quand nous savons que la majeure partie, pour ne pas dire presque tous les gens d'esprit et de génie, n'ont eu pour auteurs de leurs jours, que des

gens d'un mérite fort ordinaire, tels que ceux de Molière, et qui souvent n'ont donné à leurs enfans qu'une éducation peu soignée, et qu'une partie de ces grands génies qui se sont développés par l'étude et le travail, n'ont laissé pour successeurs que des idiots; nous ne pouvons mettre notre espérance dans cette nouvelle hypothèse. Au reste, le Gouvernement peut en faire l'essai.

Quiconque a une connaissance approfondie de la Physiologie, sentira que la réunion des spiritueux de deux individus pour en former un troisième, peut être modifiée par mille causes; conséquemment de mille manières pendant la gestation seulement (1); à plus forte raison après la naissance; et il jugera du degré de confiance que l'on peut donner à cette réunion; car c'est de cette possibilité, que vient la variété indivi-

(1) Gestation ou grossesse sont synonymes.

duelle dans les enfans des mêmes Pères et Mères.

Quand on a bien observé la nature dans ses productions animales, comme végétales, on est convaincu que quand elle est parvenue à la perfection, elle dégénère promptement; que dans quelques espèces seulement la perfection se soutient pendant quelque temps, tandis que dans beaucoup d'autres cette perfection s'anéantit peu après qu'elle s'est manifestée, ce qui force le croisement des races dans les haras, comme le changement de graines parmi les cultivateurs.

Michel Procope Couteau, Médecin de Paris, quoiqu'il ait gardé l'anonyme, a donné, il y a plus de cinquante ans, l'*Art de faire des Garçons*. Pour faire son pendant, il m'avait pris envie de gratifier mes concitoyens de l'*Art de*

faire des Filles; mais comme je sais que le premier titre d'un Auteur aux suffrages des nations, est l'utilité dont il peut leur être, j'ai préféré donner le *moyen de procréer à volonté le sexe que l'on desire.*

Je ne crois pas pouvoir rendre un plus grand service à l'humanité, que de lui donner le mode *de procréer les Sexes à volonté;* car cette connaissance a aussi son but *Moral:* c'est, je crois, le seul moyen d'augmenter, *s'il est possible,* la tendresse des Pères et Mères, et l'attachement des Enfans pour eux, parce que les parens qui n'auront que des Enfans de leur choix, les verront avec une satisfaction continuelle : delà naîtront les soins et les caresses, qui rendant l'enfance heureuse, feront nécessairement germer dans le cœur de ces jeunes individus, la Reconnaissance et l'Amitié sincères.

Je n'avais pas le projet de donner plus d'étendue à cet ouvrage ; la seconde édition était faite sans changemens, lorsque je reçus du cit. Janin, mon Collègue, ancien Prévôt du Collége de Chirurgie *de Lyon*, une lettre qui me force à l'augmenter, par la solution des questions qu'il me propose, dont une intéresse spécialement les Gouvernemens, puisqu'elle tend à rendre fécondes des femmes qui paraissent stériles : j'ai cru, non-seulement devoir satisfaire mon Collègue, mais aussi en instruire le public ; d'ailleurs, j'ai acquis depuis ce temps beaucoup de preuves convaincantes de mes opinions : tout m'a forcé à refondre cet ouvrage, dont les principes sont invariables, puisqu'ils ont pour base des faits anatomiques.

On trouvera la lettre du cit. Janin, et les réponses qu'elle exige, à la fin de cette édition, à la place du *post-scriptum* que j'ai disséminé en différens en-

droits, comme le demandait l'ordre des matières.

La méthode que je propose dans cet ouvrage, pour parvenir à la procréation du sexe que l'on desire, n'a trouvé de contradicteurs que parmi les demi-savans, et d'incrédules que ceux qui ne veulent pas s'instruire : j'ai lieu de m'en consoler par l'approbation de ceux qui sont versés dans la Physiologie et l'Histoire naturelle.

Le secret que je révèle aux nations, et dont j'ai favorisé nombre de personnes, depuis près de quarante ans, ne prive d'aucun plaisir physique, et ne peut qu'ajouter à la satisfaction morale, *par la certitude de donner l'être au sexe que l'on préfère.*

Quel bonheur, *par exemple*, n'éprouvera pas un Souverain, quand par la lecture de cet ouvrage, et les expériences qu'il pourra faire faire, il aura acquis la certitude, qu'en travaillant à la

propagation de sa race, il affermit son trône dans sa famille, et que la tranquillité et le bonheur des peuples qu'il gouverne, ne seront pas troublés à sa mort (1) !

Les nouvelles opinions répandues dans cet ouvrage, sont si vraisemblables, qu'elles n'ont éprouvé aucune réfutation sérieuse ; plus on les méditera, plus on se convaincra, (sur-tout après les nouvelles preuves que j'apporte), non-seulement de leur possibilité, mais de leur réalité.

C'est aux DAMES que je dédie mon

---

(1) On se rappelle encore avec effroi, le sang et les trésors qu'a coûté aux nations de l'*Europe* la succession au trône d'*Espagne ;* mais spécialement aux Français et aux Espagnols.

On a encore bien moins oublié les guerres que nous occasionna la mort de CHARLES VI, alors dernier Prince de la Maison d'Autriche, qui mit, après bien du sang versé, la couronne impériale sur la tête de cette héroïne, MARIE-THÉRÈSE, fille aînée de ce Prince.

ouvrage : puisque toute ma vie active s'est passée à servir ce sexe enchanteur, il m'a paru raisonnable de consacrer mon loisir à lui procurer plus d'une satisfaction dans l'acte précieux de *la fécondation*, et à empêcher qu'il ne soit alors assimilé aux femelles, qui, asservies aux loix de la nature, ne peuvent que satisfaire un besoin impératif; tandis que la femme, MORALEMENT émue et dirigée, ne suit que l'impulsion de son AME, qui semble n'avoir été créée que pour se livrer aux plaisirs d'aimer et d'être aimée, et en lui faisant, dans cette action, soumettre l'homme à sa volonté, par la procréation du sexe que la femme desire.

AUX DAMES.

SEXE CHARMANT,

L'AUTEUR *de la Nature, en vous créant, a bien prouvé à l'homme l'intention où il était de le consoler des misères auxquelles il n'a pu le soustraire.*

FÉLICITÉ *des humains, reprenez les avantages que la nature vous a donnés dans la propagation de notre Espèce, et que quelques Naturalistes vous ont injustement enlevés ; vous serez con-*

tente, j'espère, de la part que vous y donne votre affectionné Concitoyen (1).

Lisez, et apprencz les secrets de la nature ; c'est vous que je fais dépositaire de celui qui doit perpétuer le bonheur des humains :

LE MOYEN DE PROCRÉER LES FILLES.

---

(1) MILLOT (Jacques-André) Membre des ci-devant Collége et Académie de Chirurgie de Paris, Correspondant de la ci-devant Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Dijon, Accoucheur des ci-devant Psses du Sang, etc. *rue du Four-Saint-Honoré*, N.° 455.

L'ART

L'ART

DE PROCRÉER

LE SEXE QUE L'ON DESIRE.

PREMIÈRE PARTIE.

AVANT-PROPOS.

La fécondation de la plupart des Animaux, est couverte d'un voile impénétrable à l'œil Humain; mais celle de quelques-uns et la Génération de presque tous, nous sont si fami-

dans les Testicules de l'un et de l'autre sexe; car ils ont pris pour *Testicules* des femmes, les corps que nous reconnaissons aujourd'hui pour leurs *Ovaires*.

Quoiqu'on ne connût pas de canaux qui pussent apporter à l'*uterus*, la liqueur que devaient filtrer ces organes; ils crurent cependant que la petite créature qui vient au monde neuf mois après les embrassemens des deux époux, était formée simplement du mélange de ces deux liqueurs dans la matrice, dont celle de l'homme fut regardée comme vivifiante ou *prolifique*, tandis que celle de la femme servait de nourriture à l'embryon.

Ils ne s'inquiétèrent pas de savoir d'où proviennent *l'eau* dans laquelle nage cette créature, et *les membranes* qui con-

tiennent cette eau et l'Enfant, non plus que le gâteau ou *placenta* qui est l'intermédiaire par lequel l'enfant reçoit de sa mère les sucs nourriciers nécessaires à son développement et accroissement.

Pendant une longue suite d'années, ou, pour bien dire, pendant plus de seize siècles, ce système satisfit les Philosophes et les Physiciens ; car il y avait peu de Physiologistes alors ; mais il est tellement combattu et détruit par *Michel Procope*, qu'il me paraît inutile d'en parler davantage.

CHAPITRE II.

Des Ovistes.

DANS le temps où la Physique et la Physiologie sortirent de leur premier chaos (1) par des expériences de tous genres, des Anatomistes découvrirent, dans ce qu'on appelait les *Testicules* des femelles, des vésicules remplies d'une liqueur semblable à du blanc d'œuf, qui en a l'odeur, les qualités et les propriétés; alors l'analogie fit regarder ces *vésicules* comme des *OEufs*.

(1) Le renouvellement des sciences auquel nous devons la Physiologie moderne, date de la prise de Constantinople par les Turcs; parce qu'alors les Grecs qui se réfugièrent en France et en Italie, y apportèrent de nouvelles lumières.

Dans la femme, ces *OEufs* se trouvent dans la substance celluleuse de l'Ovaire, dans laquelle ils *sont chatonnés et retenus dans un calice recouvert par une membrane particulière à chaque calice, qui fait le couvercle ou capsule de ce calice.*

C'est de cette découverte, que sont nées les différentes hypothèses sur les *OEufs*, auxquels on ne crut pas d'abord, parce qu'il n'était pas possible d'assigner la route par laquelle ils devaient se rendre dans l'*uterus*, au dehors duquel on les trouva; par conséquent le système du mélange des liqueurs dans l'*uterus*, prévalut encore malgré cette nouvelle connaissance.

Mais sitôt que Fallope eut publié la découverte anatomique des deux con-

duits qui communiquent de l'*uterus* aux Ovaires, et auxquels on a, par reconnaissance, donné son nom, en les appelant *trompes de Fallope;* le système des Ovaires prédomina, et presque tous les Physiologistes et Naturalistes l'adoptèrent : ses sectateurs furent nommés *Ovistes*.

Les *Ovistes* se divisèrent par quatre hypothèses, ce qui fait que Michel Procope Couteau (1) en a fait quatre classes, qu'il a désignées et définies comme on le verra ci-après; mais pour l'intelligence desquelles il faut auparavant décrire le troisième système de Génération, celui des Animalistes.

(1) Auteur *de l'Art de faire des Garçons*.

CHAPITRE III.

Des Animalistes.

QUELQUE temps après que le système des *Œufs* eut fait oublier celui du mélange des liqueurs dans l'*uterus*, deux Physiciens Hollandais, LEWENHOECK et HARSOEKER, vinrent, en 1669, troubler les Ovistes dans leur croyance, et renverser leur système par la découverte d'Animaux vivans dans la liqueur séminale des mâles de toute espèce; encore une fois l'analogie fit croire qu'il en était ainsi de l'homme, ce qui fut effectivement prouvé : leurs Sectaires furent nommés *Animalistes*.

Le système des Animaux spermati-

ques eut son cours, et chacun voulut voir la nombreuse progéniture dont il était père, chaque fois qu'il se livrait au plaisir de la reproduction. Les Physiciens et les Physiologistes passaient les jours à observer ce que devenaient ces petits vers.

Mais un savant Naturaliste, Physicien et Observateur microscopique de Berlin, M. Lieubercuhn, après avoir bien observé, et peut-être aussi parce qu'il était moins enthousiaste, parvint le premier à reconnaître la vérité; il nia l'existence de ces êtres : les recherches et observations des autres Observateurs microscopiques, leur apprirent effectivement que ces prétendus Animaux n'étaient autre chose que des parties de matière vive, le résultat et

la surabondance de la nourriture : enfin on en trouva dans toutes les parties femelles comme mâles ; car ces molécules abondent dans l'humeur de l'*uterus* que la femme émet par le coït, ou lorsqu'on la provoque au plaisir, de toute autre manière.

C'est d'après ces différentes expériences, que tous les Observateurs microscopiques de l'Europe furent d'accord sur ces animalcules, et qu'ils reconnurent qu'ils n'étaient pas des êtres organisés, mais des parties organiques ; ils perdirent alors leur nom d'*animalcules*, qui fut converti en celui de *molécules organiques*. Après toutes les recherches possibles, les Physiologistes, Anatomistes, Physiciens et Naturalistes revinrent au système des *OEufs*, auxquels ils attri-

buèrent, avec raison, presque tous les principes de génération.

Quoique SPALLANZANI ait répété depuis peu d'années les expériences et observations sur les prétendus animaux spermatiques, et qu'il les ait mieux vus et mieux décrits que tous les précédens observateurs, attendu la perfection de ses microscopes; il n'a pu cependant se convaincre qu'ils fussent des animaux.

On ne peut lui disputer le mérite d'être un exact observateur, savant naturaliste et physiologiste, ou il faudrait nier tout ce qu'il a fait et vu. Je suis bien éloigné d'être dans cette intention, et je dis que la précision avec laquelle il rend compte de ses observations et expériences, fait un tableau agréable pour ses lecteurs.

Le seul suffrage de l'illustre M. Bonnet prouve son mérite, et me dispense de faire son apologie; ainsi je me borne à lui rendre justice.

J'exhorte mes concitoyens à prendre connaissance, sur toutes choses, de *ses expériences sur la digestion des différentes espèces d'animaux;* c'est là qu'ils se formeront une idée de cet homme extraordinaire, et qu'ils le jugeront bien.

L'inexorable mort l'a enlevé : quel génie le remplacera, et quand arrivera-t-il ?

Je crois que ceux qui douteraient encore que tout est destruction et régénération dans la nature, se trouveront forcés à le croire, d'après les observations et expériences de Spallanzani,

sur les animalcules; puisqu'il a vu naître une nouvelle génération, où il a vu s'éteindre la première, et successivement jusqu'à trois générations différentes en grosseur et en mouvement dans la même infusion de plantes, comme dans la même liqueur séminale putréfiée.

J'observe que quoique M. DE BUFFON se soit trompé dans la manière de faire ses observations sur les liqueurs séminales, ce qui l'a empêché de voir *la cessation naturelle du mouvement des molécules, ou prétendus vers spermatiques, et les générations d'animalcules qui se succèdent dans cette liqueur*, lorsqu'elle est putréfiée; ce qui est cause qu'il a confondu le mouvement des animalcules qui y surviennent, avec celui des molécules, comme le démontre SPAL-

LANZANI ; il n'en est pas moins vrai que M. DE BUFFON a bien vu dans le premier moment les molécules organiques, et qu'il a bien conclu avec MM. LIEUBERCUHN, NÉEDHAM ET AUTRES, qu'elles ne sont que des molécules organiques, et non des Animaux organisés.

SPALLANZANI a vu tout mouvement cesser dans la liqueur séminale lorsqu'elle commence à se putréfier, et a vu naître, après la putréfaction, plusieurs générations d'Animalcules, qui ont imprimé à cette liqueur un autre mouvement, ce que n'a pas vu M. DE BUFFON, qui s'est seulement apperçu de la diminution et du changement de mouvement; qui a cru que ces molécules perdaient leurs filets, et qu'elles changeaient de mouvement, se multipliaient et dimi-

nuaient de volume ; tandis que c'étaient différentes Générations d'Animalcules qui opéraient tous ces changemens. Ces erreurs de M. DE BUFFON ne peuvent venir que du microscope dont il se servait, ou de l'organe de sa vue, car il avait les yeux *myopes*.

Ce qui prouve encore que ces prétendus vers spermatiques ne sont pas des animaux, mais des molécules organiques, comme les ont nommés MM. LIEUBERCUHN, NÉEDHAM et BUFFON ;

C'est, 1.° parce qu'on les trouve chez les femelles, comme chez les mâles, et que les femelles ne donnent jamais de liqueur prolifique ; donc ce ne sont pas des animalcules contenus dans la liqueur prolifique.

2.° C'est la disette et rareté de ces molécules

molécules chez les individus qui ont souffert long-temps, soit par abstinence, soit par suppuration ou perte de sang; ce qui confirme bien qu'elles ne sont que le résultat et la surabondance de la nourriture.

3.° C'est la forme et la configuration constante de ces molécules dans chaque espèce qui se nourrit différemment; car les molécules des animaux *granivores*, ne sont pas de la même forme que celles des *carnivores;* celles des carnivores diffèrent de celles des *herbivores;* celles des *poissons* ne ressemblent, ni à celles des herbivores, ni à celles des granivores.

S'il y a plus de différence entre les molécules d'un *aigle* et celles d'un *dinde*, ou d'un *coq;* entre celles d'un *loup* et celles d'un *bélier*, d'un *étalon*

et d'un *taureau ;* et s'il n'y a presque pas de différence entre celles de ces derniers, malgré leurs différentes grosseurs, et celles d'un *cerf ;* s'il y a peu de différence entre les molécules d'un *aigle* et celles d'un *loup ;* il est évident que la différence qui existe entre les molécules de ces différens animaux vient de la différente nourriture, et non de la différence des espèces ; ce qui devrait être, si les molécules étaient des animaux spermatiques, ou des germes de ces mêmes animaux.

Il serait bon, je crois, de prendre le chyle avant *son entrée dans la sous-clavière gauche*, pour le soumettre au microscope ; je suis persuadé que l'on y trouverait les prétendus vers qu'on reconnaît dans la semence. D'après

cette expérience, il ne pourrait plus y avoir de doute; tous les Naturalistes et Physiologistes conviendraient que ce ne sont que *des molécules organiques nutritives et réparatrices*.

Il faut rendre justice à SPALLANZANI : malgré sa grande propension à croire ces molécules des Animaux, il n'affirme pas qu'ils soient des êtres organisés; il a été tenté de leur accorder la vie, conséquemment l'organisation, à cause de leurs mouvemens; mais s'ils étaient sans mouvemens, ils ne seraient qu'une matière inerte, quelque forme qu'ils eussent. C'est précisément parce que ces corpuscules ont du mouvement, qu'ils font partie de la matière vive toujours prête à être organisée, et que c'est elle qui donne à certains Animaux

la faculté de régénérer une patte, et même une tête perdue.

La matière organique étant l'ouvrage le plus ordinaire de la nature, puisqu'un Animal ne meurt pas sans donner la vie à une infinité d'autres, la matière doit tendre sans cesse à l'organisation. Les molécules organiques subsistaient avant et pendant la formation de l'Animal, et elles subsistent encore après sa destruction; car la destruction d'un individu n'est que la séparation des molécules qui le composaient.

Si ce que l'on voit en activité pendant quelque temps dans les liqueurs séminales fraîches, sont des Animaux, des vers organisés; je demande avec le savant M. Bonnet, d'où viennent-ils, où vont-ils, et à quoi servent-ils? Ni lui, ni

son ami SPALLANZANI, ne savent encore d'où ils viennent. SPALLANZANI les a vus précipités au fond de la liqueur et sans mouvemens, quand la semence commence à se putréfier; ainsi il a vu leur fin sans bien connaître leur origine. Il en est de même des Animalcules qui s'engendrent dans cette liqueur putréfiée, comme dans les infusions des plantes et graines : M. BONNET présume qu'ils ne peuvent provenir que de l'atmosphère d'où ils sont tombés dans ces liqueurs. Je crois aussi que les plantes peuvent y en avoir apporté, puisqu'une infinité d'Animaux déposent leurs œufs dessus, les autres dans la substance des plantes, et quelques-uns dans les semences; comme nous voyons *le puceron noir* se former dans les pois et lentilles,

et percer ces graines pour en sortir; et que SPALLANZANI a observé que la chaleur, portée à quelque degré que ce soit, ne tue pas certains Animalcules.

QUELQUES Naturalistes ont voulu nous persuader que ce sont les Animaux des liqueurs spermatiques, qui, par leurs mouvemens, causent la sensation voluptueuse que nous éprouvons en émettant cette liqueur. Nous savons tous que la volupté gît dans l'acte préparatoire, dans l'*érétisme nerveux* qui nous dispose à l'émettre, mais non dans son émission; car l'intensité de cette volupté commence à diminuer avec l'émission de cette liqueur: nous savons, en outre, que les jeunes

gens éprouvent cette volupté plusieurs années avant la possibilité d'en émettre la première goutte.

Je ne peux admettre une organisation, une vie réelle dans les corpuscules que l'on observe dans les liqueurs séminales récentes ; je ne peux croire que ces corpuscules que nous voyons en mouvement pendant les premiers jours, soient des Animalcules.

Pour que ces corpuscules fussent, à mon sens, des êtres organisés, il faudrait que SPALLANZANI les eût vus *se nourrir* ou *se reproduire ;* car il ne suffit pas d'avoir du mouvement pour être Animal, puisque la matière vive organique en a pendant quelque temps ; *il faut un mouvement de transposition, la faculté de se substanter* ou *de se*

régénérer, pour constituer l'Animalité.

Le mouvement de ces prétendus vers spermatiques, n'est pas un mouvement de transposition ; on ne leur connaît qu'un mouvement apparent de progression, et un mouvement d'oscillation ; on ne les a pas vus se substanter ni se reproduire ; conséquemment leur Animalité n'est pas prouvée : d'ailleurs, tous les observateurs microscopiques sont convenus, avant les dernières recherches de SPALLANZANI, que la vîtesse avec laquelle ces corpuscules se meuvent, est si grande, qu'il n'y a pas d'Animaux dont la force pût suffire à un pareil mouvement, pendant plusieurs heures.

SWAMMERDAM, qui a donné l'Anatomie de la *sèche*, est le premier qui a

détaillé le jeu des étuis de sa laite, qui sont les mêmes, à peu près, que ceux du *calmar*, sur lesquels NÉEDHAM a répété ses observations microscopiques; il nous a démontré que ces *petits corps organiques* sont des spirales en mouvement, renfermées dans un étui qui maintient leur ressort pendant un certain temps; mais il ne les regarde pas comme des *Animaux* : pourquoi n'en serait-il pas de même des molécules humaines, avec la différence dans la forme, car chaque espèce comporte la sienne?

Il est plus satisfaisant pour l'homme de croire, que tout ce qu'il trouve en activité pendant les premiers jours de l'examen des semences des Animaux, sont des particules toujours prêtes à

être organisées, et destinées à réparer leur déperdition continuelle, que de concevoir une monstrueuse production d'Animaux, dont on ne peut trouver l'*origine* et l'*utilité* : en attendant que ces deux choses me soient démontrées, je persiste dans mon opinion.

Concluons donc que les corpuscules que nous voyons en mouvement dans les liqueurs séminales, avant leur putréfaction, ne sont pas des ANIMALCULES, mais bien des MOLÉCULES NUTRITIVES et RÉPARATRICES des pertes continuelles qui s'opèrent chez les Animaux ; puisqu'après quelques jours de mouvement, SPALLANZANI les a vues précipitées au fond des liqueurs, et rester sans mouvement ; et que, quelques jours après, il a trouvé ces mêmes liqueurs putré-

fiées, pleines d'*Animalcules* d'une autre forme, qui avaient des mouvemens différens et non réguliers comme ceux des *Molécules*, et qu'après la mort de cette Génération, il en a vu naître une autre et donner de nouveau le mouvement à ces mêmes liqueurs qui l'avaient perdu deux fois.

Swammerdam et Leuwenhoeck ont trouvé que l'eau la plus pure n'était qu'un assemblage de molécules en mouvement, qu'ils prirent d'abord pour des vers ; à plus forte raison tous les autres liquides en fournissent-ils plus abondamment.

CHAPITRE IV.

Division et définition des Ovistes.

Le système des *OEufs* a fait naître, comme je l'ai dit plus haut, quatre classes d'Ovistes que Michel Procope distingue par les dénominations d'*Infinit-ovistes*, *Un-ovistes*, *Anim-ovistes* et *Sémin-ovistes*.

« Les *Infinit-ovistes* prétendent que le mâle ne contribue à la Génération, qu'en ce que la portion la plus subtile de sa semence va porter le mouvement à un *Fœtus* tout formé dans l'*OEuf*, *depuis le commencement du monde*, quoique sans vie, et unique, s'il est mâle; mais qui, s'il est femelle, contient de mère en mère tous ses descendans

emboîtés les uns dans les autres. C'est le système de SWAMMERDAM, et de presque tous ceux à qui on a donné le nom d'*Ovistes*. »

» Les *Un-ovistes* ne diffèrent des *Infinit-ovistes*, qu'en ce qu'ils veulent que chaque *OEuf* soit un petit hermitage habité par un solitaire inanimé, soit mâle ou femelle, et *formé peu après la naissance de celle qui le porte*. DIONIS est de cette opinion, et l'auteur de l'anti-Vénus-physique semble en être aussi. »

« Les *Anim-ovistes* sont des Animalistes réformés, qui, forcés par leur conscience de reconnaître des *OEufs*, regardent les *Ovaires* comme des hôtelleries dont chaque OEuf est un appartement où vient, en passant du néant à

l'être, loger un Animal spermatique, sans aucune suite, s'il est femelle; mais traînant après lui de père en fils, s'il est mâle, toute sa postérité. » LEWENHOECK est l'auteur de cette réforme.

« Je m'étonne, dit notre docteur PROCOPE, que quelqu'un des Anim-ovistes n'ait, à l'exemple des Un-ovistes, poussé la réforme plus loin, en ne donnant pas plus de suite aux vers mâles qu'aux vers femelles, en les faisant tous, sans distinction de sexe, entrer dans la carrière du monde en petits hermites. »

« Enfin les *Sémin-ovistes* sont ceux qui penseront que l'embryon est produit par le mélange des deux *semences*, fait non pas dans l'*uterus*, mais dans l'*OEuf*; notre docteur se croit seul de ce sentiment, et il espère en entraîner bien d'autres. »

L'espoir de ce docteur s'est effectué ; c'est le seul mode de Génération que l'on puisse raisonnablement admettre maintenant ; toutes les recherches anatomiques sont en faveur de ce systême.

Si les Naturalistes se fussent toujours aidés de l'anatomie, il y a long-temps, je crois, que l'on serait d'accord sur ce point.

CHAPITRE V.

Du Systême par attraction.

Après tous les systêmes dont nous venons de parler, est arrivé celui du plus grand Naturaliste de la France, M. de Buffon.

Il nous reporte au mélange des deux liqueurs séminales dans la Matrice, ou

uterus, quoiqu'aucun Anatomiste n'ait pu jusqu'à présent découvrir, ni chez la femme, ni chez les femelles, les canaux par lesquels celle de la femme pourrait être transmise au lieu de sa destination : il ne s'est pas plus inquiété que les autres Naturalistes, de l'origine *du placenta, des membranes et de l'eau* qu'elles contiennent.

Selon lui, tous les corps vivans et végétans sont composés de parties organiques; conséquemment toutes les matières dont l'homme et les Animaux composent leur nourriture, fournissent les molécules organiques dont ils ont besoin pour leur accroissement; ces molécules, après un certain développement de l'Animal, deviennent plus abondantes qu'il ne faut pour le reste de

de son accroissement ; le superflu en est distrait par les organes de la génération qui les déposent chez l'homme, comme chez les mâles, dans leurs vésicules séminales, et chez les femmes, comme chez les femelles, dans leurs Ovaires. Ce superflu s'y accumule, et donne aux femelles, comme aux mâles, le desir et la faculté de se reproduire ; en un mot, ce superflu, cette accumulation de matière organique, décide ce que nous appelons le *temps*, l'*âge* de la puberté.

Cet auteur célèbre prétend que ces molécules sont, en miniature, l'expression, la représentation de chaque partie de l'animal, destinées à en produire un tout semblable à celui qui, dans la copulation, en fournira le plus abondamment. Il dit que ces molécules sont renvoyées

de toutes les parties du corps de l'Animal, toutes moulées ; de manière que celles qui viennent de la tête ne peuvent être employées qu'à la formation d'une tête, et ainsi des autres parties, et qu'elles ne peuvent perdre le mouvement qu'elles ont acquis par le mélange, qu'en trouvant la place qui leur convient ; ce qui nécessite de la part de chacune d'elles, la vertu d'attirer celles qui leur sont analogues, et en même temps la possibilité de ne pouvoir se fixer qu'à la place de la partie dont elles sont émanées.

Voilà en substance le systême de M. DE BUFFON, qui, quoique très-ingénieux et très-séduisant, n'a pu se soutenir devant les Anatomistes et les Physiologistes ; non-seulement parce qu'il détruit *l'origine des membranes et des*

eaux qui contiennent toujours l'embryon, et qu'il n'assigne pas plus que les autres Naturalistes, *l'origine et la formation du placenta*, et aussi par l'impossibilité d'avoir des jumeaux parfaits par un système de génération de ce genre; mais encore parce qu'il ne nous apprend pas ce que deviennent les molécules organiques superflues du *sexe* qui n'est pas procréé; car on ne peut pas dire qu'elles servent à la génération de l'autre sexe, *si ces molécules sont la représentation de chaque partie* dont elles sont émanées.

Il ne nous dit pas non plus d'où viennent les molécules des parties qui n'existent plus, ni chez l'un ni chez l'autre des deux individus, comme le *trou botal*, *le canal pulmonaire*, *le cordon*

ombilical, etc. Enfin, il a été reconnu que les molécules organiques, chez l'*homme* comme chez la *femme*, avaient toutes la même configuration et nulle organisation; que conséquemment elles ne pouvaient former un être animé et organisé comme l'homme, et qu'elles ne sont qu'une surabondance de matière nutritive, provenant de toutes les parties de l'Animal indistinctement; que la Nature les emploie à le *développer*, à *l'accroître* et à *réparer la déperdition continuelle* qui s'opère chez lui.

CHAPITRE VI.

De la préexistence des Germes.

Le citoyen Jean Senebier, bibliothécaire de la République de *Genève*, traducteur des opuscules de physique animale et végétale de Spallanzani, paraît adopter *le système d'emboîtement de toutes les générations par* Swammerdam, puisqu'il dit dans son introduction, « que c'est en suivant le plan que la nature semble avoir adopté, qu'on trouve presque naturellement, et par une conséquence immédiate, le *fameux principe de la préexistence des germes.* »

« Afin que tout soit organisé autant

que possible, il faut que toutes les machines organiques futures soient déja organisées, et qu'en conséquence de cette organisation, elles s'acheminent peu-à-peu vers leur développement. Cette vérité importante que la raison faisait entrevoir, est démontrée par les observations microscopiques de M. DE HALLER sur le jaune d'œuf. Il a prouvé que la membrane qui le revêt est une continuation de celle qui tapisse l'intestin du poulet; que ce jaune a des artères et des veines qui naissent des artères et des veines du fœtus, et qui reçoivent le sang qui circule dans son cœur; enfin, que ce jaune, qui est une partie essentielle du poulet, existe dans l'œuf qui n'a pas été fécondé; d'où il résulte manifestement que le poulet doit exister avant sa fécon-

dation, avec le jaune auquel il est lié. »

Je suis bien d'accord avec HALLER et Jean SENEBIER; je crois que personne ne leur disputera *que la préexistence de l'animal doive précéder sa fécondation;* c'est un fait que je crois bien démontré : une génération nouvelle ne doit être regardée que comme la manifestation des corps qui existaient déja. Mais j'observe au cit. Jean SENEBIER que *pour que toutes les machines organiques soient organisées autant que possible*, il n'est pas nécessaire que cette organisation précède la naissance de celles qui doivent les porter, qu'il suffit que ces *machines s'organisent avant leur utilité*, et qu'en conséquence, il ne s'en suit pas que la préexistence doive être *la fameuse des anciens;* que non-

seulement il répugne au jugement d'admettre cet emboîtement de génération depuis le commencement de notre monde jusqu'à sa fin ; mais aussi que cette chaîne de préexistence se trouve interrompue *par la génération des Mulets et Métis de toute espèce, chez les animaux,* ce qui ne serait pas, si cette *fameuse préexistence* avait réellement lieu : pourquoi ces individus provenant d'espèces nécessairement analogues, ne peuvent-ils pas procréer comme leurs Pères et Mères, si cette fameuse préexistence a lieu depuis l'origine (1) ?

(1) On peut à ce sujet m'objecter quelques faits contradictoires que l'on trouve dans *Valmont de Bomare ;* mais trois faits faisant exception à une loi générale et constante de la nature, ne prouvent rien contre : ils peuvent seulement appuyer mon assertion, qui dit que la femelle fournit plus que le mâle dans

Cette seule observation nous prouve que, malgré l'analogie dans les espèces, il y a cependant une différence qui se remarque bientôt. Il n'en est pas de même de l'homme ; malgré les différences apparentes et toutes les variétés qui s'y rencontrent, il est intérieurement le même ; et les races ont beau être croisées d'un bout de la terre à l'autre, la génération de ce *maître* des animaux ne peut s'éteindre, parce qu'il n'y a pas deux espèces d'hommes.

La *préexistence* de tout être doit nécessairement précéder sa fécondation, sans quoi elle serait une création.

---

la génération ; car ce même auteur dit que le Mulet provenu d'un âne et d'une jument, est meilleur que celui provenu d'un cheval et d'une ânesse. HALLER est aussi de ce sentiment.

La *préexistence* peut, à ce que je crois, s'expliquer d'une manière satisfaisante, sans admettre pour cela la *fameuse des anciens;* elle se forme, se développe et s'accroît avec l'Animal.

Voici comme je conçois la marche de la nature, qui tend sans cesse à la reproduction des individus, et à la conservation des espèces.

Depuis le moment de la fécondation d'un œuf, *chez les vivipares*, la nature travaille sensiblement et visiblement au développement et accroissement de l'individu qu'il contient; mais elle travaille aussi, quoiqu'*invisiblement* à le mettre en état de se reproduire.

Quelques Naturalistes trompés par l'accroissement de l'individu, ont cru que la nature n'était occupée que de cet

objet; mais l'accroissement n'étant pas la fin qu'elle se propose, à quoi servirait-il, s'il n'était le moyen par lequel elle le conduit à sa *reproduction*, son unique but? Car la vie est un dépôt que l'auteur de la nature n'a confié aux animaux, que pour le transmettre.

La nature emploie, chez les garçons, tout le temps de l'enfance à dérouler les vaisseaux et les nerfs qui doivent charier le fluide d'où sortira un jour la liqueur séminale prolifique : de même chez les filles, elle emploie ce temps à disposer les vaisseaux et les nerfs qui doivent conduire et déposer dans les *œufs*, les sucs et les atômes nécessaires à la reproduction de la créature humaine.

La marche de la puberté, chez les garçons, est assez connue pour que je

me dispense d'en retracer le tableau. Chez les filles, c'est bien à-peu-près la même chose; car la nature n'annonce son vœu chez elles, par l'acte que nous appelons *nubilité*, que lorsque tout est préparé dans l'intérieur.

La *nubilité* doit donc être regardée comme un débordement des réservoirs; car alors les *Ovaires* sont tuméfiés; une partie des *œufs* sont pleins, ils attendent *la fécondation*; les parties extérieures finissent de prendre leur développement, parce que l'intérieur est assez pourvu; l'individu jouit d'une vigueur et d'une énergie qu'il n'avait pas encore connue, et qui augmente chaque jour; en un mot, peu de jours après que la fille est nubile, comme peu de jours avant les preuves de sa nubilité,

elle peut concevoir. Les preuves en sont acquises dans l'un et l'autre cas.

La nature marchant toujours d'un pas égal, et non par *bonds* et par *sauts*, amène lentement les filles au point d'organisation capable de les faire concevoir; parce qu'elle façonne et élabore chez elles les premiers élémens de la créature, en même temps qu'elle perfectionne les organes qui doivent la procréer; mais une fois qu'elle les a mis en état de la reproduction, elle les y entretient pendant un temps plus ou moins long, suivant l'intervalle qu'elles mettent entre chaque procréation.

La nature n'est si longue à amener l'homme à la puberté, que parce qu'en même temps qu'elle déroule et perfectionne les organes intérieurs de la géné-

ration, elle élabore les matériaux nécessaires à la fécondation ; elle le soutient aussi dans cette faculté, pendant un temps plus ou moins long, suivant l'usage ménagé de cette faculté; car l'homme qui n'a pas abusé de sa jeunesse, est encore capable de la reproduction dans sa vieillesse.

Le dépôt des atômes nécessaires à la formation de la créature dans les œufs, avant la *nubilité* de la femme, c'est-à-dire, lorsque la nature n'emploie plus au développement extérieur de l'individu, toutes les molécules organiques dont sont remplies les substances qui composent sa nourriture, n'étonne pas l'imagination, et ne répugne pas à l'esprit. Il paraît tout naturel, qu'après un certain accroissement de l'animal, la

surabondance nutritive soit employée, 1.° au développement des organes de la reproduction ; 2.° à leur perfectionnement ; et que de cette perfection d'organes, naisse l'élaboration des atômes nécessaires à la reproduction de la créature, dans les Ovaires qui n'ont pas d'autre fonction.

Avec un peu de réflexion, on trouve chez les poissons ovipares, une preuve sans réplique de mon opinion sur la préexistence des germes, et qui nous démontre éminemment son *origine* et sa *progression*.

Après les trois et quatre premières années, les femelles de cette classe jettent tous les ans leurs œufs, et les mâles les arrosent de leur liqueur spermatique, que nous connaissons sous la dénomi-

nation de *laite;* après ce temps que l'on appelle le temps du *frai*, ou le *frayement*, on ne trouve, ni *œufs*, chez les femelles, ni *laite* chez les mâles: quelques mois plus tard, on reconnaît chez l'un et chez l'autre de ces animaux, le commencement de nouvelles productions semblables aux précédentes, qui augmentent sensiblement de mois en mois, et qui en *nivôse*, *pluviôse*, *ventôse* et *germinal* (1), rendent les poissons de nos rivières très-pleins et très-chargés de ces nouvelles substances.

Si la préexistence de ces animaux subsistait dès l'origine de la création de notre monde, ils ne seraient pas plusieurs années sans *frayer*.

(1) *Janvier*, *Février*, *Mars* et *Avril*.

Si

Si cette préexistence avait lieu, comme le croit le citoyen Jean SENEBIER, avant la naissance de la créature, conséquemment avant la nubilité de la femme, pourquoi une fille ne deviendrait-elle pas féconde dès l'âge de cinq ou six ans?

Je crois que l'on peut encore tirer une induction vraie contre cette *fameuse préexistence des anciens*, depuis l'origine de notre monde jusqu'à sa fin, par la manière dont les plantes parviennent à leur accroissement, et sur-tout à l'état de reproduction; car si une partie d'elles parcourt en moins de cinq à six mois, tous les degrés d'accroissement depuis le moment de la germination jusqu'à leur destruction, une autre partie nous offre un spectacle bien différent, et nous prouve, je crois, que cette *fameuse*

préexistence des anciens, n'a pas plus lieu chez elles, que chez les animaux, et qu'elle n'arrive que progressivement avec le développement et perfectionnement de ces plantes.

Je tire mes exemples des fleurs dont j'ai soigné et suivi la culture : les giroflées jaunes, rouges, violettes, etc. ne parviennent à la possibilité de leur reproduction, qu'à la seconde année, parce que leur développement n'est parfait qu'à ce terme.

Les plantes bulbeuses, comme les *lys*, la *couronne impériale*, la *tubéreuse*, la *jacinthe*, etc. ne parviennent qu'en trois années à l'état d'accroissement et de perfection, qui les conduisent à la reproduction, la quatrième année.

Ainsi on pourrait dire de ces plantes, que la première année elles ne sont que des embryons; la seconde des fœtus, et qu'elles arrivent à l'état d'adolescence à la fin de la troisième année, et à la puberté à la quatrième; car si vous mettez en terre un des petits oignons, qu'une mère-bulbe de jacinthe, par exemple, produit à la quatrième année, qui nous est connu sous la dénomination de caïeu, vous n'avez qu'une très-mince production herbacée; ce caïeu prend, pendant la première année, un accroissement et développement qui lui donne la forme parfaite de son espèce, qu'il n'avait pas d'abord. A la seconde année que vous le mettez en terre, il ne donne encore qu'une production herbacée, et quand vous le relevez de terre, vous ne

trouvez aussi qu'une bulbe, qu'un oignon plus gros et plus développé que l'année précédente. A la troisième année, il produit une fleur mince et faible. A la quatrième, il produit une belle et forte tige de fleurs. Et enfin vous trouvez autour de l'oignon-mère, plus ou moins de petits caïeux.

Si la *préexistence* de ces caïeux, ou de cette fleur qui me paraît le but pour lequel cet oignon a été créé, subsiste avant sa formation, avant son développement et accroissement, pourquoi ne se montrent-ils pas, l'un et l'autre, aussitôt après l'existence de ce caïeu, ou au moins dès la première année de son développement, quelque faible qu'il soit? Il me paraît irrévocablement démontré, qu'il faut que la plante par-

vienne à un certain degré d'accroissement, non-seulement pour accumuler les matériaux, les molécules qui doivent l'amener à son accroissement parfait ; mais encore pour développer sa faculté régénératrice.

Pourquoi n'accorderions-nous pas le même temps, proportion gardée, à l'animal ? Pourquoi vouloir que *sa génération, sa progéniture soit toute formée, long-temps avant la naissance de celle qui doit la produire ?* Il me paraît plus naturel de croire que chaque individu femelle apporte les organes nécessaires à la formation et au dépôt de ce germe qui se forme et s'accroît dans ses ovaires ; et que le mâle opère son développement, par la fécondation qu'il lui apporte : ceci se démontre mieux que cette *fameuse*

préexistence depuis la création de notre monde.

CHAPITRE VII.

Raisons pour lesquelles les Anatomistes ne peuvent plus abandonner le systême des œufs.

Les Anatomistes et les Physiologistes persistent dans le systême des œufs fécondés dans les ovaires, et apportés par les trompes de Fallope, dans l'*uterus*, pour y recevoir leur développement, parce que de cinq grandes difficultés que présentait le mystère de la Génération, quatre sont anatomiquement anéanties par ce systême. *On trouve les membranes et les eaux formés chez la femme, avec les*

élémens de l'embryon et son cordon, enfermés dans l'OEuf contenu dans l'ovaire. Toutes les observations des Anatomistes qui s'en sont occupés, confirment maintenant ces faits, ainsi qu'une partie de celles des Naturalistes, Physiciens et Physiologistes : voyons ce que disent les uns et les autres.

« Physiquement parlant, la Génération est le changement d'un corps en un autre, qui ne conserve aucun reste de son précédent; car la Génération ne suppose pas une production de nouvelles parties, mais seulement une *modification nouvelle* de ces mêmes parties : c'est en cela que la Génération diffère de ce que nous appelons *création*. »

Après cette définition, on a lieu de s'étonner qu'il se trouve encore des

hommes qui font difficulté de croire que l'*Animal vivipare* soit, quelque temps avant sa vivification, contenu dans l'Ovaire sous une forme fluide ; cependant nous ne pouvons pas douter que les œufs des chenilles, des vers-à-soie, et des poissons ovipares, ne contiennent qu'un fluide avant la fécondation que le mâle n'opère qu'après la ponte de sa femelle.

Nous ne pouvons pas révoquer en doute, que le papillon mâle comme femelle est contenu, ainsi que ses œufs, dans la chrysalide, sous la forme d'un fluide parfaitement transparent les premiers jours; mais qui, chaque jour après ces premiers, démontrent à l'œil nud des changemens qui nous font voir successivement toutes les parties. Il y a plus, une légère application d'esprit-de-

vin donne de la consistance à ce fluide et nous fait voir plus promptement l'Animal ; mais sans troubler la Nature, voyons-la exécuter la définition que le Physicien donne de la Génération.

« *La Génération ne suppose pas une* » *production de nouvelles parties ; elle* » *n'est qu'une modification nouvelle* » *des parties déja existantes.* »

Effectivement, que voyons-nous dans la chrysalide au premier moment ? Un fluide transparent qui, après quelques jours, devient opaque ; qui, quelques jours plus tard, devient membraneuse, et nous présente la robe de l'Animal, garnie de ses membres ; en un mot, toutes parties qui ont cessé d'être fluides, composant un Animal vivant et si bien organisé, qu'il produira d'autres Ani-

maux qui, à leur tour, en produiront bien d'autres.

L'œuf des volatiles nous présente-t-il autre chose avant l'incubation, que deux liqueurs d'une espèce bien différente? puisque l'une, *le jaune*, n'est autre chose que la composition de l'*abdomen* de l'Animal, ou ses viscères, et l'autre sa nourriture; et cependant, sans y rien ajouter, sans y rien changer, patientez quelques jours, vous verrez un très-grand changement dans ces fluides; il en sortira un Animal composé de sang, de chair et d'os, encore bien autrement organisé que le précédent, et qui ne nous laissera de tout ce que nous avons vu, que ses premières enveloppes, comme le papillon nous a laissé celle de la chrysalide.

Cet œuf, cette chrysalide, contenaient donc, *dans les fluides*, les Animaux que nous avons vus s'organiser; le seul point de la difficulté est de croire que des parties dures comme les os, aient été originairement fluides; il faut cependant croire ce que l'on voit, sur-tout quand la nature le démontre dans tous les genres.

Portons un peu notre attention sur quelques autres productions, qui, de même que celles-ci, (pour nous être données trop abondamment, sont hors de la classe des phénomènes, et sont cause que nous les recueillons ordinairement sans y réfléchir.) De tous les fruits, quels sont ceux qui méritent le plus notre admiration, si ce ne sont les *amandes*, les *noix* et les *pêches*?

La même *sève*, la même *greffe*, le *même arbre* fournit trois substances bien différentes en *qualité*, *saveur* et *consistance* pour le même fruit.

L'enveloppe extérieure de l'amande et de la noix sont continuellement vertes; quoique d'un vert différent, l'une est acerbe seulement, et l'autre est acerbe et amère; les bois de l'une et de l'autre sont encore d'une structure et d'une densité différentes, et les germes de ces fruits sont presque de la même nature, quoique d'une forme, d'une saveur et qualité différentes.

Toutes les pêches demandent à être examinées, approfondies, et méritent notre admiration : la peau de ce fruit en maturité est d'un coloris séducteur, sa chair est d'une finesse extrême, et

d'une saveur exquise ; la saison où elles nous sont données ajoute encore à leur mérite, et nous les rendent plus précieuses par le rafraîchissement qu'elles procurent à nos sens altérés. Après en avoir satisfait notre appétit, que pouvons-nous faire de mieux, que de disséquer et admirer son *Ovaire* ? Oui, son *Ovaire*, puisqu'il contient le germe, le principe et les élémens de sa reproduction. Quelle structure, que ce noyau d'un fruit *doux, balsamique,* qui porte une amertume, moins forte à la vérité que l'amande qu'il renferme !

Voilà cependant la même terre, la même sève, la même greffe et le même arbre, comme je l'ai dit, qui fournit une production de trois qualités diamétralement opposées ; savoir, une sub-

stance fondante, d'une saveur douce, agréable, sur un corps ligneux d'une qualité très-solide, d'une saveur amère, qui contient un autre corps plus amer, et peu ferme.

Ces deux corps ont cependant été fluides et muqueux dans le temps que la pêche était ferme et solide ; ces trois sortes de fluides si opposés en qualités, saveurs et substances, ont cependant été élaborés par la même greffe.

Les coquillages et la robe des *crustacées* ont été mous ; il y a peu de gens qui n'aient trouvé des œufs de *Colimaçons* : leur enveloppe est molle comme une colle faite avec de l'amidon : cette enveloppe fournit cependant la coquille de l'Animal ; et toutes les fois qu'il la renouvelle, c'est par un *mucus* qu'il tire de lui-même.

La composition des pierres et des marbres a été molle et même fluide.

Le Chimiste, avec des fluides, ne forme-t-il pas des solides? Tout dans la nature a été formé par des fluides : les Animaux étant une production de la nature, comme les végétaux, tirent aussi leur origine d'un fluide.

Qu'y a-t-il donc, après cela, de répugnant à croire que les élémens de l'embryon humain, sont, comme ceux des autres vivipares, *renfermés dans l'œuf contenu dans l'Ovaire, sous une forme fluide?* et que c'est là, où la nature a assemblé ces élémens, avant la nubilité de la femme; que ces élémens sont la *majorité* de ceux qui doivent composer la créature humaine, car la *Mère fournit plus que le Père dans la Génération.*

Rien n'est plus vrai que cette opinion. Il est bien constant que l'Animal naît de la femelle ; les femelles préparent et portent les rudimens des Animaux, comme nous voyons les plantes femelles préparer et porter les graines.

Les Historiens nous assurent que les Perses qui étaient jadis très-laids, sont devenus beaux depuis leurs fréquens mariages avec de belles Géorgiennes (1); donc que la femme contribue plus que l'homme dans la formation de l'embryon ; il est certain aussi que beaucoup de femelles produisent leurs œufs sans mâle. *L'œuf du papillon, celui des*

(1) Le voyageur CHARDIN, dit que la nature, en aucun lieu, n'a répandu plus de grâces dans la physionomie, ni de plus belles formes, et qu'on n'y voit aucun visage qui soit laid.

poissons

poissons ovipares et ceux de quelques autres Animaux, ne sont rendus féconds qu'après la ponte; les élémens de l'Animal y étaient cependant, puisque le *ver*, la *chenille*, le *poisson*, s'y trouvent l'instant après que les Mâles ont arrosé ces œufs de leur liqueur; tandis que l'instant avant il n'y avait dans ces œufs qu'un fluide. La femelle a donc dans ces espèces, comme dans beaucoup d'autres, fourni plus que le Mâle; car presque tout ce qui devait composer l'Animal, était dans l'œuf avant que le Mâle ne l'eût fécondé.

La chose la plus surprenante dans ce mystère, est la vertu pénétrante de la liqueur mâle qui agit à l'air libre, et sur l'eau à travers une coque, une enveloppe qui ne laisse pas que d'avoir une

certaine consistance, mais qui, vraisemblablement, est criblée.

D'après cela, pouvons-nous refuser d'admettre pour *Génération* le développement de l'Animal par sa fécondation? car cet Animal que nous ne voyons pas de prime-abord, et qui nous paraît imparfait quand nous commençons à l'appercevoir, ne nous semble tel, que par la trop grande transparence des fluides dont il est composé; et il ne parvient à nous paraître parfait, que par un progrès sensible de consistance; et de progrès en progrès, il devient ce que nous le voyons à sa naissance.

Enfin l'*Ovaire* fait partie de la femelle, et l'*Œuf* fait partie de l'*Ovaire*. Cet œuf est composé des membranes et de la liqueur qui contiennent les élémens

de l'embryon ; conséquemment nous ne pouvons plus douter que la Mère ne fournisse plus que le Père dans la formation de la créature.

J'appelle ici à l'appui de mon opinion, l'observation de la Nature humaine. La naissance des Mulâtres nous prouve que la femme fournit constamment plus que l'homme, puisque, dans le produit de la copulation d'un blanc avec une négresse, il reste beaucoup plus de la couleur et des traits de la Mère, l'enfant fût-il mâle, que le Père n'en a fait perdre ; tandis que dans la copulation d'un nègre avec une blanche, l'enfant qui en provient est un peu moins noir que le résultat précédent, et les traits moins éloignés de ceux de la Mère.

E.

Haller prétend aussi que le Mulet (1), quoiqu'ayant des parties semblables à son Père, tient plus de sa Mère pour la beauté de son corps, la liberté du jarret, la force, la grandeur, le poil et la couleur; et que le bardot (2) ressemble aussi plus à sa Mère par toutes les qualités inverses du Mulet; car il ne conserve aucune des beautés de son Père.

Enfin, il est reconnu que dans chaque classe d'Animaux, et dans l'espèce humaine, les enfans ressemblent plus à leurs Mères qu'à leurs Pères.

---

(1) Le Mulet est l'Animal qui résulte de l'accouplement de l'Ane et de la Jument.

(2) Le bardot est le résultat de l'accouplement du Cheval avec l'Anesse.

CHAPITRE VIII.

Preuves qui constatent l'existence des OEufs.

Les observations de Malpighi, confirmées par les expériences de Graaf et de Valisnieri, ont décidé les Anatomistes à regarder les *OEufs* comme le sanctuaire de la *Génération*, et je me suis convaincu que les *OEufs* contiennent les élémens de l'embryon, qui n'ont besoin, pour être vivifiés, que du mélange de ceux de la portion prolifique de la semence du Mâle.

« Malpighii dit que la liqueur prolifique du Mâle cause une grande altération dans l'*OEuf*; il a vu que le point

blanc qui tient au *jaune de l'œuf*, est une bulle qui contient l'ouvrage entier de la Génération, et que toutes les parties du fœtus y sont ébauchées au moment où la poule a eu communication avec le coq, et qui se développent par l'incubation; » tandis que nous savons que l'*OEuf infécond* se résout en une liqueur putréfiée et infecte, par cette même incubation.

Dans un Journal de Médecine, de 1663, on lit une observation d'un *OEuf* trouvé encore attaché à son Ovaire, qui, n'ayant pu s'en détacher après la fécondation, y avait pris un accroissement tel, que l'on y voyait toutes les parties de l'embryon bien formées.

Les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1690, pag. 91, font

mention d'une espèce de tête d'enfant trouvée dans le *Testicule* droit d'une fille de dix-huit ans : il faut se souvenir que dans ce temps-là on appelait Testicules de la femme, ce que nous appelons maintenant *ses Ovaires*.

M. LITTRE, Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1707, dit « qu'il a vu des embryons bien formés dans des *œufs* qui n'avaient pu se détacher de l'Ovaire. »

M. DE HALLER, dans ses notes sur les commentaires des instituts de BOERHAAVE, dit « qu'il a vu des *œufs* adhérens à l'Ovaire, qui contenaient des portions de fœtus. »

J'ai soigné avec feu M. RUFFEL, membre de la ci-devant Académie de Chirurgie de Paris, une femme qui mou-

rut des suites de la ponction que nous lui fîmes à l'*Ovaire gauche*, en raison d'une hydropisie survenue après s'être crue grosse : nous trouvâmes dans le sac de l'hydropisie encore adhérent à l'Ovaire, et qui ne pouvait être autre chose que les membranes de l'*OEuf*, *un fœtus du sexe féminin*, développé comme ils ont coutume de l'être à trois mois.

Il y a des exemples de conceptions *extra-utérines*, qui prouvent que les OEufs fécondés n'ont pas été reçus par les trompes, pour être transmis ensuite à l'*uterus*, mais qui n'en démontrent pas moins que la fécondation s'est opérée dans l'Ovaire.

On a trouvé plusieurs fois des enfans dans l'*Abdomen* : on ne peut douter

que les OEufs qui les contenaient, ne soient tombés, de l'Ovaire, dans l'*Abdomen*, par un accident qui a dérangé la trompe, au moment où ces œufs se détachaient de l'Ovaire, puisqu'on n'a rien trouvé de déchiré ni dans la trompe, ni dans l'*uterus*. (Voyez les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1716, ainsi que les Ephémérides des curieux de la nature.)

En 1776, *la Gastrotomie* (1) fut faite à l'Hôtel-Dieu, aujourd'hui grand Hospice d'Humanité, six semaines environ après que la femme qui en fut le sujet, eût ressenti les douleurs de l'enfantement. Voici ce qui est parvenu à ma connaissance.

---

(1) Ouverture du ventre, ou *Abdomen*, sans celle de la Matrice, ou *uterus*.

Une femme grosse de neuf mois, éprouvant les douleurs de l'enfantement, fut secourue par une sage-femme qui, après quarante et quelques heures, ne trouva aucun symptôme d'accouchement; peu après il survint une perte qui décida à appeler un Accoucheur : on s'adressa à moi, j'étais malade ; j'envoyai à cette femme mon collègue M. Rojare (1). Après dix ou douze heures il vint me dire qu'il n'avait pu rencontrer l'orifice de l'*uterus*, qu'il ne savait pas quand cette femme accoucherait ; qu'elle avait rendu une masse pleine de vaisseaux sanguins, ressemblant à un *placenta*, mais qu'il n'avait

(1) Membre des ci-devant Collège et Académie de Chirurgie de Paris.

pas plus reconnu l'orifice de l'*uterus*, après, qu'avant la sortie de cette masse; et que, s'il eût trouvé une membrane adhérente, il regarderait cette masse comme un vrai *placenta;* que la perte et les douleurs avaient cessé peu après la sortie de cette masse vasculeuse; que le ventre de cette femme restait encore aussi gros qu'auparavant; que certainement elle était grosse; qu'il avait distinctement senti remuer l'enfant; mais qu'il ne pouvait dire, ni quand, ni comment elle accoucherait.

Lorsque je pus sortir, j'allai voir cette femme, à qui je trouvai le teint plus livide que jaune; elle était très-abattue.

Je reconnus à travers les tégumens, la présence d'un corps très-solide qu'elle ne sentait plus remuer; par tout ce qu'elle

me dit, il y avait lieu de la croire grosse. Je cherchai l'orifice de l'*uterus*, que je ne pus rencontrer.

Je lui proposai d'extraire le corps qu'elle avait dans l'*Abdomen;* la perte qu'elle avait éprouvée, la fièvre qui était continue, la tenaient dans un état de langueur qui lui fit craindre de ne pouvoir supporter cette opération. Elle me répondit que quand elle serait décidée, elle me ferait avertir.

Dans les visites subséquentes, je ne pus la décider; mais quelque temps après, j'appris qu'elle s'était fait transporter au grand Hospice d'Humanité, où on lui fit l'opération que je lui avais proposée, et au moyen de laquelle on retira de l'*Abdomen* de cette femme une quantité énorme de pus, et encore

quelques os de son enfant, notamment les pariétaux que j'ai tenus. Cette femme a guéri, je l'ai vue depuis sa sortie de l'Hospice d'Humanité; et j'apprends qu'elle vit encore aujourd'hui, an 8 de la République Française, ou 1800.

D'après les douleurs, la perte, et la cessation de l'un et l'autre de ces accidens; après la sortie de la masse vasculaire, qui était le *placenta*, il est évident que ce corps était adhérent à quelque portion de l'*uterus*, qui a repris son calme après cette expulsion; car cette femme n'a plus ressenti de douleurs utérines; mais aussi il me paraît évident que le chorion s'est détaché du *placenta* sans se déchirer, puisque ni la sage-femme, ni mon collègue n'ont fait men-

tion d'écoulement d'eau. La conséquence est d'autant plus vraie, que le ventre de cette femme est resté tendu uniformément.

Nota. Cette femme avait eu des enfans qu'elle avait amenés à terme sans accidens, et dont elle était accouchée heureusement.

CHAPITRE IX.

Preuves en faveur des OEufs, par un Auteur qui n'y croit pas, faute d'une légère connaissance Anatomique.

L'AUTEUR de l'article *Génération*, dans l'Encyclopédie, édit. *in*-8.° de *Lausane et Berne*, année 1783, dit:

« Dans la femme qui n'a pas conçu, l'Ovaire est lisse; il peut y avoir une vésicule plus grosse et plus saillante: l'analogie des quadrupèdes rend cette vésicule probable: je n'ai jamais manqué de l'appercevoir dans les *Brebis;* mais cette vésicule est entièrement remplie de sa liqueur dans la femelle non-fécondée.

Dans la même espèce d'Animal qui a conçu, l'*Ovaire* est bien changé, *la vésicule est rompue*, il y a une déchirure bien reconnaissable, *la liqueur en est disparue;* on trouve un grumeau de sang dans sa cavité, et un velouté commence à en prendre la place. »

« Je n'ai donné à l'amour fécond, dit-il plus loin, que les suites démontrées par l'expérience; on lui en attribue une autre, c'est la sortie de l'*œuf, domicile de l'Animal*, qu'on a vu quitter l'Ovaire, être reçu par la trompe, et prendre le chemin de la Matrice. »

« On a cru, et c'était le système reçu à la fin du siècle dernier, que les *Quadrupèdes* avaient, comme les *Oiseaux*, *un Ovaire* dont les œufs contenaient le nouvel Animal; que *ces œufs* se détachaient

chaient de l'*Ovaire*, et étaient apportés, par la trompe, dans la Matrice.

Le même, après avoir rapporté les preuves qui doivent faire adopter le système des *Œufs*, et auxquels il ne croit pas, par la raison ci-après, dit :

« Je ne m'arrêterai pas à discuter des objections peu concluantes, ni des réponses superflues; il me suffit d'avoir observé clairement que les vésicules attachées à l'*Ovaire* des quadrupèdes, ne sauraient s'en détacher *sans se rompre, et qu'étant rompues, elles ne sauraient renfermer dans leur intérieur l'Animal naissant*, ni le conduire dans la Matrice. »

Qu'il me soit permis d'observer que cet auteur a pris la *capsule* et le *calice* de l'Ovaire, qui retenait l'*œuf dans*

l'Ovaire, pour l'*œuf* même, ou *vésicule*, et que c'est de-là qu'est née son erreur. Ce qui se brise au moment de la fécondation, par le gonflement que les atômes de la liqueur prolifique du Mâle, occasionnent dans l'*œuf*, n'est que la membrane qui retenait *cet œuf dans son calice*, et qui en est comme le couvercle. C'est la déchirure de cette membrane qu'il a très-bien remarquée, et qui est très-reconnaissable, comme il le dit; mais c'est dans le calice qu'occupait cet *œuf* qui vient d'être fécondé, qu'il a trouvé un grumeau de sang, preuve de la rupture des vaisseaux qui se distribuaient à cet *œuf*, et desquels part un velouté, principe du corps jaune qui remplace chaque *OEuf* qui a été fécondé. C'est dans le calice qu'était l'*OEuf* avant

sa fécondation, et lorsqu'il en est *sorti entier* pour entrer dans la trompe avec ses membranes, et non en se *déchirant*, en se *crevant*, comme cet auteur le croit (1).

---

(1) On pourrait me demander pourquoi la capsule qui retient l'*OEuf* dans son calice, se *déchire*, tandis que les membranes de cet OEuf dans lequel s'opère le gonflement, ne se *déchirent pas* ?

Je réponds ce que l'observation nous démontre, que cette capsule n'est pas extensible, tandis que les membranes de l'*OEuf* sont, par essence et par leur constitution, douées d'une faculté extensible, surprenante ; puisque d'un point, comme nous trouvons l'*OEuf dans l'Ovaire*, elles s'accroissent, pendant la gestation, au degré où nous le trouvons au terme de grossesse ; c'est-à-dire, un *milliard* de fois plus étendues qu'à leur origine. Cette extension a lieu de nous étonner ; mais elle n'en est pas moins réelle ; tandis qu'elle est refusée à la capsule qui retient l'OEuf dans son calice, et qu'il faut nécessairement que cette capsule se déchire, pour livrer passage à l'OEuf.

F..

D'après son dire, si la membrane de la vésicule se *déchirait, se crevait*, il aurait dû trouver dans la trompe, la liqueur que contenait cette vésicule, puisqu'il convient que la trompe se redresse et embrasse l'Ovaire. Cependant il ne dit pas en avoir trouvé ; plusieurs Anatomistes, au contraire, disent avoir trouvé des *OEufs* dans les trompes ; d'autres y ont trouvé des embryons ; et aucun ne dit avoir trouvé *la liqueur de l'OEuf*.

Si on prend la peine de réfléchir à ce que je viens de dire, on sera bientôt convaincu, malgré l'opinion de l'auteur, que ce ne peut être que la membrane qui retenait l'œuf dans son calice, ou pour bien dire, que c'est le couvercle de ce calice qui s'est rompu au moment

de la fécondation, *et que l'OEuf s'en est échappé entier*, pour descendre par la trompe de FALLOPE dans l'*uterus*; puisque différens anatomistes ont trouvé *des OEufs dans les trompes*, et qu'aucun n'y a trouvé de *liqueur*.

Par une suite de son erreur, cet auteur dit dans son résumé : « La trompe se redresse, elle embrasse l'Ovaire; la vésicule la plus grosse et la plus formée, *s'ouvre, répand sa liqueur*; elle se remplit d'une chair fongueuse qui ressemble assez à *une glande*. L'expérience ne va pas plus loin; personne n'a encore vu, et peut-être ne verra-t-on jamais ce qui sort de la vésicule pour devenir un embryon. »

Cette erreur est d'autant plus fâcheuse, qu'elle se propagera long-

temps, puisque l'ouvrage qui la contient est fait pour passer à plusieurs générations. Il est bien dommage que cet auteur ne se soit pas concerté avec un homme un peu versé dans ces sortes de recherches, qui lui eût démontré que son erreur tient à bien peu de chose, puisqu'elle ne consiste que dans le défaut de la connaissance *de la capsule*, ou *couvercle du calice, qui retient l'œuf dans l'Ovaire*, et dont il a toujours retrouvé les vestiges sur les Ovaires, qui ont fourni des œufs fécondés.

Cet auteur ne dit pas qu'il a trouvé la liqueur de la vésicule dans la trompe; d'ailleurs, il est le seul qui croie à la rupture de cette vésicule, ce qui confirme qu'il est dans l'erreur; car si la vésicule se crevait comme il le croit, lui

et quelques autres en auraient trouvé la liqueur dans la trompe, puisqu'il convient que son pavillon se redresse et embrasse l'Ovaire.

Il dit « *qu'on ne verra peut-être jamais ce qui sort de la vésicule, pour devenir un embryon.* »

Je suis plus hardi que lui, car je n'admets pas de *peut-être.*

Je dis qu'on ne *verra jamais ce qui sort de la vésicule,* au moment de la fécondation, pour devenir un embryon; car rien n'en sort; mais je dis aussi qu'on ne verra *jamais* la vésicule ou l'œuf se détacher de l'Ovaire, et entrer dans la trompe; la chose est physiquement impossible : on ne peut pas prendre ici la nature sur le fait; mais nous devons en être certains par le résultat,

puisqu'on trouve l'*OEuf* dans la trompe peu après la fécondation, et qu'on n'y trouve pas de *liqueur séparée*. Il ne faut donc pas croire que la *vésicule se crève;* car il n'y aurait plus d'œuf, *puisque c'est elle qui est l'œuf.*

Je suis d'autant plus surpris que cet auteur se soit trompé à ce point, qu'il cite les Anatomistes qui ont trouvé des fœtus développés dans les trompes; certainement ils n'y étaient pas sans leurs membranes, et sans le fluide qui les distend; car, sans ces objets, le développement du fœtus est impossible, puisque ce sont eux qui *constituent OEuf*, le domicile de l'embryon.

Il n'y aurait pas d'enfans, si à mesure que l'embryon croît, la prévoyante nature ne lui préparait un espace plus grand, propre

à le loger commodément, par les efforts que l'eau fait en tous sens sur les membranes, et par suite sur l'*uterus* même.

Je ne conçois pas que cet auteur ait pu affirmer *que personne n'a vu ce qui sort de l'ovaire pour devenir un embryon;* tandis qu'il dit ailleurs que l'on a vu des œufs détachés et comme suspendus *à l'Ovaire* de la femme ; que DOUGLAS, SANTORINI, SAINT-MAURICE et DUVERNEY ont trouvé des fœtus dans les trompes, et qu'ils les ont fait dessiner.

Il faut nécessairement s'inscrire en faux contre ces Anatomistes, ou prendre la conclusion naturelle à en tirer : *Que ce qui sort de l'Ovaire (la vésicule) est* l'œuf, *composé de ses membranes distendues par un fluide, dans lequel flotte l'embryon qui vient d'être confi-*

guré par la fécondation, et que cet *OEuf* est reçu par la trempe de FALLOPE, qui doit le transmettre à l'*uterus* pour y recevoir son développement et accroissement; et que toutes les fois qu'on le trouve dans la trompe, c'est que la nature a été troublée dans son opération, et qu'elle n'a pu suivre sa marche naturelle : voilà la conclusion nécessairement vraie de tout ce qu'il a vu, et de ce que tous les observateurs ont vu avant et après lui.

J'admire la patience et la tranquillité de cet auteur, à qui échappe l'objet de sa recherche ; il cherche un *œuf* dans l'Ovaire, il ne le trouve pas, mais il trouve la place vide ; il croit cet *œuf crevé*, et il ne cherche pas la liqueur qu'il contenait; il fallait, ce me semble,

ouvrir tant et tant de *Brebis* à différens termes de fécondation, qu'à la fin il eût trouvé son *œuf* ou la *liqueur* qu'il contenait, s'il s'était crevé ; et certainement ne trouvant plus rien à l'Ovaire que la place de la vésicule ou de l'œuf, s'il eût ouvert la trompe, puis l'*uterus*, il aurait immanquablement trouvé dans l'une ou l'autre de ces pièces, l'*œuf* qu'il cherchait à l'Ovaire : au lieu de chercher par-tout, il se contente de ne rien trouver à l'Ovaire.

Cette tranquillité est d'autant plus surprenante, qu'il conclut, avec raison, de la crevasse de la vésicule qui est l'*œuf*, que cet *œuf rompu*, *crevé*, ne peut plus produire l'Animal ; mais, comme selon lui-même, il en est toujours résulté un *Animal* renfermé avec

de *l'eau* dans des *membranes*, toutes les fois qu'il a reconnu les symptômes de la fécondation sur l'Ovaire : Qu'est-ce donc qui l'a produit ? Il n'en sait plus rien, et cependant il s'en tient là ! Encore une fois, cette tranquillité donne lieu à notre étonnement.

Je ne vois pas pourquoi cet auteur veut que la vésicule de l'Ovaire, qui n'est autre chose que l'*œuf* encore contenu dans le calice, recouvert d'une membrane qui fait le couvercle de ce calice, répande sa liqueur, tandis qu'il voit les œufs des ovipares quitter l'*Oviductus*, ou la grappe, qui est l'Ovaire de ces Animaux, descendre dans l'*infundibulum* ou cloaque, pour y recevoir l'enduit alkalin dont la nature les enveloppe, afin de les préserver des

accidens auxquels ils seraient exposés sans cette sage précaution, notamment pendant l'incubation.

Pourquoi veut-il que, par préférence, les membranes des *œufs humains* et des quadrupèdes, se déchirent en quittant le calice de l'Ovaire qui les contient, et qu'ils répandent leur liqueur, tandis qu'il voit les œufs de quelques Animaux avec des enveloppes molles et purement membraneuses, déposés les uns dans le fumier ou dans des rochers, comme les *serpens*, et les autres dans le sable, comme ceux des *tortues*?

Il n'y a pas plus de difficulté à croire que l'*œuf humain* est conduit entier dans l'*uterus*, que de croire que les Animaux ci-dessus désignés, déposent les leurs sur des corps durs, et les y

cachent, quoique ces œufs ne soient enveloppés que de membranes. Cette différente marche de la nature doit seulement nous faire admirer sa prévoyance et sa sagesse ; elle nous prouve qu'elle prend plus de soins pour conduire l'espèce humaine à son but, qu'une infinité d'autres Animaux.

La déchirure que l'on ne manque jamais de trouver à la place de la vésicule, comme l'a très-bien observé cet auteur, est bien la sortie que la fécondation a ouverte à *l'œuf entier contenant l'embryon*, mais non pas, comme il le croit, à la liqueur échappée de la vésicule (1).

(1) Cet article, *Génération*, est bien mieux traité dans l'Encyclopédie *in-folio*, Édit. de Paris.

« HALLER dit qu'il reste encore long-temps après l'Accouchement, des vestiges de la cavité où résidait l'*œuf*; il l'a cependant une fois trouvée sans ouverture dès le troisième mois : la fente était bouchée par une membrane bleue très-fine, à travers laquelle on appercevait le *corps jaune*.

« ROEDÉRER l'a aussi trouvée bouchée chez une femme grosse.

« Dans une autre femme qu'on avait punie de mort, il y avait encore à la membrane de l'*Ovaire un trou*, à-peu-près rond ; il était creux, et au fond on voyait le *corps jaune*. »

On a trouvé le calice encore creux au deuxième mois de grossesse, avec un fœtus dans la trompe ; la marque de la plaie reste long-temps à l'enve-

loppe de l'Ovaire ; on y voit une petite fente ; ou du moins l'enveloppe bleue et délicate qui la recouvre, étant transparente, on apperçoit la *fossette* et le *corps jaune* qui est au fond. »

Dans un autre endroit HALLER dit expressément : « Dans le premier cadavre de femme en couche que j'ai ouvert, j'ai apperçu une ouverture au moyen de laquelle paraissait le *corps jaune ;* je l'ai vu de même dans un autre. Dans un troisième, j'ai vu une tache sanguine ; dans un quatrième, la fente était transparente. » On a vu des vestiges de fente, même deux ans après l'accouchement. Dans les femmes qui sont punies de mort pour avoir fait périr leurs enfans, par conséquent, quelque temps après leur accouchement, on dilate encore la

cavité

cavité du calice, en y introduisant de l'air ; les cicatrices restent long-temps sur l'Ovaire, ainsi que les fentes. »

« On a trouvé dans la femme un *OEuf*, dont une partie tenait au calice de l'Ovaire, tandis que la *Trompe qui y était appliquée, embrassait l'autre partie.* Enfin, ce qui fait voir manifestement le chemin que l'*OEuf* parcourt, c'est qu'on a vu, dans le même Animal, des *OEufs* dans *l'Ovaire*, dans la *trompe* et dans *la matrice*, et les calices étaient vides. »

Il est évident, d'après ces assertions de HALLER, que l'on a vu le résultat de ce qui est arrivé *à la crevasse de l'ovaire*, et par conséquent, le résultat de la fécondation; car, si l'*OEufs'était crevé*, il n'en serait rien résulté, comme

l'a très-bien résumé l'auteur que je combats. Nous devons donc nécessairement conclure de tout ce que HALLER vient de dire, que ce ne sont pas *les membranes de l'OEuf* qui se déchirent, mais seulement la capsule qui recouvre le calice où l'œuf est adhérent, par les vaisseaux dont il a vu sortir la goutte de sang.

Dans la femme que j'ai soignée avec M. RUFFEL, comme je l'ai dit plus haut, nous avons trouvé le sac de l'hydropisie *adhérent à l'Ovaire ;* ce sac n'était autre chose que les membranes de l'*OEuf*, puisque nous y avons trouvé le fœtus.

Je certifie avoir trouvé sur les Ovaires où j'ai cherché les cicatrices, les marques

observées par HALLER et ROEDÉRER ; et que sur un des sujets, j'ai trouvé sept cicatrices *sur l'Ovaire droit*, et aucune sur le gauche. J'ai vu aussi sur une autre femme morte le neuvième jour de couche, quatre cicatrices sur l'*Ovaire gauche*, et aucune sur le droit : le calice qui avait contenu l'*OEuf* du dernier enfant, était encore assez ouvert pour le dilater avec un chalumeau. L'une de ces femmes *avait eu sept garçons*, et l'autre *quatre filles*.

Nous ne pouvons plus douter que, dans l'ordre ordinaire, l'*OEuf humain* ne soit reçu par la trompe de FALLOPE en sortant de l'Ovaire : DOUGLAS l'y a vu deux fois ; SANTORINI a vu un *fœtus* qui prenait de l'accroissement dans la trompe ; RIOLAND confirme ce fait

Duverney a trouvé un *fœtus* de trois mois dans la trompe.

Dans l'ouvrage du docteur Venette sur la génération, on trouve le fait suivant :

« M. Mercier, Médecin de Bourges, homme de mérite et très-véridique, avait mandé à Paris, qu'en 1614, le 2 janvier, il avait fait ouvrir à Bourges la femme du lieutenant-criminel de cette ville, nommé Agard, dont il était Médecin ; que cette femme était morte au quatrième mois de grossesse, après des douleurs considérables au côté droit ; et qu'ils ne trouvèrent rien dans la Matrice, mais un enfant de sept pouces de long dans la trompe. »

La liberté dont jouissent les pavillons des trompes de Fallope, est en partie

la cause des différens événemens où on a trouvé des *fœtus* dans l'*abdomen*, et aussi des différentes directions où plusieurs Anatomistes les ont vus ; mais malgré les variétés dont cette direction est susceptible, il est constant que ce pavillon se *recourbe* sur l'Ovaire par l'effet du coït, qu'il s'y adapte et qu'il reçoit l'*OEuf* à sa sortie de l'*Ovaire*. HALLER assure avoir vu l'un et l'autre.

Ce mécanisme me paraît assez bien démontré dans la dernière gravure, dont le sujet vient de *Londres*.

Une femme condamnée à perdre la vie, voulut encore jouir des plaisirs de la copulation avant que de terminer sa carrière ; elle s'y livrait lorsqu'on vint la chercher pour la conduire au supplice ; le lendemain son cadavre fut

ouvert, on trouva la *trompe droite recourbée* sur l'ovaire droit ; tandis que *la gauche* était dans son état naturel.

Je crois que c'est avoir réuni assez de faits probans, pour raisonnablement conclure que ce n'est pas *la vésicule ou l'OEuf*, qui se crève au moment de la fécondation ; mais bien la *capsule* qui retenait cette vésicule ou œuf dans le calice de l'Ovaire, puisque l'on trouve son calice vide, attaché et adhérent à la substance de cet Ovaire, et dans lequel on voit d'abord germer un point sanguin (1), lequel fournit avec le temps *un corps jaune* qui par suite perd sa couleur, et devient un petit squirre :

(1) Le point sanguin que l'on voit au fond du calice avant la formation du corps jaune, est certainement le résultat de la rupture des vaisseaux qui alimentaient l'OEuf.

et que tous ces changemens ne surviennent à l'Ovaire que quand il y a eu fécondation. Il est évident qu'il est sorti quelque chose de *ce calice* par la rupture de son couvercle ; ce quelque chose ne peut être que l'*OEuf*, puisqu'il a été vu plusieurs fois pendant à l'*Ovaire et dans les trompes*, *et qu'on y a trouvé des embryons.*

Par analogie avec les Animaux, nous devons croire que c'est dans l'*OEuf* qu'est contenu ce qui devient un homme; et que cet *OEuf* se détache de l'Ovaire *par la commotion électrique*, au moment de la fécondation. Nous ne pouvons donc plus nous empêcher de croire que l'*OEuf entier* sort de son calice par l'ouverture de la capsule de ce calice, auquel s'est déja adapté le pavillon de

la Trompe de FALLOPE, qui a été mise en contraction par le coït ; et que par suite de son mouvement d'abaissement, cette trompe transmet l'œuf à l'*uterus*.

Si cela ne se passait pas ainsi, où en serions-nous, encore une fois ? où trouverions-nous les *membranes* et les *eaux qui contiennent toujours les embryons humains*, comme ceux des quadrupèdes, et dont l'origine reconnue a fait adopter le système des *Ovaires*, par les *Anatomistes*, toujours plus difficiles à contenter sur cet objet, que les Naturalistes ; et aux yeux desquels Anatomistes il n'y aura de système complet de Génération, que celui qui expliquera, avec les faits déja connus, l'*origine du placenta*, sur lequel je hasarderai mon opinion dans un moment ?

Les auteurs de *l'Histoire Naturelle générale, de Vénus physique, et de l'Idée de l'homme moral et physique*, sont venus avec des systêmes destructeurs de celui-ci, sans rien mettre à la place, qui pût satisfaire les Anatomistes; car, loin de donner un point de solution sur les cinq grandes difficultés de ce mystère, qui sont les *membranes*, l'*eau* qui les distend, les *rudimens de l'embryon*, son *cordon ombilical* et le *placenta*; ils nous rejettent dans le chaos, et font renaître les quatre difficultés inexplicables par leurs systêmes, que les observations anatomiques détruisent si bien, savoir, *les membranes, les eaux* et *les premiers élémens de l'embryon avec son cordon*, que l'on trouve dans l'œuf.

De toutes les opinions qui ont été publiées sur la Génération, il n'y en a pas, je crois, de plus *invraisemblables* et d'aussi *improbables* que celles de ces auteurs. Celle des *vers spermatiques* offrirait moins de difficultés, et serait plus admissible, si ces Animaux existaient réellement; car celles-ci sont opposées à la bonne physiologie.

Nous sommes donc bien autorisés à persévérer dans le système des *Œufs fécondés* dans l'*Ovaire*, par le moyen des trompes de FALLOPE; car on a vu des œufs détachés et comme suspendus à l'Ovaire de la femme. DOUGLAS, SANTORINI, RIOLAND, DUVERNEY, SAINT-MAURICE et autres, ont trouvé *des fœtus dans les trompes*, et les ont fait dessiner d'après nature; voyez la planche ci-contre.

Enfant trouvé dans la trompe droite, ou il s'était développé.

Il est fâcheux que les auteurs de cette Gravure, n'aient pas indiqué le sexe de cet enfant.

Ajoutez à ces faits, que la suppression des *Trompes*, rend les femelles stériles, comme la suppression des *Ovaires*, sans trompes, il ne peut y avoir de fécondation; les *œufs* ne sont pas dans les Trompes : où s'opère donc la fécondation, si ce n'est dans l'*Ovaire?* Des femmes ont rendu des œufs dont les embryons ont été distinctement vus.

WORMIUS affirme avoir connu à *Copenhague*, une femme qui était accouchée d'un œuf.

BARTHOLIN 2.e confirme ce fait, cent. 1.re, hist. anat. t. IV, p. 11.

LANZONI, dans les Mémoires curieux de la nature, observ. 38, rapporte la

même chose, sous le titre, *partus mirarabilis ;* l'œuf qu'elle rendit, dit-il, n'était ni si gros qu'un œuf de poule, ni aussi petit qu'un œuf de pigeon; les membranes contenaient une humeur blanchâtre, dans laquelle nageait l'embryon attaché par ses vaisseaux ombilicaux, semblables à un fil de soie rouge pâle.

J'ai aussi reçu deux de ces *OEufs*, le premier était de vingt-sept jours de fécondation ; il était gros comme une belle cerise; il était parfaitement blanc; il portait un *tomentum blanc*, sur lequel j'ai observé de distance en distance, des petits grains ou nœuds blancs aussi. L'embryon pouvait avoir huit à neuf *millimètres*, environ six lignes d'ancienne mesure. Ses yeux et son cordon

ombilical étaient les seules parties colorées en bleu : j'ai trouvé dans le *tomentum* encore blanc, un point rouge correspondant au cordon ombilical.

Le second était de trois mois et quelques jours de fécondation, quoique venu dans le cinquième mois de grossesse; il était blanc et gros comme un œuf de canne; aucun vestige de *placenta* n'était resté après : j'ai distingué parfaitement le fœtus flottant dans l'eau de l'*amnios;* il pouvait avoir près de huit *centimètres*, ou trois pouces à-peu-près d'ancienne mesure. En un mot, tout nous force à croire que *le système des œufs fécondés dans l'ovaire, est le seul vrai,* et qu'il doit prévaloir.

Je suis bien aise de m'appuyer encore ici de l'autorité de HALLER, qui dit :

» que les *œufs* se trouvent chez la femme dans la substance celluleuse de l'Ovaire, dans laquelle ils sont comme chatonnés. Cependant la plupart font une saillie sous la membrane de l'Ovaire, et d'autres sont enfoncés et cachés dans sa substance celluleuse. »

Tous ces différens états sous lesquels HALLER a vu les œufs dans les Ovaires, dépendent des degrés de maturité auxquels ils étaient lorsqu'il les a vus; le plus saillant était le plus près à être fécondé, et ainsi de suite; car il y en a rarement chez les humains et chez les grands animaux, plusieurs à-la-fois dans cette disposition.

HALLER dit encore : « On a trouvé dans l'OVAIRE des fœtus formés; on en a trouvé de presque parfaits dans les

TROMPES. Enfin, une poule qui n'a été cochée qu'une fois, pond plusieurs œufs de suite des œufs féconds, donc que *ces œufs* qui ne sont descendus que successivement de la grappe, ont été fécondés où ils étaient, c'est-à-dire, dans la grappe qui *est l'Ovaire* de cet animal. »

Après la conjonction du mâle et de la femelle, tous les observateurs ont trouvé un changement notable dans l'OVAIRE; ils n'ont presque rien trouvé de nouveau dans l'*uterus*, si ce n'est une espèce d'inflammation, suite nécessaire de l'impregnation des liqueurs qui y ont été versées. Ainsi, quoi qu'en aient dit des anciens, et encore quelques modernes, nous ne pouvons plus nous dispenser de croire que la fécondation chez les humains, comme chez les

quadrupèdes, *s'opère dans l'œuf encore contenu dans l'ovaire*, et non ailleurs, puisqu'on a reconnu des embryons dans des œufs que la trompe devait transmettre à l'*uterus*, et dont l'opération a été suspendue par un événement quelconque; *que la suppression des Trompes seules, rend la femelle stérile, comme celle des Ovaires*. Ces faits et observations prouvent bien évidemment que la fécondation ne s'opère ni dans la MATRICE, comme les anciens le croyaient, ni dans la TROMPE, comme le dit le docteur VENETTE dans son *Tableau de l'Amour Conjugal;* mais que c'est par leur intermédiaire qu'elle s'opère dans l'OEUF.

Je suis bien de l'avis de HALLER, quand il dit, « qu'il suspecte fort le témoignage

témoignage de ceux qui affirment avoir trouvé des œufs ronds dans la Matrice des quadrupèdes. »

Je n'ai cherché les *œufs* que dans la lapine ; je les ai toujours trouvés plus longs que gros, et la première fois que je les vis après sept jours de fécondation, je ne pus les bien distinguer, ni les séparer, qu'après avoir plongé l'*uterus* dans l'eau bouillante ; alors je les ai vus et touchés comme j'ai voulu ; ils étaient blancs, longs et gros comme ce que nous appelons des chrysalides ou *œufs* de fourmi de la seconde espèce ; ils avaient en longueur presque le double de leur grosseur.

Il me paraît bien prouvé maintenant, que le premier domicile de l'homme,

ainsi que des autres animaux, est un œuf; car nous entendons par *œuf humain,* un sac membraneux de forme presque ovale, contenant de l'eau et les premiers élémens de l'homme, sous une forme fluide, jusqu'au moment de la fécondation, où ces élémens prennent une configuration, et que cet *œuf* est transmis par la trompe de FALLOPE, dans l'*uterus,* pour s'y développer au moyen de la chaleur de ce viscère et des sucs nourriciers qu'il fournit; tandis que ce qui est généralement et vulgairement *connu pour des œufs,* sont ceux des volailles et volatiles expulsés du sein de ces Animaux, avec une croûte alkaline solide jusqu'à un certain point, qui renferment, outre les élémens de leurs embryons, une matière nutritive qui les

substante jusqu'au moment de leur naissance.

Malgré la différence entre ces *œufs* comparés, *l'œuf humain* n'en est pas moins un *œuf;* cette espèce, ainsi que celles des quadrupèdes, n'a pas besoin de croûte alkaline, puisque les Mères les conservent dans leur sein, jusqu'au moment de la naissance de l'Animal.

Tout ceci est confirmé par les observations de STÉNON, de GRAAF, de VALISNIERI, de MALPIGHI, de DOUGLAS, de SANTORINI, de DUVERNEY, de RIOLAND, de HALLER, et d'une infinité d'autres, SANS ME NOMMER.

EMPÉDOCLE, et depuis lui, STÉNON, MALPIGHI, FABRICE, AQUAPENDENTE,

GRAAF et VALISNIERI ont prétendu que la génération des plantes, comme des animaux, s'opère par des œufs; ils regardent les graines comme un autre genre d'œuf.

CHAPITRE X.

Opinion la plus vraisemblable sur le mode de Fécondation humaine.

L'AUTEUR de la nature n'emploie pas le même mode de fécondation pour tous les germes ; nous n'ignorons plus maintenant que pour avoir un Animal, il faut, chez certains *Ovipares*, que l'OEuf déposé soit ensuite fécondé par la liqueur que le mâle répand dessus, comme

chez le Papillons, les poissons Ovipares, et autres de cette espèce; que chez d'autres, au contraire, il faut que l'œuf soit fécondé avant ce dépôt ; c'est-à-dire, avant la ponte, comme chez les volailles et volatiles ; tandis que chez les Vivipares, l'*OEuf* encore contenu dans l'*Ovaire*, doit y être fécondé, pour ensuite être transmis dans l'*uterus*, où doit se développer l'embryon qu'il contient. Il en est ainsi de l'espèce humaine; car la nature n'ayant pas fait une exception pour elle, la perpétue sur un modèle de Génération presque commun à tous les Êtres animés, du moins avec les quadrupèdes.

Nous avons dit que les anciens pensaient que la femme a de la semence comme l'homme ; il était tout simple,

d'après cela, qu'ils conclussent que la Génération s'opérait par le mélange de l'une et de l'autre de ces liqueurs ; ils se sont trompés, sur le lieu où s'opère ce mélange, et sur le mode, car la femme ne donne pas de liqueur prolifique.

Empédocle est le premier qui ait dit « que les parties du fœtus étaient séparées dans la semence de l'un et de l'autre sexe ; et qu'en se rapprochant, elles s'unissaient et formaient le fœtus. » Cela me paraît bien démontré aujourd'hui ; car s'il n'y avait rien dans l'*OEuf*, l'homme n'opérerait pas la fécondation. Ils ont dit que la semence de l'homme et de la femme contient des *esprits*, et qu'il se fait un mélange de ces esprits ; ils ont dit une grande vérité : ils avaient

donc trouvé le principe de la créature? Nous ne découvrons aujourd'hui que le mode et le lieu où se passe le grand mystère de la Génération.

Qualités de la Semence.

La semence dans l'homme est composée de trois différentes liqueurs qui, dans le coït, sont transmises ensemble, au lieu commun de leur destination, l'*uterus*.

Les Testicules en fournissent deux d'une nature bien différente l'une de l'autre ; la prostate fournit la troisième.

Les vésicules séminales n'en filtrent pas, elles sont purement et simplement les réservoirs de celles que préparent les Testicules, qui, comme je viens de le dire, les fournissent d'une nature

bien différente ; car, l'une est une *lymphe* extraite des vaisseaux sanguins, et l'autre est une *émanation du fluide nerveux*. Cette dernière est *volatile* et *spiritueuse ;* c'est un fluide de la nature de l'*éther :* ces deux liqueurs sont, à leur sortie des vésicules séminales, enveloppées par l'humeur muqueuse des prostates.

De ces trois liqueurs, deux tombent sous les sens, et ont été soumises aux microscopes ; on y a reconnu en définitif une prodigieuse quantité de molécules organiques qui nagent dans un fluide.

La troisième est si *volatile*, qu'elle s'échappe facilement, et ne peut être soumise à aucun examen ; on l'a nommée *aura seminalis*, esprit séminal ;

c'est elle qui féconde la femme, *même contre la volonté de l'homme ;* car pendant qu'il hésite, qu'il fait des efforts pour ne pas émettre sa liqueur séminale, quelquefois l'*aura* s'échappe seul, va pénétrer l'*OEuf*, et la femme est fécondée, quoique l'homme croie pouvoir fournir la preuve du contraire dans ce qui lui reste.

On a le droit de me demander, si cette liqueur est si volatile ; et si les choses se passent comme vous le dites, comment croire à son existence ?

Son existence nous est prouvée par celle de la matière subtile de NEWTON, de DESCARTES; par celle du phlogistique de M. QUÉNEY, et par celle du feu élémentaire, ou fluide nerveux conservateur, fluide *moteur* et *sensitif* de

M. Lecat, feu *électrique*, air vital, fluide *magnétique* ou *galvanique*; car sous ces différentes dénominations, les Savans de l'Europe reconnaissent que c'est le même principe qui existe dans tous les corps, dans la terre comme dans l'air, et qu'il est le principe de tout développement.

Les Philosophes les plus anciens, les *Mages*, ont regardé le feu comme un emblême de la Toute-puissance, qui meut et féconde la nature.

Boerhaave regarde le feu élémentaire, comme le dieu de l'univers.

Platon admet dans tous les Animaux, un réseau de feu qui se distribue à toutes leurs parties: de quelle nature est ce feu, si ce n'est celui de l'électricité? où résiderait-il, si ce n'est dans les plexus

nerveux ? ce qui donne tant d'effet au magnétisme sur le plexus diaphragmatique, ou plexus solaire.

Aristote dit qu'il existe un feu impassible qui anime une matière vive et subtile, qui opère tout dans l'univers.

M. *Lecat*, dans son sublime Traité des sensations, et dans celui du fluide des nerfs, « nous a démontré qu'un fluide subtil parcourt nos nerfs avec une célérité qui étonne ; et que ce fluide joue les plus grands rôles dans l'économie animale ; que le cerveau est l'organe qui filtre ce fluide qui doit passer par les nerfs (1). »

« Notre atmosphère, selon lui, en

(1) Borelli, dans son Traité *de motu animalium*, appelle le cerveau, *Regia animae*, le palais, la région de l'ame.

contient une somme proportionnelle à nos besoins et à notre manière d'être. Cet homme célèbre a dit, que c'est un de ses fluides répandu dans l'univers, dont la ténuité échappe à nos sens. »

C'est ce feu, cette matière vive et subtile, cet agent général qui revivifie le sang des Animaux, lorsqu'il passe par leurs poumons ; il contribue à la formation des esprits vitaux, ou fluide nerveux ; il entretient le jeu de la machine animale, parce qu'il est sans cesse renouvellé par l'abondance de matière électrique que nous respirons, et par l'effluence de tous les corps qui nous environnent ; en un mot, il est le moteur, l'ame matérielle des hommes, comme il est le moteur et l'ame de l'univers. C'est ce feu répandu en doses dif-

férentes chez les humains, qui en leur donnant la chaleur en plus ou moins grande quantité, les rend plus ou moins aptes à la fécondation. Ce feu, si subtil et si mobile, se dissipe avec facilité, et se remplace à-peu-près de même, par les alimens et les boissons qui le contiennent, (*ce qui a donné lieu aux poëtes d'allier* BACCHUS *à* VÉNUS).

C'est ce feu contenu dans le vin et les liqueurs spiritueuses, prises modérément, qui remonte notre machine et réchauffe le cerveau des auteurs, de manière à leur donner des facultés intellectuelles plus actives et des pensées plus brillantes. Il agit sur les premiers rudimens des Animaux ; c'est par lui que s'opère leur fécondation ; c'est le véhicule de l'*aura seminalis, s'il ne*

l'est pas lui-même ; c'est lui qui est le premier et le dernier acteur de la fécondation, car il met en jeu toutes les facultés des Animaux, ou, pour bien dire, c'est lui qui les leur donne.

La fécondation, comme la génération, est activée par lui ; c'est le premier stimulant du cœur ; c'est par lui que le *punctum saliens* est mis en activité ; c'est cet agent qui imprime le premier et le dernier mouvement de l'animal ; car lorsqu'il l'abandonne, toutes les causes de vie cessent leur effet ; il naît et s'éteint avec lui.

C'est la réunion de ce feu avec celui contenu dans l'œuf, qui y allume le *flambeau de la vie ;* la créature n'existe pas sans lui, et il ne peut lui survivre : cette substance est tellement liée à l'ani-

malité, et lui est si nécessaire, que lorsqu'elle l'abandonne, elle ne peut prospérer, même dans le sein maternel : elle est son principe de vie et son *régulateur ;* mais lorsqu'elle est accumulée à une certaine dose, elle devient son *dominateur,* et le dirige dans ses actions.

Observez, par exemple, ce fier *Étalon,* dont l'odorat découvre de loin les émanations de la Jument ; il hennit, ses naseaux se dilatent, ils ne sont déja plus assez grands pour admettre ce fluide qu'il attire à lui de tout son pouvoir ; sa respiration devient précipitée ; ses flancs battent ; une espèce de fièvre chaude lui survient ; tout annonce que l'érétisme s'est emparé de son système nerveux : un frémissement qui se manifeste sur toutes les parties de son corps, le prouve ; le feu

qui brille et paraît jaillir de ses yeux, à l'aspect de la femelle qui va combler ses vœux ; tout annonce, tout décèle en lui la présence d'un être actif, de ce feu qui le domine, et auquel il ne peut résister.

Voyez de même cet Animal faible et timide, l'*Oiseau ;* à quel danger ne s'expose-t-il pas ? Lorsqu'une fois il est mu par cet agent, il est au-dessus de toute crainte ; il devient fort, courageux et entreprenant.

L'Homme habitué à modérer, à retenir les effets de cet être, à maîtriser, pour ainsi dire, cet agent, qui, cependant, le dirige et le gouverne trop souvent, ne laisse pas que de manifester involontairement la présence de ce feu.

Près de l'objet de ses desirs, l'homme

le

le plus retenu, le plus paisible, éprouve une agitation, un tremblement dans tous ses nerfs, une augmentation d'activité dans son système vasculaire qui décèle le feu qui l'anime : en contact avec cet objet, le trouble s'empare de ses sens, sa raison s'égare, s'anéantit un moment ; le voilà, comme tous les autres Animaux, subjugué par la force de cette puissance, et soumis à ses loix.

L'existence de ce fluide nous est encore prouvée par les effets de son émission, qui est toujours accompagnée de froid, de faiblesse, quelquefois d'engourdissement et d'inertie générale, qui porte l'homme au *sommeil*.

Si une portion de la liqueur émise pendant le coït, n'émanait pas du fluide nerveux, n'était pas une partie *éthérée*,

l'homme n'éprouverait pas le froid et la faiblesse qui succèdent presque toujours à son émission, et que la femme ne ressent jamais, *parce qu'elle ne donne pas de cette liqueur prolifique.*

La preuve de cette assertion se tire de l'état où est la femme après le coït : les grâces et l'enjouement restent peints sur sa physionomie ; le feu de la volupté brille encore dans ses yeux, elle n'en est que plus belle : la gaîté et l'activité qu'elle conserve, lui viennent de la portion de ce feu qu'elle a reçu en plus pendant l'action. C'est par-là que l'on devine plus facilement, sur la femme, que sur l'homme, ce qui s'est passé entre eux ; le plaisir dont elle jouit encore après, laisse des traces sur cette physionomie radieuse, qui durent plus ou

moins long-temps, suivant la sensibilité de l'individu et en raison des circonstances; car si l'homme la quitte aussitôt après cet acte, l'équilibre ne peut plus se rétablir entre eux; elle reste gaie, et souvent l'homme devient triste et rêveur en proportion de la quantité de ce feu qu'il vient de perdre, ou il s'endort; parce que, suivant le système des affluences et effluences de la matière électrique, le corps électrique s'épuise en lançant de tous côtés une grande quantité de sa matière électrique. Si, au contraire, ils restent ensemble, l'équilibre se rétablit, et la portion que lui restitue la femme, réveille quelquefois les desirs de l'homme.

Je ne suis pas le seul qui aie fait cette remarque; car Jean-Bénédicte SINIBALDE, Professeur de Médecine-pratique

à *Rome*, en 1642, en a fait le sujet du XII.e chapitre de son X.e livre sur la Génération de l'homme. Le XIII.e est employé à discuter lequel de l'homme ou de la femme, devient le plus triste après l'acte voluptueux : il dit « qu'il n'ose prononcer que la femme soit entièrement triste. » Au reste, il traite ce sujet presque autant au moral qu'au physique ; car il se sert du verbe *pœnitere*, qui signifie se repentir, comme on peut en juger par la phrase ci-après : » *Cùm interrogaretur aliquandò mulier quædam, num post venerem pœniteret, ac tristaretur ; continuò respondit, pœnitet et contristor ignavia hominis, quod centies nequeat agere, et libidini pleniùs satisfacere.*

Mon opinion est encore fondée sur

la petite portion de nerfs que les Ovaires reçoivent en comparaison des Testicules; puisque des Anatomistes disent qu'il faut une loupe pour bien voir les dernières divisions des artères et des nerfs qui se distribuent dans les Ovaires.

La portion de matière éthérée que cette petite quantité de nerfs fournit à la femme, est trop rare pour être prodiguée; la nature l'accumule, la conserve et la retient dans l'*OEuf*, car rien ne peut s'échapper de l'Ovaire, que l'*OEuf* après sa fécondation.

Je ne suis pas le seul qui accorde une liqueur spiritueuse à la femme, et je m'étonne que quelques Naturalistes ne lui accordent que les élémens physiques et matériels de l'embryon, tandis que GALIEN a enseigné « qu'il se forme

chez la femme une liqueur *spiritueuse* qui se reporte, dit-il, dans le sang, et qui produit chez la femme les mêmes effets que chez l'homme. »

Je ne crois pas que la portion spiritueuse parvenue à l'*OEuf*, retourne dans le sang de la femme; mais je crois que la surabondance de cette liqueur, lorsque les œufs sont pleins, reste dans le sang, et y produit l'effet que dit GALIEN, comme chez l'homme, lorsque les vésicules *séminales* sont pleines.

Une autre preuve encore de l'évaporation de la partie spiritueuse de la liqueur séminale, est l'état de cette liqueur exposée à l'air libre.

Tant que cette liqueur reste dans le corps, elle a de la consistance; dès qu'elle est exposée à l'air, elle se liqué-

fie. Où trouvez-vous une liqueur comme celle-ci ?

D'où vient cette propriété singulière de la liqueur séminale ? si ce n'est de l'évaporation de ce fluide vital spiritueux ; en un mot de l'*aura seminalis* qui lui donnait de la consistance en liant ses autres parties, et qui par son évaporation leur rend leur fluidité naturelle, en les abandonnant à la dissolution. Cette évaporation est bien sensible et bien manifeste par l'odeur qu'elle répand, puisque souvent les sottises des jeunes gens ont été dévoilées par elle.

Mais une plus grande preuve encore de l'émission de cette matière subtile par l'homme, et qui a été amplement discutée dans les Ecoles de Médecine, est l'apathie ou l'espèce d'imbécillité où tom-

bent les hommes qui se livrent trop fréquemment à l'acte vénérien, ou à la masturbation ; ce que n'occasionne pas une perte aussi modique de tout autre fluide.

Hippocrate croyait que la semence vient de toutes les parties du corps, mais plus particulièrement de la tête, d'où il la fait descendre par la moëlle épinière dans les reins ; ce qui prouve bien qu'il la faisait passer par les nerfs, s'il ne la regardait pas comme le fluide nerveux.

Il suffit, pour qu'il y ait dans l'économie animale, une suffisante quantité de ce fluide, que la pulpe cérébrale ait fourni la matière visqueuse qui est le moyen dont la nature se sert pour lier, retenir et charrier ce fluide igné, cet être incoërcitible, que M. Lecat nomme fluide animal.

HALLER dit : « Un seul acte vénérien affaiblit davantage qu'un écoulement spontané de liqueur séminale qui a duré quinze jours. » Cette opinion de HALLER prouve mon dire, parce que, par l'événement d'un écoulement spontané de semence, l'homme ne perd que des molécules nutritives qui sont réparées d'un moment à l'autre, s'il conserve un bon appétit et la faculté de bien digérer; tandis que par l'acte vénérien, il perd, avec ses molécules nutritives, une portion de ce feu précieux qui l'anime, et qui facilite ses digestions. C'est encore cette raison qui rend la masturbation plus dangereuse que l'acte vénérien.

De quelque manière que l'on considère la liqueur séminale, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'elle porte les

esprits vivifians, considérés par tous les bons auteurs, comme la partie la plus importante de nos fluides, non-seulement pour la génération, mais encore pour la bonne santé. *Elle est le fluide le plus élaboré et le plus perfectionné.*

La castration nous prouve que la liqueur fournie par les prostates, n'est pas *prolifique;* puisque l'homme qui a subi cette opération, fournit cette humeur muqueuse, et qu'un homme peut en émettre souvent par des érections non-satisfaites, sans éprouver les événemens que la perte de l'autre liqueur lui fait subir.

La véritable humeur prolifique émane donc des nerfs; si cela n'était pas ainsi, à quoi serviraient ceux qui accompagnent les vaisseaux des Testicules dans tous

leurs replis, et qui forment avec eux presque toute la substance de ces organes? Il me paraît manifestement prouvé que l'homme n'a la possibilité d'émettre si fréquemment cette liqueur, que par cette grande quantité de nerfs qui lui en fournit plus abondamment qu'à la femme. D'après ces connaissances, il est évident que c'est de la réunion de ces trois liqueurs, que résulte celle que nous appelons séminale, et dont une des trois opère la fécondation; tandis que les deux autres vont remplir un autre vœu de la nature.

Mode de Fécondation.

De quelle manière cette fécondation peut-elle s'opérer, si ce n'est par la portion de cette liqueur reconnue *très-*

volatile, et nommée *aura seminalis*, qui s'élève à la faveur de la trompe de FALLOPE, jusqu'à l'*Ovaire*, pénètre les enveloppes de l'*œuf* (1), mêle ses atômes à ceux qu'elle y trouve, *les assemble, les anime;* en un mot, les *vivifie* et leur donne la configuration qui en résulte, pendant que les deux autres restent dans l'*uterus* pour y arrêter cet œuf, et empêcher le chorion de s'y attacher entièrement?

C'était une erreur que de croire que ces élémens eussent déja de la consistance et une configuration; ils étaient

(1) Auxquelles on a donné le nom de *Chorion* et d'*Amnios*, qui sont unies par un tissu cellulaire que quelques Anatomistes ont appelé membrane moyenne ou intermédiaire, mais qui, cependant, n'est qu'un tissu cellulaire.

encore fluides, comme ceux qui viennent de leur arriver par la fécondation, et ils ne prennent de forme qu'à ce moment.

Le mélange qui se fait alors dans l'*œuf*, donne aux atômes disséminés dans la liqueur de l'*œuf*, et dans celle que l'homme y apporte, la vertu de s'assembler, de former dans *ce fluide* un *aggrégat*, un corps qui s'organise sur-le-champ; et le fluide qui en est séparé sert à tenir distendues les membranes de l'*œuf*, pour y faciliter à l'embryon son développement, sans lequel *fluide*, ce developpement ne pourrait avoir lieu.

Le gonflement que les atômes de l'*aura seminalis* occasionnent dans l'*œuf*, brise la capsule qui le retenait dans l'*Ovaire*;

les nerfs et les vaisseaux qui lui adhéraient se rompent aussi ; l'*œuf* est détaché de son calice, comme par une *commotion électrique*, qui le lance dans le pavillon de la trompe, qui, par l'érétisme que le coït lui a imprimé, l'a forcée à se courber et à s'adapter à l'*Ovaire* ; l'érétisme de cette trompe cesse, et l'*œuf* est conduit par le mouvement d'abaissement de cette trompe, dans l'*uterus*, où il est arrêté et agglutiné par le mucilage que l'homme vient d'y déposer. C'est là qu'il commence à prendre développement, par la chaleur et la nourriture qu'il trouve dans l'*uterus*, comme le poulet en prend dans l'œuf par la chaleur de l'incubation ; car sans chaleur nécessaire au développement, la nourriture est inutile.

Avec les qualités de l'agent que nous venons de désigner, est-il surprenant que ce fluide actif, porté dans l'intérieur de l'*uterus*, se dégage aussitôt de ses associés grossiers, pour, en parcourant la trompe de FALLOPE, à la faveur de laquelle il va pénétrer un des *OEufs de l'Ovaire*, y fixer le principe de la vie qui n'y était pas, et déterminer l'existence d'un nouvel individu, en un mot pour féconder cet *œuf*?

Si cela se passait autrement, je demande à nos Naturalistes à quel usage doivent servir les *Trompes* et les *Ovaires* que l'Anatomie démontre si bien aujourd'hui? La nature n'a rien fait en vain, et par une suite de ce principe, je dirai bientôt à quoi elle emploie les deux autres parties de cette liqueur que

l'homme verse dans l'*uterus*, pendant la copulation; car, lui donner la vertu d'arrêter l'œuf lorsqu'il descend dans l'*uterus*, est la moindre de ses attributions; mais la première sans laquelle les autres ne peuvent avoir lieu.

Les observations et expériences de SPALLANZANI, sur la fécondation des germes hors le sein des femelles, et sans communication avec le mâle; mais seulement en plongeant les œufs dans l'eau imprégnée de la liqueur séminale du mâle, ou en les touchant avec une légère portion de liqueur séminale, nous confirment que la nature varie ses moyens de fécondation, comme son mode; car pour toutes les espèces sur lesquelles SPALLANZANI a fait ses expériences, il ne me paraît pas que l'*aura seminalis* soit

nécessaire

nécessaire, puisque la liqueur séminale, délayée dans l'eau, l'aurait perdue, et qu'elle n'en produit pas moins son effet.

Tous les animaux, (malgré l'entendement et la sorte d'intelligence que nous leurs reconnaissons), n'étant que des machines actives et organisées pour les sensations physiques; il me paraît dans l'ordre des décrets du *Créateur*, qu'une substance *éthérée*, *spiritueuse*, ne soit pas nécessaire à leur fécondation, tandis qu'elle le devient pour les humains.

Ces expériences nous confirment aussi, que sans liqueur séminale, il ne peut y avoir de fécondation, qu'il faut toujours que les œufs soient pénétrés d'une portion quelconque de cette

liqueur *et que c'est elle qui donne la consistance et le mouvement au punctum saliens, au cœur de l'Animal.*

SECONDE PARTIE.

AVANT-PROPOS.

Nous pouvons légitimement reprocher à Michel Procope Couteau, *comme aux autres Médecins qui l'ont précédé dans cette carrière, de ne s'être pas plus occupé dans leur Système de génération, de l'origine et de la formation du* placenta, *que les Naturalistes; leur insouciance sur cet objet ne me paraît pas excusable : nous sommes si redevables à ce corps, qu'il me paraît nécessaire d'en approfondir la connaissance.*

Après que j'aurai fait l'extrait de ce que Haller *en dit, et celui des*

observations que le docteur Reuss, *Médecin de l'Evêque de Spire, nous a donné en 1784, sur la structure des vaisseaux du* placenta, *et son adhérence avec l'*uterus; *je hasarderai mon opinion sur l'origine et la formation de ce corps unique dans son genre.*

CHAPITRE PREMIER.

Du Placenta en général.

Le *Placenta* est une masse vasculeuse, cellulaire et spongieuse, en forme de gâteau, dont il retient le nom latin, *placenta*. Ce corps n'existe que pendant la grossesse; il se forme dans l'*uterus*, et y est contenu pendant toute la gestation (1), pour en être expulsé

(1) Gestation et Grossesse sont synonymes.

après l'accouchement ; c'est le corps intermédiaire entre la Mère et l'enfant, par lequel celui-ci reçoit les sucs nourriciers qui lui sont fournis par sa mère. On y distingue deux faces, une concave, qui est celle sur laquelle porte l'enfant, et dans laquelle s'implantent les ramifications des artères et de la veine qui composent son cordon ombilical, et que l'on trouve très-saillantes sur la superficie de cette face. L'autre est convexe, lisse et tournée vers l'*uterus ;* et c'est par elle que ce corps adhère à ce viscère.

Tous les Accoucheurs et quelques Anatomistes donnent de fort bonnes descriptions du *placenta ;* mais aucun n'a encore donné son origine et sa formation ; la plupart évitent même d'en parler.

HOBOKEN, Anatomiste du dix-septième siècle, qui est l'auteur qui a le plus écrit sur ce sujet, nous a laissé de bonnes descriptions anatomiques, et des gravures parfaites du *placenta* (1). Il nous apprend les faits particuliers et extraordinaires, que la dissection lui a fait connaître dans quelques-uns de ceux qui ont été soumis à ses recherches; il est le premier qui a reconnu une membrane qui revêt la face convexe du *placenta;* mais ROUHAULT, Accoucheur (2), « trouve cette membrane criblée d'une si prodigieuse quantité de

(1) Dans un ouvrage qui a pour titre : *Nicolai Hobokeni Anatomia Fecondinae humanae.* Edit. de 1675.

(2) Voyez les Mémoires de l'Académied es Sciences, année 1714.

trous obliques, qu'il la regarde comme un réseau, et non comme une membrane ; car une membrane, dit-il, doit être d'un tissu plus serré que celle-ci, qui donne passage à une multitude innombrable de vaisseaux capillaires. » En cela, ROUHAULT a grande raison ; mais ils ne nous disent rien, ni l'un, ni l'autre, de l'origine de ce corps *unique et singulier*, qui ne ressemble à rien dans l'Animal, et à qui rien de l'Animal ne ressemble.

HALLER dit : « On trouve le *placenta* dans les quadrupèdes même froids, et dans les *poissons vivipares*.

« Dans les Animaux qui ruminent, comme la *vache*, *la chèvre*, *la biche*, etc. on voit naître du *chorion* un grand nombre de petits *placenta* qui s'unis-

sent à autant de petites monticules qui s'élèvent sur la surface intérieure de la Matrice ; c'est ce qu'on appelle les *cotylédons*. Les ramifications des vaisseaux ombilicaux viennent s'y distribuer.

« L'autre classe d'Animaux herbivores, n'a qu'un *placenta* comme l'homme (1). Les Animaux de cette classe, sont le *cheval*, le *lièvre*, le *lapin*, etc.

« Les Animaux carnivores, comme le *chien* et le *chat*, n'ont qu'un *placenta* qui est annulaire, et qui environne tout le *chorion*.

« L'homme n'a qu'un *placenta* ; souvent même il n'en a qu'un pour

(1) Ce mot, *comme l'homme*, ne signifie pas que le *placenta* de ces Animaux soit semblable à celui de l'homme, mais seulement que ces Animaux n'en ont qu'un, quoiqu'une partie d'eux ait plusieurs petits.

plusieurs enfans. Cependant il y a quelques exemples de *placenta* bien distincts et bien séparés dans les grossesses de jumeaux (1).

« Tout le *placenta* n'est qu'un composé de tissu cellulaire, de vaisseaux et de petites gaînes celluleuses de ces vaisseaux, qui leur viennent du *chorion*; c'est pourquoi le *placenta* est une portion du *chorion*, qui n'en diffère que par l'épaisseur ; et on doit excuser les anciens d'avoir dit que le *placenta* n'était qu'une portion du *chorion*, épaissie,

(1) Je suis charmé d'avoir trouvé cette observation dans HALLER, car quelques Accoucheurs modernes n'y croient pas; cependant j'ai rencontré ce fait trois fois, et mon collègue BOUSQUET, deux.

et d'avoir attribué au *chorion* ce qui n'est vrai que du *placenta ;* c'est-à-dire, que cette membrane est formée d'artères, de veines, de chair et de nerfs. »

« Il dit aussi *que c'est une portion du chorion qui devient* placenta ; que c'est seulement de la partie supérieure de l'*œuf,* que sortent de longs flocons ; que la partie inférieure qui retient le nom de *chorion,* n'est garnie que d'un duvet fort court ; *que cette différence paraît dépendre de sa différente union avec la matrice ;* car dans les Animaux où l'adhérence est plus faible, toute l'enveloppe de l'œuf retient davantage la nature du *chorion,* et ressemble moins au *placenta* humain, comme dans le *cheval et le cochon* (1). »

(1) HALLER aurait dû voir que le *placenta* est si

« La portion de l'œuf dans l'homme, qui devient *placenta*, est celle qui prend plus exactement racine dans la Matrice. »

« Au premier examen, le *placenta* paraît être fibreux, et d'une nature parenchymateuse ; il est rouge, et ressemble assez à une éponge. Si on le fait macérer dans l'eau, il se dissout en fibres rameuses, qui étaient liées ensemble par le moyen d'un tissu cellulaire, et qui alors sont séparées les unes des autres : c'est ce qu'on appelle *placenta décharné*. Quelques auteurs ont dit que ce tissu cellulaire était un plexus nerveux. »

---

peu de chose chez ces Animaux, en comparaison de celui de l'homme, que presque tout est *chorion* : voilà d'où vient la différence.

« Pour ce qui est des glandes, les uns ont jugé, par analogie, qu'il devait y en avoir dans le *placenta ;* d'autres se sont imaginés y en appercevoir ; et même ils ont cru voir des vaisseaux répandus dans leur substance, et distinguer leurs tuyaux excrétoires. »

Quoique HALLER *soit pour moi une espèce d'oracle,* je ne peux être de son avis sur l'origine et la formation du *placenta ;* il ne me persuadera jamais que ce *corps soit simplement une partie du* chorion *épaissie ;* et quoiqu'il veuille diviser le *chorion* en partie supérieure et en partie inférieure, en disant « *que c'est la partie supérieure qui forme le placenta, et que l'inférieure reste chorion ;* » il n'en est pas moins vrai que le *chorion* est par-tout une membrane ;

que la portion adhérente au *placenta*, est de la même nature que celle qui n'y adhère pas.

Certainement il y a dans le *placenta* une substance toute autre qu'une membrane; et si la chose était comme HALLER le croit, le *chorion* ne pourrait jamais se détacher entier du *placenta*, et la nature ne produirait jamais l'œuf humain; cependant il s'en détache quelquefois. Je suis trop certain de ce fait, pour qu'il me reste là-dessus le moindre doute; nous avons vu, il n'y a qu'un moment, plusieurs auteurs qui ont reçu de ces œufs.

J'ai reçu à quatre mois et demi de grossesse l'*œuf humain*. Comme je l'ai déja dit, cet œuf était plus gros que celui d'une poule; il était blanc, lisse,

dépouillé de toute substance, même de la tomenteuse ; le *chorion* était à nud par-tout; un seul point rouge conduisant au cordon ombilical, s'y faisait remarquer. Après quelques contractions, l'*uterus* expulsa le *placenta*, qui avait alors l'apparence d'un morceau de foie.

En messidor, an 7 de la République Française, un Médecin ayant fait de trop grands efforts pour délivrer une femme, a été assez heureux pour ne pas occasionner le renversement de l'*uterus*, parce que le cordon ombilical qui cassa à son entrée dans le *placenta*, détacha et entraîna avec lui les membranes (1).

(1) Cet événement est un phénomène, et un pareil

Je veux bien croire que le *chorion* jette des filets membraneux qui fortifient son adhérence avec le *placenta*, et encore, qui m'assurera que ce que nous prenons pour des adhérences, ne sont pas des vaisseaux lymphatiques qui vont à travers le *placenta*, chercher dans l'*uterus* le fluide qui doit sans cesse augmenter son extension, comme il en fournit dans toute la portion qui n'est pas occupée par le *placenta* ?

WARTHON, sans admettre deux substances différentes dans le *placenta*, « *dit cependant qu'il est composé de deux parties qui sont séparables dans son épaisseur, et dont celle qui regarde la matrice en reçoit des vaisseaux*

---

chorion était un morceau à conserver. C'est le citoyen BAUDELOCQUE, qui fut appelé pour délivrer la femme.

qui ne passent pas la moitié de cette épaisseur. »

Cet auteur ne donne pas plus l'origine du *placenta*, que les autres; et il s'est trompé en ce qu'il croit que l'*uterus* donne à cette portion du *placenta*, des vaisseaux; tandis, au contraire, que c'est cette partie du *placenta* qui envoie à l'*uterus*, ou des vaisseaux lymphatiques, ou des filets tomenteux dont cette portion du *placenta* abonde, pour y puiser les sucs limphatico-laiteux nécessaires à l'embryon; et c'est par ces filets tomenteux que le *placenta* adhère à l'*uterus*.

« Il dit que l'autre partie du *placenta* qui regarde l'enfant, reçoit les vaisseaux ombilicaux qui se terminent dans cette partie, *sans pénétrer celle qui*

qui touche la matrice. Cet auteur dit aussi que le sang qui vient de la matrice dans la portion du *placenta qui* la touche, est très-doux et semblable au chyle, et de même nature que le sang qui coule aux mamelles des nourrices (1). »

J'observe que ce qui est semblable au chyle, n'est pas du sang, et que tout fluide qui n'est pas rouge, n'est pas du sang, quoiqu'il en soit émané.

Je ne crois pas qu'il y ait des nerfs dans le *placenta*, comme quelques auteurs l'ont dit : 1.° parce qu'ils ne l'affirment pas; 2.° c'est que les Anatomistes les plus recherchés n'en décrivent pas; 3.° parce que nous n'en trouvons

(1) Voyez les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1714, pag. 140.

aucun vestige dans le cordon qui conduit les vaisseaux de l'enfant au *placenta ;* 4.° et enfin, parce qu'ils me paraissent de toute inutilité. S'il y en avait, d'où viendraient-ils et qu'y feraient-ils? On peut hardiment conclure qu'il n'y en a pas.

Pour ce qui est des glandes, HALLER ne dit pas les avoir vues ni cherchées : il se contente de dire, « *que par analogie on a cru qu'il devait y en avoir.* » De quelle analogie veut-il parler? car la raison qui a pu les faire soupçonner chez les humains, est celle qui doit en empêcher chez les Animaux.

HALLER, à ce qu'il me paraît, n'a fait individuellement aucune recherche des glandes du *placenta* humain; tout ce qu'il nous dit des *placenta*, est plus

raisonnable à croire pour ceux des Animaux, chez qui effectivement ce corps n'est formé que de vaisseaux qui serpentent sous le *chorion;* ce qui se démontre évidemment en injectant quelque liqueur fine par l'artère ombilicale.

J'espérais trouver dans HALLER quelque chose de mieux sur cet objet.

Dans un ouvrage qui a pour titre : *D. August. Christian. REUSS, reverendissimi et celsissimi Principis, Episcopi Spirensis, à consiliis intimis et Archiater Societatis Medicæ*, etc.

Novæ quædam observationes circà structuram vasorum in placentâ humanâ, et peculiarem hujus, cum utero nexum, etc.

Dans ses observations sur la structure des vaisseaux du *placenta* humain, et

sur son attache particulière avec l'*uterus*, le docteur Reuss nous dit « qu'il faut distinguer deux parties dans le *placenta*. L'une, selon lui, doit être appelée *utérine*, attendu qu'elle reçoit le sang de l'*uterus* (1), et que c'est par cette portion que le *placenta* adhère à ce viscère. L'autre appartient plus spécialement au fœtus, conséquemment il faut l'appeler *fœtale*. Il prétend que quand on injecte les vaisseaux du *placenta* par le cordon ombilical, les seuls vaisseaux de cette

(1) Il cite le cit. Baudelocque comme autorité. Effectivement ce Professeur dit, chap. iv, sect. v. des secondines ou arrière-faix, et en particulier du *placenta*, pag. 158, para. 153 : *C'est par ce rapport que ce sang utérin passe dans les cellules du placenta*, etc.

Mais le cit. Baudelocque s'est trompé là, comme dans beaucoup d'autres circonstances.

partie se remplissent, et que le contraire arrive quand on commence l'injection par les vaisseaux utérins. Si l'on se sert de liqueurs diversement colorées, pour faire ces deux injections, on reconnaîtra parfaitement chacune de ces parties. »

Voilà en quoi consistent les deux portions du *placenta*, à l'une desquelles il veut que nous donnions le nom de *fœtale*, et à l'autre celui d'*utérine*.

« Le docteur Reuss, après avoir disséqué avec soin les vaisseaux du *placenta*, les a soumis au microscope, et y a observé des valvules que l'on peut voir bien mieux, dit-il, dans les hydatides de ces corps, que le vulgaire appelle *faux germes*. »

Quoique je ne sois pas plus de l'avis du docteur Reuss, que de celui du

citoyen BAUDELOCQUE, qui sont seuls contre tous les Anatomistes dont j'ai interrogé les ouvrages, qui conviennent n'avoir jamais pu faire passer aucune injection des vaisseaux utérins, au *placenta chez les humains*, sans y occasionner déchirement; je reconnais cependant deux substances bien différentes dans l'épaisseur du *placenta*, et ces docteurs me permettront de leur observer qu'elles appartiennent toutes deux à l'enfant, d'une manière différente, à la vérité; car celle de la face concave du *placenta*, à laquelle adhère le *chorion*, appartient aussi essentiellement à l'enfant, que le *jaune de l'œuf* appartient au poulet. C'est une production de l'enfant même, puisqu'elle est l'expansion des ramifications de ses vaisseaux

ombilicaux, liés et soutenus par un tissu cellulaire parenchymateux, et au moyen desquels le *placenta*, ou au moins cette portion, appartient à l'enfant, comme l'enfant lui appartient ; mais cette substance est liée et communique immédiatement à l'autre, qui n'appartient pas plus à l'*uterus*, que l'éponge qui croît sur un rocher, n'appartient à ce rocher.

Cette portion de *placenta* ne reçoit pas de sang de l'*uterus*, comme le croit le docteur Reuss, qui a été induit en erreur par la doctrine du citoyen Baudelocque, mais bien une matière lymphatico-laiteuse. Nous ne pourrions donc donner le nom d'utérine à cette seconde substance du *placenta*, qu'à cause de son adhérence à ce viscère ; mais nous devons toujours regarder cette

seconde substance du *placenta*, comme appartenant à l'enfant, quoiqu'elle n'en soit pas une production comme l'autre; parce que la nature a destiné cette partie à l'élaboration des sucs nourriciers que la Mère lui fournit, et que c'est par sa fonction que cette substance appartient à l'enfant, et non à la Mère, puisque cette Mère l'expulse de son sein après l'accouchement.

ROEDÉRER, qui avait jadis enseigné que le *sang de la Mère passait à l'enfant*, a reconnu son erreur, et s'est rangé à l'opinion des autres Anatomistes, après avoir répété leurs expériences, et s'être convaincu qu'il ne sort pas de sang de la face convexe du *placenta* qui adhère à l'*uterus* : il assure « qu'en pressant un *placenta humain* nouvel-

lement extrait, comme on ferait une éponge, il n'en sort pas une goutte de sang; et qu'enfin les injections faites par le cordon ombilical, ne font rien couler du *placenta* qu'une sérosité très-claire, et que jamais on n'a pu faire pénétrer quelque matière que ce fût, *sans occasionner déchirement;* pas même du mercure, de la Mère au *placenta*, ni du *placenta* à la Mère. »

CHAPITRE II.

Mon opinion sur l'origine et la formation du Placenta.

Les rudimens de ce composé ne se trouvent pas après l'*Œuf* au moment de sa fécondation, ni même pendant le temps qu'il parcourt la trompe de Fallope,

pour se rendre à l'*uterus ;* mais on en trouve les vestiges peu après son arrivée dans ce viscère : d'où viennent-ils donc?

Les Naturalistes reconnaissent deux sortes de matière, la matière organique animée, et la matière morte ou inerte ; les végétaux et les Animaux, dont l'homme compose sa nourriture, contiennent une grande portion de matière organique animée ; aussi la surabondance de la nourriture d'un homme en bonne santé, fourmille de molécules qui ne sont autre chose, comme on le sait, que cette matière animée, toujours prête à être organisée.

Les observateurs microscopiques nous ont dit, que de chaque molécule organique observée dans la liqueur séminale, il en sortait un filament qu'elle traîne

après elle, en manière de queue, ce qui lui donne l'apparence d'un petit ver à grosse tête. Il se forme donc un vide d'un côté de la molécule organique, pendant que de l'autre il en sort un filament. C'est l'opinion de M. DE BUFFON et d'autres observateurs qui les ont fait graver ainsi.

D'après ces observations, rien ne nous empêche de croire que la partie ovale ou la tête de chaque molécule ne reçoive l'extrémité d'une des radicules de la veine ombilicale; et que la queue ou le filet de cette molécule ne se plonge dans la tête d'une autre molécule, et ainsi de suite tant qu'il y en a; que ces molécules ne se lient ensemble par un tissu cellulaire, formé par la partie muqueuse de la liqueur séminale; et qu'en-

fin, les filamens des dernières molécules ne se plongent dans la substance de l'*uterus*, à travers les pores innombrables de sa membrane interne, pour y puiser, dans ses cellules, la liqueur lymphatique qu'elles se transmettent d'abord de proche en proche, et ensuite aux radicules de la veine ombilicale.

C'est l'implantation des filets de ces molécules organiques dans la substance de l'*uterus*, qui donne cette espèce de phlogose, de prurit, que des Anatomistes ont observé dans l'*uterus* peu après la conception, et qui n'existe sûrement pas malgré le coït, quand il n'y a pas eu de conception.

Je ne crains pas maintenant d'avancer, que le *placenta* prend *son origine* dans cette liqueur, dont les molécules

organiques forment la base ; tandis que la partie lymphatico-mucilagineuse produit la membrane qu'Hoboken a le premier observée à la surface convexe du *placenta*, que Rouhault regarde comme un réseau, plutôt qu'une membrane, et que Hunter fait revivre sous la dénomination de *decidua*, ou membrane caduque. Ce sont les liqueurs que l'homme a versées dans l'*uterus*, au moment de la fécondation de l'œuf, qui fournissent l'*origine* et la *base* du *placenta;* et quand il n'a rien déposé d'apparent, et que la femme se trouve fécondée malgré lui, comme cela arrive quelquefois, les molécules organiques de la femme ont suffi pour former la base du *placenta*, parce qu'alors l'humeur que fournit l'*uterus*, en est abondamment

pourvue. La preuve de cette assertion se trouve dans l'examen et l'observation des *placenta*.

Toutes fois que la femme a été fécondée contre la volonté de l'homme, le *placenta* est infiniment moins épais à sa base, que quand les deux individus ont concouru volontairement à la fécondation; ce corps est plus facile à déchirer. En un mot, il est ce que nous appelons maigre; il se rapproche plus de celui des grands animaux, et souvent il est séparé en manière de *cotylédon*, à-peu-près comme celui de la vache.

Oui, c'est dans ce mucilage composé d'un fluide lymphatique et de molécules organiques, que s'implante, s'étend et se ramifie à un point surprenant, la veine ombilicale, dont les ramifications

étonnantes composent, avec les molécules organiques, toute la substance de la base du *placenta*; tandis que les artères ombilicales se ramifient seulement dans l'autre portion du *placenta*, et s'anastomosent, dans cette partie, avec quelques branches de la veine.

Les vaisseaux qui composent le cordon ombilical, sont de deux espèces; savoir, chez les humains, de deux artères et une veine; ils ont, par conséquent des fonctions différentes à remplir. La veine qui prend son origine dans le foie (1) de l'embryon, est chargée de pomper

(1) Il est si vrai que cette veine prend son origine dans le foie de l'enfant, qu'elle s'oblitère après sa naissance, et qu'elle devient une partie du ligament suspenseur de ce viscère, parce que la circulation change de mode sitôt que l'enfant respire.

les sucs nourriciers que la nature tient en réserve dans les cellules de l'*uterus*, pour les transmettre à l'embryon, qui, après en avoir converti une partie en sa propre substance, transforme en *sang* la surabondance, et renvoie ce sang dans le *placenta*, par la voie des deux artères de ce même cordon ombilical, qui sont des bifurcations de ses artères iliaques ; et c'est dans la partie concave du *placenta*, que ces artères s'anastomosent avec quelques branches de la veine ; ce qui fait que l'on trouve du sang dans cette veine, avec lequel se mêle la portion lymphatico-laiteuse, pompée par les filamens des molécules qui reçoivent les ramifications de cette même veine.

N'en doutons pas, ce sont ces molécules

cules organiques qui forment la base du *placenta ;* cette partie qui, quoique reconnue et non définie par WARTHON, lui font cependant dire » que le *placenta* est composé de deux parties *séparables dans son épaisseur*, et que la partie qui regarde, ou pour bien dire, qui touche l'enfant, reçoit ses vaisseaux ombilicaux qui se terminent dans cette portion, *sans pénétrer celle qui touche la Matrice.* »

Ce sont ces molécules *organisées* dans l'*uterus*, qui font dire au docteur REUSS, *qu'il y a deux parties dans le* placenta.

Organisation du placenta.

Les capillaires des ramifications de la veine ombilicale seulement, s'adaptent

aux molécules organiques, s'y implantent ; pompent d'abord la partie séreuse de ce mucilage, pour la transmettre à son embryon, en attendant que les filamens de ces mêmes molécules soient parvenus aux cellules, ou sinus de l'*uterus* : les molécules organiques, en recevant les radicules de la veine ombilicale, et en pompant, par leurs filamens, les sucs lymphatico-laiteux, pour les transmettre aux radicules de la veine ombilicale, organisent le *placenta ;* ce corps unique dans son genre, et le seul *instrument connu* de la nutrition de l'enfant dans le sein de sa Mère.

Voilà, je crois, l'emploi des liqueurs et de cette multitude innombrable de molécules que l'homme verse dans l'*uterus* pendant la copulation, et de celles

qui se trouvent dans l'humeur lymphatico-muqueuse que ce viscère fournit.

Je crois trouver une preuve de mon opinion sur l'origine du *placenta*, dans les *poissons vivipares*, puisqu'on trouve le *placenta* dans ces Animaux. Nous savons qu'il y a une véritable copulation entre le Mâle et la Femelle de cette espèce de poisson ; le *placenta*, chez ces Animaux, comme chez l'homme et les quadrupèdes, est toujours le fruit de la copulation ; donc il est formé par les molécules organiques que le Mâle verse dans l'*uterus* pendant la copulation.

Une autre preuve de la validité de mon opinion, se trouve dans l'observation de la marche régulière de la nature.

Le mucilage dont nous venons de parler, étant inutile pour la féconda-

tion, serait rejeté par l'*uterus*, s'il n'était employé à un autre objet ; la femme ne rend pas de liqueur après l'acte qui l'a fécondée, comme après ceux où la fécondation n'a pas eu lieu. Les femelles, au contraire, rendent après la fécondation même, une certaine quantité de liqueur, parce que le *placenta* doit être très-peu de chose chez elles, en comparaison de celui du fœtus humain.

La Nature rejette ce qui est superflu chez les Animaux ; elle en ferait de même chez la femme, si elle ne l'employait pas. Elle emploie donc cette liqueur : à quoi l'emploie-t-elle, si ce n'est, 1.° *à retenir l'œuf, à l'agglutiner* d'abord, à le fixer sur elle en s'attachant à une portion de son *chorion*, pour qu'il ne puisse s'échapper de l'*ute-*

rus ; 2.° à fournir aux vaisseaux ombilicaux la facilité de s'étendre et de se propager à travers les molécules de cette liqueur, pour rendre le séjour de l'embryon plus assuré ; 3.° et à lui fournir des moyens de subsistance par sa portion la plus fluide, jusqu'à ce que les filets des molécules organiques soient parvenus dans les sinus, ou cellules de la substance spongieuse de l'*uterus*.

J'avoue que je n'ai pas toujours cru à la formation du *placenta*, telle que je la décris ici ; je lui ai toujours reconnu la même origine, du moment que je me suis occupé de cet objet, et j'ai toujours vu deux substances distinctes dans ce corps ; mais pendant nombre d'années j'ai cru que nos molécules organiques devenaient des glandes liées les unes aux

autres, dans l'*uterus*, pour élaborer la lymphe que leurs filamens, que je regardais alors comme des vaisseaux lymphatiques, leur apportaient. Mes recherches m'ayant convaincu qu'aucun Anatomiste, avant le docteur REUSS, n'a reconnu de vaisseaux dans la partie convexe du *placenta*, qui adhère à l'*uterus*, il a fallu croire qu'il n'y en a pas.

Je pense que l'on peut expliquer cette *négation* de vaisseaux, et l'accorder avec les observations du docteur REUSS, qui prétend qu'il y en a, parce qu'il a teint, avec des injections colorées, la face convexe du *placenta*.

Les filamens dont cette partie du *placenta* est formée, étant des corps *villeux*, *tomenteux*, *spongieux*, ont dû et doivent prendre la teinture de ces

injections dans les sinus de l'*uterus*, comme nous voyons la laine, le coton et la soie admettre et recevoir les couleurs dans lesquelles on les plonge, sans avoir pour cela des vaisseaux.

S'il y avait des vaisseaux dont les orifices fussent ouverts dans les cellules de l'*uterus*, le mercure aurait pénétré ces corps, et une fois admis dans leur cavité, on aurait eu une grande conviction. Il est, au contraire, prouvé par les expériences des plus célèbres Anatomistes, qu'on n'a jamais rien pu faire pénétrer dans cette face du *placenta*, sans y occasionner déchirure, soit qu'on injectât ce corps par le cordon ombilical, soit qu'on l'ait injecté par les vaisseaux utérins.

Mais la première nourriture portée

à l'embryon, n'étant qu'une liqueur lymphatico-laiteuse, il est permis de croire que les filamens des molécules organiques, dont les extrémités trempent dans les cellules de l'*uterus*, ne sont pas des vaisseaux, mais des corps *villeux*, *tomenteux*, comme *lanugineux*, qui pompent la partie séreuse lymphatique du sang, pour la transmettre aux radicules de la veine ombilicale, comme un fil de laine ou de coton, dont une extrémité plongée dans un vase plein d'une liqueur, élève et transmet cette liqueur à un vaisseau vide, qui reçoit l'autre extrémité de ce fil.

Concluons donc que la *face convexe* du *placenta*, n'est formée que de molécules organiques, dont les filamens

font les fonctions de vaisseaux absorbans, qui prennent, par *intu-susception*, les liqueurs qu'ils transmettent aux radicules de la veine ombilicale, laquelle les transmet à son embryon, à la faveur du sang qu'elle reçoit des artères ombilicales, avec lesquelles elle s'anastomose en différens endroits de la partie *concave* du *placenta ;* celle à laquelle adhère le *chorion*.

C'est l'impossibilité reconnue de faire passer l'injection la plus fine dans les capillaires qui terminent le *placenta*, qui m'a persuadé que les filamens des molécules organiques ne sont pas des vaisseaux, mais des filtres.

Ce qui me faisait croire, dans ma jeunesse, à l'existence des glandes dans le *placenta*, c'est, 1.° parce que la macé-

ration n'anéantit pas ces petits grains innombrables qui composent la base du *placenta ;* elle ne fait que les séparer en anéantissant les filamens qui les réunissaient ; il n'y a que la putréfaction qui les anéantit. Ces grains ne sont autre chose que *nos molécules organiques* qui ont pris accroissement, et une consistance qui ne se détruit pas facilement ; 2.° c'est que la lymphe fournie par l'*uterus*, me paraît trop visqueuse pour être transmise, dans cet état, à l'embryon ; il faut qu'elle soit atténuée. Quel est le corps qui l'atténuera, si ce n'est le *placenta* ? Voilà le raisonnement que je me faisais ; et pour qu'il pût l'atténuer, il y fallait des glandes et des vaisseaux.

Maintenant, je vois que la nature

n'a besoin ni de glandes, ni de vaisseaux, pour opérer cette atténuation, puisque les filamens des molécules organiques, l'opèrent par le filtre.

Chez la plupart des Animaux, la lymphe est plus fluide que chez les humains, chez les herbivores, par exemple ; aussi leur *placenta* est bien différent de celui des humains. HALLER a bien reconnu cette différence, mais il l'attribue à l'espèce d'union de ce corps avec l'*uterus*, puisqu'il dit : « Dans les Animaux où l'adhérence du *placenta* est plus faible que dans l'homme, toute l'enveloppe de l'*œuf* retient davantage la nature du *chorion*, et ressemble moins au *placenta* humain. »

Ces Animaux n'en ont presque pas dans le commencement de la gestation ;

et quoiqu'il y ait chez eux quatre vaisseaux au cordon ombilical, deux artères et deux veines qui ont les mêmes fonctions que chez les humains, leur *placenta* est cependant moins épais ; on n'y trouve pas cette *substance grenue* qui fait ordinairement les deux tiers de la masse du nôtre.

Cette observation nous prouve que la nature ne fait rien en vain ; les femelles des Animaux, par leur position naturelle, sont moins exposées à l'avortement, que les femmes, dont presque toutes les positions tiennent le fardeau de la grossesse, sur l'orifice de l'*uterus* ; aussi cette sage Mère a donné au fœtus humain, plus d'adhérence dans l'*uterus*, qu'aux Animaux, chez qui chaque *cotylédon* a des adhérences séparées,

et d'une nature bien moins forte que les nôtres.

Puisque dans la base du *placenta* humain, il n'y a pas plus de vaisseaux lymphatiques, que de glandes ; il faut croire que les sucs nourriciers qui arrivent aux radicules de la veine ombilicale par l'expansion des flocons, ou queues des molécules organiques dans les cellules de l'*uterus*, y arrivent par *imbibition et intu-susception ;* alors ma comparaison du fil de laine ou de coton, qui transmet la liqueur d'un vase dans un autre, n'est pas si ridicule, et nous devons croire que la multiplicité des expansions, ou queues des molécules organiques, forment un filtre parfait, que j'étais tenté de n'accorder qu'à des vaisseaux lymphatiques et à des glandes.

Quelle que soit l'opinion que l'on adopte, ou des vaisseaux lymphatiques, ou des filtres, nous ne pouvons nous dissimuler que la *base* du *placenta* n'en est pas moins le produit de la portion matérielle animée de la semence ; c'est-à-dire, de molécules organiques versées dans l'*uterus*, au moment de la fécondation de l'œuf ; et si l'on parvient un jour à réaliser le fait annoncé par le docteur Reuss, autrement que je viens de l'expliquer ; il sera démontré que ma première opinion sur la formation et la structure du *placenta*, est la meilleure ; ce que je ne crois pas maintenant.

Je suis étonné qu'un homme aussi savant que Haller, n'ait pas vu qu'il y a deux substances dans le *placenta*,

et je suis encore plus surpris qu'il ait hasardé une définition du *placenta*, telle qu'il la donne, quand il dit : « *La portion de l'œuf, dans l'homme, qui devient placenta, est celle qui prend plus exactement racine dans la Matrice.* »

Aucune portion de l'œuf ne devient placenta et ne prend racine dans la matrice ; mais une portion de cet œuf, ou pour bien dire, du *chorion*, qui en est la membrane externe, s'adapte, s'attache immédiatement au *placenta*, par un tissu cellulaire très-serré, formé par la partie muqueuse de la liqueur séminale qui contient les molécules qui font la base du *placenta*, et cette portion de l'œuf est celle par où sortent de l'œuf, *les vaisseaux ombilicaux de l'em-*

bryon ; c'est cette portion qui vient se coller, s'adapter au gluten que l'homme a versé dans l'*uterus*, au moment de la fécondation de l'œuf. C'est par les ramifications que ses vaisseaux jettent dans la substance cellulaire et parenchymateuse, qui forme la partie concave du *placenta*, que le *chorion* s'attache fortement à cette substance du *placenta ;* et ensuite c'est par le prolongement de la multitude des filamens, ou queues des molécules organiques dans les sinus de l'*uterus*, que le *placenta* adhère à ce viscère.

Le *chorion* n'est pas plus épais dans la partie qui adhère au *placenta*, que dans les autres, comme on peut le voir quand il a abandonné naturellement le *placenta*, ou quand on l'a disséqué. Il n'y

n'y a rien dans la substance du *chorion*, qui puisse former la masse du *placenta*, ni lui donner naissance ; et quoique Rouhault et Haller soient d'avis que le *placenta* n'est formé que par l'épaississement du *chorion*, ils ne me persuaderont pas que cette masse tire son origine du *chorion* ; car il y a des *placenta* qui pèsent près de quatre livres.

Tout ce qui compose ce gâteau est étranger à cette membrane, et ne peut provenir que des molécules organiques de l'un ou de l'autre des individus, et le plus ordinairement des deux ; mais la forte union du *chorion* avec le *placenta*, et sa plus grande épaisseur à la circonférence de ce corps, est vraisemblablement ce qui les a induits en erreur. Rouhault, qui connaissait bien

le réseau qui revêt la face convexe du *placenta*, aurait dû faire attention qu'il vient se perdre dans le *chorion*, au pourtour de ce gâteau ; et que c'est de-là que le *chorion* est plus épais au bord du *placenta*, que par-tout ailleurs ; ce qui prouve encore que ce réseau membraneux provient de la partie mucilagineuse qui accompagne les molécules organiques.

Il est vraisemblable que c'est de ce réseau que HUNTER, Accoucheur Anglais et notre contemporain, tire l'origine de la membrane qu'il appelle *decidua*, et qui n'est bien visible que dans les fausses-couches. Pour parler plus clairement, c'est ce réseau qui est encore très-mucilagineux à ce terme, qu'il prend pour sa *decidua*. On ne trouve

pas ce réseau, ou membrane, chez les Animaux.

Rien ne doit empêcher de croire que c'est la *matière vive* et *animée* de la liqueur séminale ; en un mot, les molécules organiques qui fournissent la *base* du *placenta*. Au contraire, tout doit nous le prouver ; car cette portion est formée de grains presque ronds, réunis par des filamens plus fins que des capillaires, et soutenus par un tissu cellulaire très-fin.

On verra facilement la preuve de ce que je viens de dire sur l'origine des *placenta*, par ceux des conceptions *extra-utérines*. Dans ces cas, le *placenta* ressemble bien plus à ceux des Animaux ; c'est-là où on ne le trouve composé que de *chorion* et des vais-

seaux ombilicaux, soutenus par un léger tissu cellulaire, lorsqu'il n'a pas eu de communication avec l'*uterus* ; c'est-là où on s'apperçoit bien que manque cette *abondante substance particulière* formée par les molécules organiques.

Je prie ceux qui ne voudront pas croire à la *formation* et à l'*organisation* du *placenta*, de la manière que je la donne, de dire d'où vient cette substance si différente de l'autre, qui forme dans un *placenta* bien conditionné, les deux tiers de son épaisseur, et que l'on peut séparer de l'autre, sans répandre de sang; prenant garde de ne pas ouvrir des vaisseaux de la portion concave : q'uils disent aussi ce que deviennent les liqueurs versées dans l'*uterus*, au moment de la fécondation de l'œuf, qui

ne sont pas nécessaires à cette fécondation, et que la femme ne rend pas cette fois ; tandis qu'elle la rend toutefois qu'elle n'a pas été fécondée.

Il est bien constant, et c'est l'opinion générale des anciens, comme des modernes, que la femme est fécondée par une liqueur *spiritueuse*, *éthérée*, et non par celle qui tombe sous nos sens.

En attendant qu'on nous donne une autre origine du *placenta*, aussi vraisemblable que celle-ci, je ne peux m'empêcher de croire que toutes les molécules versées dans l'*uterus*, et toutes celles que ce viscère fournit, *s'organisent* réellement pour former le *placenta*, filtrer et élaborer les sucs nourriciers qu'il fournit à l'embryon, qui ne doivent lui parvenir que très-lentement : plus

j'y ai réfléchi, plus je me suis confirmé dans cette idée.

CHAPITRE III.

De la circulation chez le Fœtus, et de sa Sanguification.

Nous ne pouvons nous dissimuler, que la première nourriture de l'embryon ne peut lui parvenir qu'à la manière des plantes, par *imbibition et intususception ou absorption*, jusqu'à ce que le temps ait développé l'organisation de son cœur, et de tout le systême vasculaire qui en dépend.

Ce n'est qu'après ce développement, auquel on ne peut au juste assigner un terme, que commence la circulation de l'embryon au *placenta*, qui s'établit

d'une manière peu sensible dans le premier mois, à en juger par les faits que nous présentent les fausses-couches de ce terme; car celles qu'on calcule pour un mois de grossesse, ne laissent voir qu'un point rouge au milieu du *tomentum encore blanc*, dont une moitié de l'œuf, à-peu-près, est environnée. On voit à travers les membranes, l'embryon flottant dans la liqueur dont l'œuf est plein, le cordon légèrement coloré, et les points des yeux qui, à travers les paupières, paraissent bleus.

C'est ainsi que je l'ai vu dans le premier *OEuf humain* que j'ai reçu entier; la femme qui le rendit, ne comptait pas plus de trente-deux jours de fécondation, dont cinq à six de retard ou époque manquée.

Quelques années après, j'ai reçu à quatre mois et demi de grossesse, l'*œuf humain* entier, sans vestige de *placenta;* le *chorion* qui était blanc, lisse et uni par-tout, offrait un seul point rouge à la partie qui correspondait au cordon ombilical, conséquemment à la partie de l'œuf qui avait adhéré au *placenta*. Le cordon ombilical était cette fois plus long que l'œuf, plus gros et plus coloré que dans le premier; le fœtus était très-développé, le sexe bien marqué. La femme qui fit cette fausse-couche comptait trois époques manquées quand elle se blessa. La macération avait fait alors ce qu'elle fait si rarement, que je ne l'ai encore rencontré que cette fois; elle avait entièrement décollé le *chorion* de son *placenta*.

On ne peut croire avec le citoyen BAUDELOCQUE, qu'il y ait une circulation, même médiate, de la Mère à l'enfant, *par le moyen de communications des sinus utérins, avec des cellules du placenta*, comme il le dit dans son *Art des Accouchemens*, édit. de 1781, p. 144, par. 505, qui commence par ces mots : « *On ne peut raisonnablement nier le passage du sang des sinus utérins dans les cellules du* placenta, etc. »

AVEC CERTITUDE de ne pas passer pour une homme déraisonnable dans cette occasion, *je nie ce passage du sang de la Mère à l'enfant*, et je dis, au contraire, qu'il s'établit une circulation immédiate du *placenta* à l'embryon, et de l'embryon au *placenta*, par les filamens des molécules orga-

ques qui font la base de ce corps, et qui transmettent aux radicules de la veine ombilicale, une matière lymphatico-laiteuse qu'ils ont puisée dans les sinus utérins, à travers les pores de la membrane interne de ce viscère; et que cette lymphe transmise à l'embryon, *est convertie en sang par l'action de son cœur*, lorsque ce muscle et ses dépendances ont acquis assez de force pour entrer en action.

Puisque le citoyen BAUDELOCQUE n'admet pas d'anastomoses des vaisseaux utérins avec les radicules de la veine ombilicale, ce en quoi il a grande raison, il ne peut *raisonnablement* espérer qu'à quelque terme de grossesse que ce soit, « il puisse passer des globules sanguins des sinus utérins, dans les radicules vei-

neuses du *placenta*, » parce que ces radicules veineuses ne parviennent jamais *à la surface convexe du placenta*, seule partie par laquelle ce corps adhère à l'*uterus; c'est un fait qu'il est bien essentiel de remarquer*, puisqu'il ne sort jamais de sang d'un *placenta*, quand on le presse comme une éponge, et qu'aucune injection n'a pu pénétrer cette face du *placenta*, sans y occasionner déchirure; conséquemment le citoyen BAUDELOCQUE s'est trompé dans les paragraphes 505, 506, 507 et 508, où il traite de cet objet.

Si la doctrine du cit. BAUDELOCQUE pouvait avoir lieu, elle aurait son effet dès le commencement de la gestation. Il n'est pas raisonnable de croire, que ce soit *par la suite*, comme il le dit

dans le paragraphe 506; car, une fois le *placenta* organisé, il n'y survient pas de changement; tout se passe de même dans ce corps, depuis le commencement jusqu'à la fin de la gestation; il n'y survient rien de remarquable que son développement et accroissement.

Pour que le cit. BAUDELOCQUE pût nous persuader, comme *ses Elèves*, il faudrait qu'il pût nous dire comment et à quel terme s'opère cette nouveauté dans le *placenta;* car il reconnaît « que dans le commencement de la gestation, il ne passe que des sucs blancs à l'embryon; mais il dit qu'ensuite il passe des globules sanguins. »

Ce Professeur est dans *une très-grande erreur*, y a mis tous ses élèves, et même le docteur REUSS, comme nous venons

de le voir ; car il ne passe que des sucs blancs au *placenta* , pendant tout le temps de la gestation ; mais le citoyen BAUDELOCQUE, ne pouvant se rendre raison de l'origine du sang contenu dans le *placenta* et l'enfant, a fini par croire avec les *bonnes femmes*, que ce sang ne pouvait provenir que de la matrice qui n'en perd plus périodiquement pendant la gestation. Il a rencontré dans le *placenta* les anastomoses des artères ombilicales avec quelques ramifications veineuses , il les a prises pour des cellules, et les a rendues complices de son erreur, en leur faisant porter des globules sanguins au *placenta*, à un *certain terme de grossesse*, qu'il ne peut désigner ; et quoique ces cellules soient éloignées des radicules

du *placenta*, par lesquelles seules il peut entrer un fluide dans ce gâteau, tant qu'il est adhérent à l'*uterus*.

S'il eût dit à ses Elèves que ce sont les cellules du tissu de l'*uterus*, qui fournissent aux radicules du *placenta* des globules sanguins, il eût dit quelque chose de plus vraisemblable, quoique ce soit encore une erreur.

Qu'il apprenne donc que le sang que l'on trouve dans le placenta, est le produit du *cœur et des artères de l'enfant, comme le sien.* Les cellules dont nous parle le citoyen BAUDELOCQUE, ne communiquent pas avec l'*uterus*, comme il faudrait que cela fût, pour qu'il passât des globules sanguins dans le *placenta*. Ces cellules ne sont pas à la face convexe du *placenta*, seule partie de ce corps

qui adhère à l'*uterus*. On les remarque à la partie presque moyenne de l'épaisseur du *placenta*, et elles ne sont autre chose que des espèces de *lacs* formés par les anastomoses des artères ombilicales, avec des rameaux veineux du même nom, comme on en observe au mésentère de la grenouille, et sans lesquelles anastomoses on ne trouverait que des sucs blancs dans la veine ombilicale; mais le sang de l'enfant porté dans le *placenta* par ses artères ombilicales, ne peut lui revenir que par la veine du même nom, et c'est lui qui pousse et chasse les sucs *lymphatico-laiteux*, avec lesquels il se mêle pour revenir à l'enfant. *Voilà comme les nouveaux sucs lui parviennent.*

Les anastomoses se forment dans la

substance même du *placenta*, qui n'adhère pas à l'*uterus*, et c'est dans le lieu de ces anastomoses, qu'on commence à observer les cellules du *placenta*, dont nous parle le cit. BAUDELOCQUE, mais qui ne communiquent pas avec l'*uterus*, et c'est aussi à cette profondeur du *placenta*, que l'on distingue *les deux différentes substances* dont ce corps, *auquel nous pourrions donner le nom d'organe*, est composé.

Les artères ombilicales ne parviennent jamais dans la substance de la portion du *placenta*, que je crois formée par les molécules organiques ; et quoique les radicules veineuses soient ramifiées à un point surprenant dans cette portion, elles ne vont pas jusqu'à la surface convexe qui adhère à l'*uterus*, non

plus

plus que les cellules dont parle le citoyen BAUDELOCQUE.

WARTON nous dit *expressément*, « que la partie du *placenta* qui regarde, ou pour bien dire, qui touche l'enfant, reçoit ses vaisseaux ombilicaux qui se terminent dans cette partie, *sans pénétrer celle qui touche la Matrice.* » On ne peut donc raisonnablement croire qu'à aucun terme de grossesse, il puisse passer des globules sanguins de *l'uterus* dans le *placenta*.

Les sinus qui se trouvent dans la substance spongieuse de l'*uterus*, dès son origine, qui se développent au moment de la nubilité, qui augmentent encore pendant la gestation, sont les réservoirs destinés par la nature, à contenir la surabondance du sang versé dans les

veines utérines, pour fournir à l'évacuation périodique à laquelle la nature a assujetti la femme pendant la *non-grossesse*, et pour fournir pendant la gestation, au moyen des filamens qui s'y baignent, la matière lymphatico-laiteuse que ce sang contient, et dont se compose la nourriture de l'enfant.

Il ne faut pas croire qu'il passe une goutte du sang de la Mère à l'enfant, quoi qu'en ait dit le cit. BAUDELOCQUE: je lui oppose des autorités qui valent bien la sienne.

SABATIER, *Traité d'Anatomie*, tom. 2; *Splanchnologie*, p. 482, après avoir rapporté les expériences faites par divers auteurs, tels que COWPER, MONRO, MANGET, VIEUSSENS, ROEDERER, HALLER, etc. nous dit :

« On peut, ce me semble, conclure de tout ce qui vient d'être dit, que les vaisseaux de la matrice et ceux du *placenta* ne sont pas *continus*, et qu'au lieu de *porter du sang à l'enfant*, les extrémités de la veine ombilicale *ne puisent dans les sinus de la matrice, qu'un suc blanc*, qu'elles pompent par voie d'absorption, comme les vaisseaux lactés tirent le chyle qui est contenu dans les intestins, etc. »

Page 493, il nous dit encore :

« La veine ombilicale parvenue dans le ventre de l'enfant, monte de bas en haut, et de gauche à droite : enfoncée dans l'épaisseur du ligament suspensoir du foie, elle traverse la partie inférieure de ce viscère, auquel elle donne un grand nombre de ramifications, et s'unit

enfin à la veine porte; une partie du sang qu'elle contient est conduite à la veine cave inférieure, par le canal veineux; l'autre y arrive par les veines hépatiques. Le trou ovale le transmet à l'oreillette gauche, lorsqu'il est tombé dans le ventricule du même côté; il passe par l'aorte où il se mêle avec celui que la veine cave supérieure avait versé dans l'oreillette droite, et dans le ventricule voisin, et qui, au lieu de parcourir toutes les routes pulmonaires, est conduit à cette artère au moyen du canal artériel. *Enfin, le sang que l'aorte inférieure a reçu des deux ventricules, est en partie rendu au* placenta, *par les artères ombilicales.* »

Ces passages sont assez clairs pour n'avoir pas besoin d'être commentés; et

il est bien évident que le cit. SABATIER ne croit pas à la circulation de la Mère à l'enfant.

HALLER nous dit dans son *Traité de génération*, « que tant que l'enfant est dans le sein de la Mère, les parties supérieures se développent plus, et prennent un accroissement plus considérable que les parties inférieures : 1.° parce que les vaisseaux les premiers formés sont ceux des parties supérieures ; 2.° parce que le sang qui devrait se porter aux parties inférieures, est détourné par les artères du cordon ombilical, *qui le portent au* placenta, *d'où il revient, par la veine ombilicale, au foie de l'enfant*, pour être distribué ensuite dans toutes les parties de cet individu ; mais qu'après la naissance, le sang qui était détourné

par le cordon ombilical, se porte avec plus d'abondance dans les parties inférieures, et que ces parties, à commencer par le bassin, prennent plus d'accroissement que les parties supérieures; et si évidemment, dit-il, p. 310, que l'artère honteuse, ou ischiatique, devient le tronc de l'artère hypogastrique; le sang fait alors effort vers la partie inférieure du bassin, *au lieu qu'auparavant il remontait du bassin à l'ombilic.*

Voilà la substance de quatre à cinq pages de HALLER, sur cet objet; d'après cela, on ne peut se dispenser de voir que HALLER ne croit pas même à la circulation *médiate* du sang de la Mère à l'enfant, comme le croit le cit. BAUDELOCQUE et quelques modernes Accou-

cheurs d'après lui. Le sentiment de HALLER n'est pas équivoque, puisqu'il dit : « *Après la section du cordon ombilical, le sang qui était porté au* placenta, *et qui remontait du* placenta *à l'ombilic*, est distribué avecplus d'abondance dans les parties inférieures. »

VANDERMONDE, docteur-régent de la faculté de Paris, *chap. des Alimens*, nous dit :

« Qu'il est probable que le chyle qui se forme dans la Mère, que cette partie laiteuse qui se porte à la matrice, se dégorge dans les *vaisseaux aspirans* du *placenta ;* que delà elle passe dans les ramifications veineuses, d'où elle est portée dans toute l'habitude du corps de l'embryon.

Plus loin, il dit encore : « Si l'enfant

dans le ventre de sa mère, trouvait des sucs nourriciers entièrement préparés, il risquerait beaucoup moins pour sa conformation ; mais la Mère ne fait qu'*ébaucher* la liqueur qui doit contribuer à l'accroissement et au développement de son fruit ; conséquemment il est évident que ce sont des *sucs lymphatico-laiteux*, et non du *sang*, que la Mère fournit à l'enfant.

David admet bien une circulation de la Mère à l'enfant, mais il ne l'admet pas sanguine, puisqu'il dit, p. 47 de son *Traité de la nutrition et accroissement du fœtus humain* : « Les pédicules qui attachent le *placenta* à la matrice, sont autant de racines qui *pompent* et portent au nouvel individu, des sucs alimentaires et nourriciers à *moitié*

préparés, et dont la préparation ultérieure et la distribution régulière sont réservées à l'action des vaisseaux de l'embryon, dont ces sucs vont augmenter le volume et le ressort. »

Par ce passage de DAVID, il est irrévocablement démontré qu'il n'admet ni vaisseaux, ni cellules qui puissent laisser passer des globules sanguins, des sinus utérins au *placenta*, puisque ce sont *des racines qui pompent des sucs nourriciers à moitié préparés;* donc c'est de la lymphe et non du sang.

Quand DAVID compare les pédicules qui attachent le *placenta* à l'*uterus*, à des racines qui pompent, il s'exprime bien d'après nature ; car rien ne ressemble tant au chevelu d'une plante que l'on arrache de la terre, et qui

entraîne toute la motte de terre dans laquelle elle s'est progagée, que le *placenta* humain.

Blancard et beaucoup d'autres sont aussi de l'opinion, qu'il ne passe pas de sang de la Mère à l'enfant, que ce n'est qu'une humeur lactée, qui va de la Matrice au *placenta* (1).

Bernard-Nicolas Schreger, médecin Allemand, nous dit dans une dissertation qui a pour titre : *De functione placentæ uterinæ*, « que les vaisseaux de l'*uterus* ne versent dans le tissu spongieux du *placenta*, que de la sérosité. Il prétend que le côté utérin du *placenta* est toujours moins rouge que l'autre. »

---

(1) Voyez les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1714.

Mais une autorité plus récente, est celle de FABRE, qui fut notre collègue et contemporain, qui dès 1776 ne laisse plus cette question en doute, puisqu'il dit positivement :

« *Il est bien prouvé* que les vaisseaux sanguins de l'*uterus*, ne communiquent point avec ceux de l'arrière-faix (1), et que pendant la grossesse, la Matrice sépare une liqueur nourricière qui pénètre dans les vaisseaux du *placenta*, et se mêle avec le sang du fœtus, pour lui servir de nourriture ; de même que le chyle qui renouvelle sans cesse nos liqueurs, est versé dans la sous-clavière gauche, après la naissance. »

Il est évident que FABRE ne parle pas

(1) *Arrière-faix* ou *placenta* sont synonymes.

d'après lui seul, puisqu'il dit : *il est bien prouvé*. C'est sans contredit d'après les *expériences* des différens Auteurs, et les Mémoires envoyés à l'Académie de chirurgie, et après les discussions de cette Compagnie, qu'il aura été décidé qu'il ne passe pas de sang des vaisseaux de l'*uterus au placenta*. Cette décision me paraît si positive en 1776, qu'il est plus que ridicule de renouveler en 1781, une erreur des anciens sur cet objet. Loin de les perpétuer dans de nouveaux écrits, comme le fait le cit. BAUDELOCQUE, nous ne devons en parler que pour mettre la vérité à la place, et faire faire des progrès aux sciences : nous devons donc nous abstenir de propager leur ignorance qui est bien excusable ; car, si nous n'avions pas eu plus de moyens

d'instruction qu'eux, et sans les connaissances qu'ils nous ont transmises, qui sait où nous en serions ?

Je suis bien persuadé, avec les physiologistes, *que la sanguification chez l'embryon, s'opère par l'action de son cœur ; que tous les fluides qui lui sont portés ne sont que lymphatico-laiteux, et que le sang qui se trouve dans le* placenta, *n'est que la surabondance de celui qu'il a formé.*

Les injections anatomiques ont démontré l'impossibilité de la doctrine du cit. Baudelocque ; car aucune n'a pu pénétrer la face convexe du *placenta* humain, *sans y occasionner déchirure,* comme je l'ai dit plus haut : rien ne sort du *placenta*, quand on le comprime, qu'une sérosité claire. Cowper,

Monro, Manget, Vieussens, Roederer, Haller, Blancard, David, Fabre et Sabatier l'ont dit, et je l'ai éprouvé plus de mille fois : c'est la nourriture de l'embryon qui y était entrée par les filamens qui pompent continuellement pendant la gestation, dans les sinus ou cellules de l'*uterus*, cette matière lymphatico-laiteuse qu'ils transmettent aux radicules de la veine ombilicale, qui à son tour transmet cette liqueur à son embryon, par le secours des anastomoses des artères ombilicales.

Une des plus fortes raisons que l'on allègue pour prouver qu'il passe du sang de la Mère à l'enfant, et la plus spécieuse pour beaucoup de gens, est la suppression des règles après la conception ; *ce flux est supprimé, parce qu'il nourrit*

l'enfant ; voilà la conclusion que le public en tire.

Si l'on veut bien prendre la peine de réfléchir, on trouvera facilement, pendant la gestation, l'emploi de ce sang superflu avant la conception ; on comprendra que l'*uterus* qui s'étend et se dilate en tout sens et sans cesse, dès le moment qu'il a reçu l'*œuf*, a besoin d'une plus grande quantité de sang pour se soutenir, remplir ses vaisseaux et ses cellules qui s'étendent aussi (1).

1.° La portion lymphatique que ce sang contient, est pompée par les flocons

(1) C'est une des raisons pour lesquelles je n'ai jamais fait tirer beaucoup de sang à-la-fois aux femmes grosses ; il y en a qu'il faut saigner plusieurs fois, mais on ne doit tirer chaque fois que deux palettes, à moins d'un cas extraordinaire.

tomenteux, provenant des molécules organiques dont est formée la base du *placenta*, et qui les transmettent aux capillaires des branches de la veine ombilicale pour nourrir l'embryon.

2.° La partie la plus séreuse est extraite par les filamens ou vaisseaux que le *chorion* et l'*amnios* jettent aussi dans le reste de la circonférence de l'*uterus*, pour fournir à l'accroissement continuel de leur eau, qui étend le domicile de l'embryon à proportion de son développement (1).

---

(1) Je crois que c'est ce dépouillement de sérosité pendant la gestation, qui donne au sang qui sort de l'*uterus* après l'Accouchement, une si grande disposition à se coaguler.

3.°

3.° Le reste est distribué dans les cellules de l'*uterus*, qui s'étendent chaque jour, ainsi que ses vaisseaux sanguins qui se déroulent; car l'extension de ce viscère ne peut s'opérer que de la même manière, que l'extension et accroissement du fœtus (1).

Jusqu'à ce que la nature ait rétabli l'équilibre entre les fluides de la mère, par le partage que je viens de détailler, cette mère reste triste, languissante et

---

(1) C'est ainsi que le considère l'illustre M. Bonnet; il semble donc, dit-il dans ses Considérations sur les corps organisés, tom. I.er, p. 157, que les solides de l'embryon sont originairement repliés sur eux-mêmes, et que l'impulsion du sang tende continuellement à les développer.

L'opinion de l'accroissement de l'animal par la diminution des replis primitifs des vaisseaux nous paraît bien certaine. M. de Réaumur nous en fournit

incommodée de la retenue de son évacuation périodique, et souvent cette retenue lui devient si à charge, malgré l'emploi que nous lui croyons, qu'elle est obligée de se faire tirer quelques onces de sang, dès les premiers mois de la grossesse ; tandis que souvent elle n'est plus dans cette même nécessité pendant le reste de cette grossesse.

J'appelle à l'appui de mon opinion sur la *sanguification par le fœtus*, l'observation de la Nature ; cette mère si

---

des exemples pris des jambes et ailes du papillon. Voyez *Mém. pour servir à l'histoire des Insectes*, tom. I.er, p. 365 et 366.

Le célèbre HALLER a suivi le mécanisme du développement de la membrane ombilicale, et il a observé que pour amener cette partie à une étendue visible, la nature suit la marche observée par M. DE RÉAUMUR.

ingénieuse pour la conservation de ses œuvres. Ceux qui ont suivi le développement et l'accroissement des *ovipares*, n'ont-ils pas vu la sanguification s'opérer *sans communication avec la Mère*?

Ecoutons MALPIGHI (1). « L'embryon chez les volatiles est tout blanc, jusques et après quarante-cinq ou quarante-six heures d'incubation; après la quarante-huitième heure, le sang commence à s'annoncer dans les vaisseaux les plus voisins du cœur, qui reste lui-même encore blanc pendant quelques heures; après ce temps, les liqueurs contenues dans les vaisseaux du fœtus, de très-blanches qu'elles étaient, deviennent jaunes, puis rouillées, ensuite mêlées

(1) MALPIGHI, *pullus in ovo.*

de jaune et de rouge, et enfin rouges ; les ramifications du réseau *vasculeux* sont encore jaunes, quand les troncs sont déja rouges et d'une belle couleur. »

Nous devons donc nécessairement en tirer cette conséquence ; que puisque la première nourriture des volatiles est blanche ; que beaucoup d'Animaux croissent assez promptement sans le secours du sang, et qu'aucun ne peut croître sans le secours d'une humeur blanche et mucilagineuse ; que l'analyse du sang des humains et des quadrupèdes, fournit également une lymphe composée de sérosité et de mucosité ; que l'embryon humain a été vu blanc dans le premier mois de la gestation, ainsi que le *tomentum* attaché au *chorion*, lequel *tomentum* était la base du *placenta*, et les

radicules par lesquelles l'embryon recevait sa nourriture : nous devons, dis-je, en tirer cette conséquence naturellement vraie, *que les sucs transmis à l'embryon, sont blancs, et que c'est son cœur qui les convertit en sang.*

Nous ne devons donc plus douter que l'embryon humain, comme les autres, ne se nourrisse de la partie lymphatico-laiteuse, qui est fournie par les filamens des molécules organiques, aux radicules de la veine ombilicale, et que c'est son cœur qui convertit cette liqueur en sang; qu'il envoie ce sang au *placenta* par ses artères ombilicales, qui sont des bifurcations de ses iliaques qui s'anastomosent avec la veine ombilicale, dans la partie concave du *placenta*, et que cette veine le porte au foie de l'embryon, chargé de cette

nouvelle liqueur nourricière qu'elle a puisée, par ses radicules, dans les molécules organiques qui font la base, *la partie convexe* du *placenta ;* celle enfin qui adhère à l'*uterus*.

Mais de plus, nous devons croire que la partie visqueuse de la lymphe est élaborée, chez les humains, par cette substance du *placenta*, dont la Nature n'a pas gratifié les quadrupèdes, en même quantité, à beaucoup près, parce que l'élaboration de la lymphe n'est pas si nécessaire chez eux, attendu que les matières dont ils se nourrissent ne sont pas aussi visqueuses que la nourriture des humains. Tout ceci est bien prouvé par la *composition* de l'embryon et de ses dépendances qui restent blancs assez long-temps après la con-

ception, et par l'injection des *placenta* des Animaux.

Je suis bien fondé à ne pas croire à la communication des vaisseaux utérins avec ceux du *placenta*, non-seulement à cause de la disproportion (1) de ces vaisseaux qui ne peuvent *s'aboucher*, *s'anastomoser* en aucune manière avec ceux du *placenta*, qui n'ont aucune communication immédiate avec ceux de l'*uterus*; mais encore parce que j'ai vu des femmes prêtes à mourir de pertes utérines, tandis que j'ai amené au monde leurs enfans vivaces et bien portans; ce qui n'aurait pas pu être, si la circulation

(1) Cette disproportion est telle dans le commencement de la gestation, que tous les vaisseaux de l'embryon ne boucheraient pas un des orifices d'une artère utérine.

immédiate eût existé de la Mère à l'enfant, attendu que celui-ci eût été privé, non-seulement de la portion de sang qui aurait dû lui arriver par les vaisseaux qui fournissaient la perte chez sa Mère ; mais aussi parce qu'il eût perdu une portion de celui qu'il aurait reçu avant cette rupture.

Les *pertes*, pendant la grossesse, ne peuvent avoir lieu que par le décollement d'une portion plus ou moins grande du *placenta ;* par conséquent, s'il y avait circulation de la Mère à l'enfant, celui-ci devrait s'affaiblir d'autant plus, que la Mère perdrait plus abondamment ; cependant nous voyons le contraire.

Dans mon opinion, le fœtus ne se trouve privé que de la portion de chyle

que les radicules de la portion du *placenta* décollée, pompaient dans les cellules de l'*uterus*, auxquelles la portion du *placenta* décollée adhérait avant la perte. Cette privation est bientôt réparée, parce que ce *placenta* continue de s'accroître dans le reste qui n'est pas ébranlée, et que ses radicules qui s'accroissent aussi chaque jour, pompent de plus en plus les sucs nourriciers nécessaires à l'accroissement du fœtus; mais l'*uterus* continuant à s'étendre et à recevoir dans ses cellules le sang que les vaisseaux utérins y versent sans cesse, fournit continuellement à la perte; et tandis que la mère marche presque toujours vers la tombe, le fœtus prospère. Le fait suivant prouve mon dire.

Nous avons vu une femme qui s'étant

blessée quelques jours avant la troisième époque de grossesse, éprouva une perte qui, à différentes reprises, dura plus de trois mois, réduisit cette femme à un point de faiblesse si considérable, qu'elle ne pouvait plus proférer une parole, et que nous nous attendions à la voir mourir d'un moment à l'autre, tandis que l'enfant qu'elle portait n'a pas cessé de s'accroître ; de manière qu'il remua distinctement pour elle, dès le quatrième mois, et pour nous, à quatre mois et demi : *je le fis venir vivant* au monde, dans le sixième mois, *sans pratiquer l'accouchement forcé que* LEVRET *avait proposé*, et qui eût immanquablement tué cet enfant qui a respiré vingt-deux à vingt-trois heures. Ce fait a reçu l'authenticité nécessaire

dans son temps, par le certificat ci-joint, des médecins GEOFFROY et LORY, qui furent appelés dans les différens événemens de cette grossesse : la portion du *placenta*, détachée de l'*uterus*, n'avait que trois centimètres, deux pouces à-peu-près d'ancienne mesure; elle était flasque et livide, tandis que le reste du *placenta* était en bon état (1).

---

(1) *Nous soussignés* docteur en médecine de la Faculté de Paris, et maître en chirurgie, Accoucheur de la même ville, nous étant rendus mardi 17 août 1773, à l'heure de midi, chez M. ROUILLARD, payeur des rentes, demeurant rue d'Enfer, et à sa réquisition, pour y délibérer sur un moyen proposé par M. MILLOT, Maître en Chirurgie et Accoucheur en la même ville, pour sauver Madame ROUILLARD, grosse de cinq mois et demi environ, du danger évident où la mettait une perte considérable qui durait depuis long-temps, malgré tous les remèdes indiqués par l'Art; nous avons approuvé le moyen proposé par M. MILLOT, comme étant le seul capable de sauver la Mère, et faire recevoir le baptême à l'enfant, qui survivait aux accidens

Roederer dit : « que le mouvement du sang dans le *placenta*, ne vient pas de la Mère, et que rien ne lui donne ce mouvement, *que le cœur* du fœtus, *puisque les artères du placenta* ne battent plus, dès qu'on a fait la ligature du cordon ombilical ; et qu'après la mort de la Mère, les *artères du fœtus* ne cessent pas de battre, et qu'il lui *survit* quand la Mère a perdu tout son sang, *parce que l'enfant ne perd pas le sien.* »

Je suis encore bien autorisé à ne pas

---

qui mettaient sa mère en danger de mourir d'un instant à l'autre ; ce qui a été effectué le même jour avec tout le succès possible ; en foi de quoi nous avons signé. A Paris, le 20 août 1773.

Suivent les signatures de Geoffroy et Lory.

Je certifie avoir l'original de ce certificat.

MILLOT.

croire à cette circulation de la Mère à l'enfant, quoi qu'en dise le cit. Baudelocque, quand je trouve dans les auteurs, de fréquens exemples d'enfans vivans tirés du sein de leurs mères, long-temps après la mort.

Dans la Collection des Mémoires de l'Académie des Sciences, tome 7, on trouve une observation de Thomas Bartholin, qui rapporte la naissance de plusieurs enfans, après la mort de leurs Mères.

Les Éphémérides d'Allemagne donnent beaucoup d'exemples d'enfans trouvés vivans après la mort de leurs Mères.

Rioland en donne aussi quelques-uns.

Le docteur Cangiamila de Palerme,

nous affirme dans son Embryologie, avoir trouvé beaucoup d'enfans vivans à différens termes de grossesse, dans le sein de leurs mères, mortes de causes violentes et par l'effet du poison, les unes depuis quelques heures seulement, les autres, depuis douze, quinze et vingt heures; on y trouve aussi l'exemple d'une femme enceinte qui, en 1743, fut frappée de la foudre, dont elle mourut sur-le-champ; deux heures après, on tira de son sein l'enfant qui vivait (1).

» Augustin Gervais, Chirurgien, fit

(1) J'ai vu un fait entièrement opposé à celui-là. Madame Ducret, nièce de madame de Montesson, grosse de six mois, bien portante et ayant senti remuer bien distinctement pendant près de trois mois, reçut sur le ventre le sillon de la foudre qui ne laissa sur elle aucune trace, mais qui tua son enfant, de manière qu'elle ne le sentit plus remuer depuis ce moment; elle accoucha six à sept semaines après cet

ouvrir, quoique *vingt-quatre heures* après la mort, la domestique d'une dame de sa connaissance; l'enfant fut trouvé vivant. »

« Xavier HENRI, Chirurgien dans l'hôpital de Saint-Barthélemi de Palerme, assure avoir fait l'opération *dite césarienne, vingt-quatre heures* après la mort de la femme, et avoir tiré du sein de cette Mère une fille vivante. »

« Une femme de la Sicile voyageant avec son mari, fut assassinée par lui; elle était grosse, et à cause des forma-

---

événement, d'un garçon dont tous les os étaient dissous et réduits en une espèce de gluten.

Je certifie avoir reçu la peau de cet enfant, intacte et bien conformée dans toutes ses parties, remplie d'une gelée opaque. L'étincelle électrique avait pénétré cet enfant, sans faire de mal à la mère, et avait dissous tous les os de manière à n'en pas trouver vestige.

lités de la justice, elle ne fut ouverte que *quarante-huit heures* après; on trouva un enfant vivant, quoique blessé aux pieds. »

Un événement plus récent est celui dont parle la gazette de France, du 11 mars 1765, qui dit que l'on a reçu de Soissons les détails suivans des ravages faits par un loup, dans les environs de cette ville :

Le 28 du mois dernier, une femme de la paroisse des Sept-Monts, fut étranglée par un loup qui lui dévora le visage, les bras et les cuisses; comme elle était enceinte de quatre à cinq mois, on ouvrit son cadavre, d'où l'on a tiré son enfant qui a reçu le Baptême.

Toutes ces observations nous prouvent jusqu'à la conviction, qu'il n'y a pas

pas de circulation, même *médiate* de la Mère à l'enfant; car la mort de celui-ci serait la première conséquence et la suite nécessaire de celle de la Mère, sur-tout après vingt-quatre et quarante-huit heures ; conséquemment il me paraît bien prouvé que la circulation de l'enfant dans le sein de sa Mère, se fait du *placenta* à l'enfant, et *vice versâ*, de l'enfant au *placenta*.

Si la circulation du sang utérin avec le *placenta*, était nécessaire à la vie des enfans, dans le sein de leurs Mères, je demande comment elle se serait établie dans *les grossesses extra-utérines*, qui n'ont eu aucune communication avec l'intérieur de l'*uterus*. Il me semble que ces faits seuls prouvent assez que la circulation du sang de la Mère à l'enfant

n'est pas nécessaire, et que, loin d'être nécessaire, elle serait *dangereuse;* donc il n'y a pas de circulation sanguine, même médiate de la Mère à l'enfant.

De tous les faits que je viens de rapporter, il me paraît nécessaire de conclure que la circulation du sang de l'enfant dans le sein de sa Mère, n'est *ni médiate, ni immédiate avec elle;* mais qu'elle se fait immédiatement du *placenta* à l'enfant, et de l'enfant au *placenta*. Je dis du *placenta* à l'enfant, parce que c'est le *placenta* qui le premier porte à l'embryon les sucs nourriciers qu'il a puisés dans l'*uterus*, et dont l'embryon forme son sang, et qu'il n'en renvoie au *placenta* que quand il commence à en avoir une

certaine quantité, et quand son système vasculaire en est rempli.

Delà il est évident que le cit. BAUDELOCQUE est dans l'erreur sur cet objet, comme sur tant d'autres, et qu'il y a mis ses élèves; ce qu'un d'entre eux lui a si durement reproché dans un ouvrage qui a paru en l'an 8 (1).

Quoique je n'aie pas le projet d'établir ici un traité de nutrition de l'enfant dans le sein de la Mère, je veux cependant renouveller une idée de nos premiers maîtres, qui pensaient que le fœtus se nourrit aussi de la liqueur de

(1) Voyez les lettres de WILLIAM KENTICH, neveu de SMELLIE, célèbre Accoucheur *à Londres*, qui avait envoyé ce neveu étudier sous le cit. BAUDELOCQUE, croyant sincèrement qu'il en savait plus que lui.

Ces lettres se trouvent chez *Maradan*, libraire, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, n.° 16.

l'*amnios* dans laquelle il nage. Je suis de cet avis, indépendamment de la manière que je viens de détailler, parce que je ne peux croire, que les sucs lymphatico-laiteux fournis par le *placenta*, puissent suffire à l'individu pendant tout le temps de la gestation, quoique je sache qu'ils augmentent graduellement avec le temps.

C'était l'opinion d'HIPPOCRATE, de DIEMERBROECK, de GRAAF, de HARVEY et de quelques autres physiologistes qui ont assez mérité leur célébrité, pour que nous puissions avoir en eux quelque confiance, et prendre leur opinion en considération; mais rien n'est encore plus problématique en physiologie, quoique très-vraisemblable, faute d'observations qui puissent constater le temps où commence cette nutrition.

Je sais que plus les enfans sont gros et gras, moins on trouve ordinairement de liqueur dans l'*amnios*, et que plus ils sont petits, plus il y en a. J'ai aussi observé que lorsqu'une femme accouche long-temps après que l'enfant est mort dans son sein, il se trouve plus d'eau que lorsqu'elle accouche peu après cette mort, et toujours proportionnellement en raison de l'espace de temps qui s'écoule entre la mort de l'enfant et celui de l'accouchement : ces observations sont pour moi des sujets de grande présomption.

Il n'y a rien de répugnant à croire, que la liqueur contenue dans l'*amnios*, qui est un genre de petit-lait naturel, puisse servir de nourriture au fœtus après un certain accroissement, et à un certain

terme de grossesse. Cette liqueur ne vient-elle pas de la Mère, n'est-elle pas une émanation de ses fluides ?

Ce qui me fait croire que le fœtus parvenu à un certain degré de développement, se nourrit aussi de la liqueur contenue dans les membranes, est 1.° sa nature qui ne s'y oppose pas; car il ne faut pas croire que ce soit l'urine de l'enfant, comme quelques auteurs l'ont dit; 2.° la disproportion entre la nourriture de la mère, et l'accroissement que prend le fœtus du cinquième au neuvième mois : je ne vois pas que les femmes augmentent assez leur nourriture à ce terme, ni aux subséquens, pour fournir par le seul *placenta*, toute la matière nécessaire à l'accroissement, et souvent à l'embonpoint que prend l'enfant pen-

dant les derniers mois de la gestation.

Une autre observation encore, est l'évacuation souvent assez prompte du *meconium* et des urines ; si l'estomac, les intestins et les reins n'avaient encore fait aucune fonction avant la naissance de l'enfant, d'où viendroient ces sécrétions ? Je pense que nous pouvons raisonnablement croire que le fœtus, parvenu à un certain point de développement, se nourrit aussi du fluide contenu dans l'*amnios ;* il n'y a rien de contraire à la bonne physiologie.

La nature, toujours économe dans ses moyens d'exécution, atteint souvent plusieurs buts par la même voie. Les vaisseaux absorbans des intestins sont-ils sans action pendant tout le temps de la gestation ? je ne le crois pas. Je soumets cette idée aux physiologistes présens

et futurs, afin que par des observations bien dirigées et des méditations bien digérées, ils puissent un jour faire cesser l'incertitude qui règne sur cet objet, en adoptant ou rejetant cette opinion.

Heister (1) a disséqué des fœtus de vaches mortes pendant une grande gelée ; il a trouvé que les eaux ne faisaient qu'un glaçon dans *l'amnios*, *la bouche*, *l'œsophage*, *l'estomac et tout le conduit intestinal* de ces animaux ; ce qui prouve que ce fluide parcourt tous ces organes et viscères. Cette liqueur n'y serait-elle reçue, que pour entretenir

(1) Heister, célèbre Médecin à *Francfort* sur le Mein en 1683, Professeur à *Altorf*, et qui passa à *Helmstadt* en 1720, où il acquit une grande réputation par les leçons qu'il donna sur la théorie et la pratique de la *Médecine*, la *Botanique*, la *Chirurgie* et l'*Anatomie*, semble être aussi de cette opinion, par ses recherches.

les voies libres et souples ? Je ne crois pas que la nature se borne à cette seule utilité.

CHAPITRE IV.

De la Superfétation.

Lorsque j'ai dit que dans la composition de la semence de l'homme, il entrait une liqueur mucilagineuse qui enveloppe l'*aura seminalis*, lequel par sa nature se porte à l'Ovaire, pour y féconder l'œuf, ou les œufs, tandis que ce mucilage reste dans l'*uterus*, pour arrêter l'œuf ou les œufs lorsqu'ils y descendent, et que c'est ce mucilage qui forme les rudimens, la base du *placenta*, et son tissu cellulaire, par l'organisation que les molécules de cette semence ac-

quièrent dans l'*uterus*, j'ai cru y être fondé par les raisons que j'ai données à cet article; mais aussi parce que ce *corps est toujours seul*, en quelque nombre que soient les enfans dans l'*uterus*, si les œufs ont été *fécondés simultanément*.

Lorsque le contraire arrive, c'est-à-dire, *lorsque chaque enfant a son placenta séparé*, je pense que ce fait ne peut avoir lieu que par la superfétation qui est rare, et ne peut arriver que lorsqu'il s'écoule peu de temps entre les actes réitérés du coït.

SINIBALDUS, ou *SINIBALDE*, que j'ai déja cité, est de cet avis, puisqu'il dit, lib. VIII, *de Geneanthropeiâ*, cap. III.

Enim verò, ut superfœtatio sit

vitalis, necesse est, ut non multùm, unus ab alio, distet congressus venereus.

Pour que la superfétation puisse prendre vie, il faut que les approches vénériennes soient peu éloignées l'une de l'autre.

Trois fois dans le cours de ma pratique, j'ai trouvé deux *placenta* bien séparés. La première fois, l'un des deux tomba sur ma main lorsque je la portais dans l'*uterus*, pour prendre les pieds du second enfant ; je ne pus acquérir alors la certitude s'il pouvait y avoir eu superfétation, comme je le crois dans ces cas-là ; mais j'ai acquis cette certitude dans le second et le troisième cas, dont voici l'historique.

Un mari et une femme qui avaient

soupé en petit comité chez des amis fort joyeux, rentrèrent chez eux fort gaîment; aussitôt leur arrivée dans l'appartement, la femme reçut une preuve de la gaîté de son mari, après quoi ils se mirent au lit. Là, le mari donna encore à sa chère moitié une pareille preuve de sa joie. Peu de jours après, des indispositions, symptômes ordinaires de grossesse, chez cette femme, lui firent croire qu'elle était grosse; ce qui se confirma avec le temps, car de ces deux possibilités, elle accoucha de deux enfans de sexes différens.

A la naissance de ces deux enfans que je trouvai dans des positions bien opposées, puisque celui qui vint au monde le premier, occupait les régions moyennes et inférieures de l'*uterus*, et se pré-

senta dans la situation la plus naturelle ; tandis que le second était transversalement au fond de ce viscère, la tête sous les fausses côtes du côté droit, et les fesses sous celles du côté gauche. Je soupçonnai, par cet *écart* de la nature dans la position de ces enfans (1), *que*

(1) Je dis *écart* de la Nature dans la position des enfans, parce qu'ordinairement ils sont à côté les uns des autres, en quelque nombre qu'ils soient, quand ils ont été *fécondés simultanément ;* que leurs différens *chorions* sont adhérens sur les côtés, et que le *placenta* est un pour tous. C'est l'observation de cette marche régulière de la Nature dans les jumeaux et trijumeaux, qui m'a donné l'opinion que les enfans qui ont chacun leur *placenta*, ne proviennent pas d'*œufs fécondés simultanément.* Deux fois seulement j'ai trouvé des jumeaux par superfétations, dans cette position vicieuse, et des deux sexes. Lorsque les œufs, au contraire, ont été fécondés simultanément, ils descendent successivement et s'accollent les uns aux autres sur le mucilage qui les attend dans l'*uterus*, lequel forme un *placenta* commun. Deux fois j'ai reçu trois enfans d'une seule fécondation et du même sexe ; ils étaient les uns à côté des autres.

la fécondation des deux œufs n'avait pas été simultanée, comme cela arrive ordinairement dans les grossesses de jumeaux.

Je fis des questions au mari, pour savoir s'il y avait eu possibilité à la superfétation ; il m'apprit ce que j'ai détaillé plus haut. Comme les actes de gaîté si promptement réitérés, n'étaient plus fréquens entr'eux, ils se ressouvenaient aisément de cette époque : d'ailleurs, les indispositions qui accompagnèrent cette grossesse dès les premiers momens, les avaient bien persuadés que c'était après ce charmant souper que cette grossesse avait pris naissance.

J'ai été appelé à *Puteau*, pour y secourir une femme qui était accouchée depuis dix ou douze heures, et qui était

bien délivrée, me dit-on ; mais qui souffrait comme avant son accouchement. A mon arrivée chez cette femme, je demandai à voir le *placenta ;* il était bien entier, accompagné de ses membranes, et il était venu, comme le dit la sage-femme, tout seul, c'est-à-dire, sans effort de sa part.

Pendant cet examen, l'accouchée éprouva une douleur qui me fit connaître qu'elle avait quelque chose à expulser. En la touchant, je trouvai dans le vagin une tumeur bien tendue, et dont les membranes étaient si fermes, qu'elles n'avaient pu se rompre. Je perçai ces membranes, et j'amenai un enfant un peu plus petit que celui que la sage-femme avait reçu. Je délivrai cette femme, et je reconnus que les deux *pla-*

centa avaient été parfaitement isolés l'un de l'autre. Je questionnai le mari ; à sa réponse il fut aisé de conclure qu'il y avait eu possibilité à la superfétation, un certain jour de fête du pays ; et il fut surpris que je ne trouvasse pas un troisième enfant.

J'ai lu dans le septième volume de la Collection de l'Académie des Sciences, page 670, un Mémoire d'un certain GABRIEL CLAUDER, sur la superfétation. Voici mot à mot ce qu'il dit :

« Une femme âgée de vingt-six ans, jouissant d'une bonne santé, accoucha à son terme, d'un fils bien conformé, après quoi *l'arrière-faix* suivit, ainsi que les lochies, mais son ventre resta considérablement gonflé ; elle y éprouvait un mouvement très-sensible, et des

alternatives

alternatives de douleurs qu'elle attribuait à la retenue d'une partie de ses lochies; cependant elle était vigoureuse et faisait toutes ses fonctions comme à l'ordinaire. Elle resta dans le même état pendant deux jours, au bout desquels ayant été appelé, je reconnus qu'il y avait superfétation, ce qui l'attrista beaucoup. Je la rassurai du mieux qu'il me fut possible, *et lui prescrivis les remèdes convenables*. Le septième jour elle accoucha d'un enfant fort sain, ce qui fut suivi d'un second *arrière-faix*, et du reste des lochies. Cette femme a joui depuis d'une parfaite santé, aussi bien que ses enfans. J'ai vu huit jours après une autre femme dans le même cas.

Il est nécessaire d'observer que ce médecin devait soulager ces femmes en

les faisant accoucher du second enfant, puisqu'elles avaient des douleurs; il eût mieux fait, que de leur prescrire des remèdes dans un cas où il n'en faut pas. Le sac de la génération ayant trop de solidité, ne put se rompre par les seules contractions utérines, conséquemment l'eau ne put s'écouler. Voilà quel était l'obstacle au second accouchement qui devait nécessairement suivre de près le premier, si ces femmes eussent eu affaire à un Accoucheur.

Tout récemment encore le citoyen Bousquet, mon collègue, a reçu deux enfans du même sexe, et dont les deux *placenta* sont venus séparément et bien distincts l'un de l'autre. Information faite s'il y a eu possibilité à la superfétation, le mari et la femme ont répondu

qu'il ne s'était passé entre les deux actes de fécondation, que trois quarts-d'heure au plus (1).

Ces faits m'ont prouvé que les *placenta* ne peuvent être séparés et bien distincts les uns des autres, que dans la superfétation ; tandis que dans les cas où il y a eu trois ou quatre œufs fécondés simultanément, il n'y a jamais qu'un seul et même *placenta* ; mais autant de sacs séparés contenant de l'eau, que d'enfans, s'ils sont bien conformés.

Les faits et circonstances que je viens de détailler, peuvent bien faire croire

(1) Il est à remarquer que dans ces cas on trouve fréquemment les différens sexes, puisque sur quatre faits entre mon collègue et moi, les deux sexes se sont trouvés trois fois.

à la superfétation ; mais je n'y croirais pas, si ces faits eussent eu lieu quelques jours plus tard : 1.° parce que la capacité de l'*uterus* étant pleine du produit de la conception, ne permet plus le passage de l'*aura seminalis* ; 2.° parce que les dimensions de ce viscère n'étant déja plus les mêmes, les *trompes* ne doivent plus alors correspondre aussi exactement aux *Ovaires*.

Nous ne devons donc pas ajouter foi à la superfétation d'enfans nés à deux et trois mois d'intervalle, à moins d'un double *uterus* dans celle qui les produit.

Ce n'est que comme cela que l'on peut croire à la superfétation que rapporte le docteur VENETTE (1), d'une demoi-

(1) Voyez son Tableau de *l'Amour Conjugal*, édit. de Londres, année 1751.

selle de la Rochelle, qui accoucha d'un garçon, vingt-neuf jours après être accouchée d'une fille. On ne me persuadera pas que ce second enfant fut laissé dans la même matrice qui avait expulsé le premier ; à moins qu'il n'y ait eu, pendant ces vingt-neuf jours, des douleurs consécutives, comme chez les femmes dont parle GABRIEL CLAUDER ; car il est trop bien prouvé que l'*uterus*, une fois parvenu au degré d'irritation qui provoque sa contraction, ne cesse de se contracter, et par conséquent d'occasionner douleurs, que quand il est complètement débarrassé des corps qui le tenaient distendu.

Les deux faits de GABRIEL CLAUDER, que je viens de rapporter, et celui *de Puteau*, ajoutent encore aux preuves

que nous avons là-dessus, puisque ces femmes ont souffert jusqu'au moment du second accouchement. VENETTE ne parle pas de douleurs dans l'intervalle des deux accouchemens; car il dit « que cette femme étant remise de sa couche, alla à la campagne où elle accoucha de son second enfant » (1).

Je ne suis pas de l'avis de M. GRAVEL, docteur en médecine de *Strasbourg*, qui dans la thèse qu'il a soutenue pour son doctorat, a avancé que la *superfétation ne peut avoir lieu, que chez les*

(1) Nous avons quelques exemples d'un double *uterus*. M. LITTRE a disséqué une petite fille qui avait le double *uterus*, ainsi que le vagin, tous deux réunis à la même vulve. Mém. de l'Acad.. des Scien. année 1705.

On trouve encore dans le Journal de Méd. quelques observations de ce fait, notamment un très-singulier en avril 1767.

femmes qui ont une double matrice ; je ne puis être de cet avis, dis-je, parce que j'ai plusieurs exemples de *superfétation* chez des femmes qui n'ont qu'un seul *uterus* ou matrice.

La superfétation est plus fréquente que l'on ne pense, et la double matrice n'est pas toujours nécessaire pour qu'elle ait lieu ; mais il faut, comme je viens de le prouver, que les actes de fécondation soient très-rapprochés chez les femmes qui n'ont qu'une seule matrice, tandis qu'elle peut avoir lieu à des intervalles de plusieurs mois, chez celles qui ont un double *uterus*.

Les exemples de superfétation les plus certains que nous ayons, nous viennent des négresses. VALMONT DE BOMARE,

dans son Histoire naturelle, nous rapporte le fait suivant.

« Une jeune Négresse de Virginie, après avoir accouché la première fois d'un enfant noir, accoucha la seconde fois de deux jumeaux; l'un était garçon et se trouva noir, et l'autre, qui était fille, se trouva mulâtre. Enfin, pour la troisième fois, cette négresse accoucha de trois enfans, dont deux mulâtres, et l'autre absolument nègre. »

Ces accouchemens prouvent mieux que tous les autres, la superfétation, puisque la copulation a eu lieu avec des hommes de différentes couleurs, et vraisemblablement à des intervalles peu éloignés; la naissance de ces jumeaux et trijumeaux paraît avoir été consécutive, puisqu'il n'est pas dit qu'il se soit

passé plusieurs jours d'intervalle entre leur naissance ; mais il ne nous dit rien de la séparation, ou non, des *placenta*, ni du sexe de ces derniers enfans.

Le Commentateur de NICOLAS VENETTE, docteur en Médecine, aussi bien que lui, dit : « Que les OVISTES croyent, lorsqu'il y a plusieurs enfans dans l'*uterus*, qu'il est tombé autant d'œufs qu'il y a d'enfans, et qu'alors ils ont chacun leur *placenta* ; car, ajoute-t-il, s'ils n'en avaient qu'un, ils seraient venus d'un seul œuf. »

La conséquence de ce docteur n'est pas juste, car ce n'est pas l'œuf qui apporte le *placenta*, comme on l'a vu.

Les OVISTES ont parfaitement raison quand ils croyent qu'il y a eu autant

d'œufs fécondés, que l'on trouve d'enfans *séparés* dans l'*uterus*. Cela ne peut pas être autrement ; car si dans un seul œuf on trouve plusieurs enfans, il y a nécessairement adhérence et confusion de quelques parties, comme lorsqu'il y a deux jaunes dans un œuf de volaille. La Collection des écarts de la nature gravés par les sieur et dame REGNAULT, nous en fournit des exemples chez les humains, comme chez les quadrupèdes et volailles.

Toutefois que la fécondation de plusieurs œufs a eu lieu *simultanément*, il ne peut y avoir QU'UN PLACENTA ; mais chaque enfant a ses membranes particulières avec de l'eau. Je n'ai trouvé que le citoyen BAUDELOCQUE qui dise *que le chorion est souvent commun aux ju-*

meaux (1). Il est bien surprenant qu'un professeur d'accouchemens *propage* depuis plus de vingt ans, *une erreur de cette espèce*, que quatre minutes de réflexion anéantissent; car, pour que le fait pût avoir lieu, il faudrait que l'un des œufs eût abandonné son *chorion* dans le calice de l'Ovaire, et fût descendu dans l'*uterus* avec son *amnios* seul, tandis que l'autre y serait arrivé avec ses deux membranes. Mais le plus beau rôle que le citoyen BAUDELOCQUE fasse jouer ici à la nature, est l'ouverture du *chorion* de cet œuf, qui est descendu avec ses deux membranes pour en envelopper l'autre œuf, son compagnon,

(1) Voyez son Traité d'Accouchemens, année 1781, tome I, page 106; et tome II, p. 347, dernière ligne, et p. 348.

puisque, selon lui, ce *chorion* devient commun aux jumeaux, et vraisemblablement aux tri et quadri-jumeaux, quand ils y sont.

Nous savons tous que les œufs sont composés de deux membranes principales dites *chorion* et *amnios*, unies ensemble par une troisième appelée *moyenne*, qui, cependant, est plutôt un tissu cellulaire qu'une membrane; et que ces œufs contiennent l'embryon nageant dans la liqueur qui distend ces membranes, *et que c'est là ce qui constitue l'œuf humain*, comme celui des quadrupèdes.

Il me semble que le cit. BAUDELOCQUE outre-passe ici la confiance que nous devons à la nature, toute industrieuse qu'elle soit; il me paraît qu'il croit à

l'impossible. Ou il n'a jamais reçu de jumeaux et de trijumeaux, ce qui serait bien extraordinaire, ou il a dû reconnaître que chaque enfant a ses deux *membranes*, et lorsqu'on les examine après la sortie de l'*arrière-faix*, on distingue facilement, par les bords des ouvertures, la double membrane dont chaque œuf était composé.

Si le cit. BAUDELOCQUE eût préféré se servir de sa réflexion et de son jugement, au plaisir de nous transmettre les productions d'autrui, il aurait reconnu l'impossibilité de cette assertion, et il eût dit, que dans les accouchemens de deux ou de trois enfans, dont les œufs ont été fécondés simultanément, on trouve des adhérences sur *les côtés* des *chorion; il n'aurait pas induit,*

encore une fois, ses élèves en erreur, car il eût dit une vérité bien démontrée : ces adhérences sont telles, qu'il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de séparer les *chorion*, sans en déchirer un.

Le cit. BAUDELOCQUE est, sans doute, trop instruit pour avoir pris ces adhérences pour *une communauté* de *chorion*; car, pour qu'il y eût communauté de *chorion* entre des jumeaux, il faudrait qu'il n'y en eût qu'un entre deux œufs; et la chose est impossible.

La compression de neuf mois et la chaleur ont identifié les deux *chorion* sur les côtés seulement; mais la portion de l'œuf qui touche la partie antérieure et inférieure de l'*uterus*, celle par où l'enfant sort du sac de la fécondation,

où il était contenu, n'a nulle adhérence avec le *chorion* son voisin, et laisse bien distinctement reconnaître ces différentes membranes.

Je crois bien qu'on ne trouvera jamais deux *placenta* séparés et sans adhérence entre les *chorion*, que dans les cas de superfétation ; parce que, quelque court que soit l'intervalle qui se passe entre chaque acte de fécondation, il y en a assez avec la chaleur de l'*uterus*, pour empêcher l'agglutination des *chorion* ; *tandis que dans les cas de fécondation simultanée de plusieurs œufs*, la chaleur de l'*uterus* n'est pas la même ; que plus il y a d'œufs fécondés au même moment, plus ils se touchent et sont pressés les uns contre les autres.

CHAPITRE V.

Des Ressemblances, ou pour mieux dire, des Dissemblances.

Les ressemblances sont si rares, et les dissemblances si excessivement fréquentes, qu'il me paraît plus à propos de chercher les causes des dissemblances, que celles des ressemblances.

Si les premiers Romains eussent connu les causes des dissemblances, ils eussent été plus justes envers leurs femmes et leurs enfans; ils eussent reconnu pour enfans légitimes ceux qui ne leur ressemblaient pas, comme ceux qui leur ressemblaient; ils n'auraient pas soumis leurs femmes à une injure telle que l'accusation d'infidélité, et ils ne se

fussent

fussent pas rendus coupables envers d'innocentes créatures, d'une injustice aussi atroce que celle de l'exposition, parce que ces enfans ne leur ressemblaient pas. La tolérance de cette injustice a dû pervertir les mœurs des premières Romaines; parce qu'une fois accusée d'infidélité par l'exposition d'un enfant, la femme n'a pas dû craindre de se livrer à ses goûts et à ses caprices.

Personne ne doute maintenant que ce soit l'homme qui, en fécondant la femme, vivifie et anime l'embryon dont les premiers élémens sont renfermés dans l'œuf contenu dans l'ovaire.

Pour que cette fécondation ait lieu, il faut que l'*aura seminalis*, la portion éthérée, les atômes invisibles de la liqueur séminale de l'homme, dardés dans

l'*uterus*, soient portés par la trompe de Fallope jusqu'à l'Ovaire, et qu'ils y rencontrent *un*, ou *des œufs* assez développés, assez mûrs pour les faire fructifier, c'est-à-dire, des *œufs* qui contiennent déja la majorité des élémens nécessaires à la formation de la créature.

D'après cette assertion, on me demandera pourquoi tous les enfans ne ressemblent pas toujours à leurs Mères, puisqu'elles fournissent la majorité des élémens nécessaires à leur formation? Nous sommes convenus, article *de la fécondation*, que les élémens élaborés chez la femme, et contenus *dans l'œuf*, attendent ceux de l'homme, pour du tout ensemble former un embryon. Ce que l'homme y apporte, quoiqu'invisible, est quelque chose; ce quelque chose,

en s'insinuant parmi les atômes qu'il trouve dans l'*œuf*, doit nécessairement donner une configuration différente de celle qui en résulterait, s'il était possible qu'il en résultât une avant ce mélange; car l'embryon n'est pas configuré, et n'a nulle consistance avant le mélange des atômes du Père avec ceux de la Mère. La propagation des Mulets nous prouve ce fait jusqu'à la conviction.

M. DE BUFFON dit, « que les molécules fournies par la semence du Père, doivent procurer sa ressemblance, si elles sont plus abondantes que celles de la Mère; et que lorsque le Père en fournit moins, il laisse à l'enfant plus de ressemblance avec sa Mère; ce qui se rencontre très-fréquemment. »

Cette hypothèse est très-ingénieuse

et tout-à-fait séduisante; j'en ai été épris comme beaucoup d'autres, et ces raisons ont paru, et doivent encore paraître des démonstrations plutôt qu'une hypothèse, aux personnes qui ignorent ce que l'Anatomie nous démontre sur la Génération; mais avec ces connaissances et de la réflexion, on voit aisément que le systême de M. DE BUFFON ne peut avoir lieu; conséquemment cette hypothèse s'anéantit; car si elle était vraie, on ne trouverait jamais de ressemblance qu'avec la Mère, puisque tout nous a prouvé qu'elle fournit plus dans la génétion, que le Père.

M. DE BUFFON nous a séduits, parce qu'il nous a présenté, pour élémens de la créature, les molécules qu'il a vues dans la liqueur séminale, et qu'il croit

que c'est du mélange de ces molécules avec de pareilles fournies par la femme, qu'est formé l'embryon dans l'*uterus* ; mais il était bien dans l'erreur. Ce ne ne sont pas ces molécules qui forment l'embryon, (quand même vous ne les admettriez pas pour la base du *placenta*, comme je l'ai dit plus haut.) Tous les Naturalistes, Physiciens et Physiologistes anciens comme modernes, et modernes comme anciens, *conviennent que les élémens de la créature humaine sont formés par des spiritueux, et non par les liqueurs soumises à nos sens*, qui ne servent qu'à son développement.

Si un seul être pouvait en procréer un autre, il y aurait nécessairement plus de ressemblance; mais comme deux êtres concourent à la formation d'un

troisième, il y a nécessairement dissemblance, parce que l'affinité des atômes ne peut pas être parfaite. Cette dissemblance est, 1.° en raison de celle qui existe déja entre les deux individus ; 2.° *elle vient de la variété dans les proportions et la position des traits*.

Ce sont bien les atômes fournis par le Père, qui altèrent déja la ressemblance parfaite avec la Mère ; mais ce n'est pas seulement par la quantité d'atômes émanés d'un des individus, que l'enfant ressemble plutôt à l'un qu'à l'autre ; mais bien par *le mode d'aggrégation* de ces atômes : car la ressemblance consiste, non-seulement dans les proportions de la configuration et de la proportion des parties que nous appelons les traits du visage, *mais*

bien plus dans l'intervalle qui existe entre eux.

Ainsi la ressemblance n'est donc qu'une exacte proportion dans la *configuration*, la *grandeur*, la *grosseur*, *la position des traits; mais spécialement dans l'intervalle* qui existe entre les traits d'un individu, comparés avec ceux d'un autre. Il est évident, d'après cette définition, que ce que nous appelons le *hasard*, a plus de part à la ressemblance que toute autre chose; car quelques atômes de plus ou de moins entre chaque trait, ou entre quelques-uns seulement, font une dissemblance marquée.

Nous trouvons la preuve de cette assertion dans la quantité indéfinie des dissemblances, puisque dans les indi-

vidus qui se ressemblent le plus, il y a encore de la dissemblance. A peine trouve-t-on les deux yeux semblables dans la même physionomie. Il en est de même des parties secrètes; pas une semblable sur mille, quoiqu'avec moins de complication extérieure qu'une physionomie; ce qui prouve évidemment que la ressemblance parfaite n'est pas plus dans la nature, que l'égalité des individus.

Il n'est pas et il ne peut y avoir deux êtres qui soient mathématiquement les mêmes, parce que le lieu, les rapports, les proportions, les modifications n'étant jamais les mêmes, les êtres qui en résultent ne peuvent avoir entre eux une ressemblance parfaite.

En conséquence de ce principe, que

tout concourt à nous prouver, il n'est pas deux individus de l'espèce humaine qui aient les mêmes traits, qui sentent précisément de la même manière, qui voient les choses de même et qui pensent d'une façon conforme : si cela était possible, c'est dans les jumeaux que nous devrions le rencontrer; cependant ces êtres si parfaitement conformes au moral comme au physique n'existent nulle part.

C'est de la diversité de tous ces événemens ci-dessus, que dépend cette différence d'opinions qui est aussi grande que la variété des physionomies, et qui dépend, comme elle, des tempéramens.

Ainsi, quoique les hommes aient entre eux une ressemblance générale, ils diffèrent essentiellement, tant par le

tissu de leur peau, de leurs fibres et de leurs nerfs, que par la quantité, et spécialement la qualité des fluides qui y circulent. Un homme déja différent d'un autre, le devient encore plus par la nourriture qu'il prend, par la qualité de l'air qu'il respire, qui modifient son tempérament et ses fluides nerveux.

Rien n'est si rare qu'une ressemblance parfaite de physionomie, car le *moral* apporte, par intervalle, une dissemblance marquée dans la même physionomie; à plus forte raison dans celles à peu près semblables.

Nous ne pouvons nous dissimuler que quelque *immatériel* que soit le principe qui régit notre physique, que *quelque élevé qu'il soit* au-dessus de nos sens,

sa liaison avec le corps est telle qu'elle se manifeste à l'extérieur.

Quand l'ame est agitée, toutes ses affections viennent se peindre sur le visage ; chaque passion donne à notre physionomie une expression toute différente l'une de l'autre, et que nos traits ne comporteraient pas s'ils n'étaient mus par aucune : delà naît la dissemblance dans les physionomies les plus ressemblantes (1).

Cependant il y a quelquefois ressemblance physique parfaite entre des indi-

(1) Le cit. J. J. Sue, Professeur d'Anatomie, d'Histoire naturelle et de Médecine, à Paris, paraît être de cet avis dans son ouvrage *sur la Physiognomonie des corps vivans*, lorsqu'il dit aux jeunes Artistes, Peintres, Sculpteurs et Graveurs, « que sans les » connaissances du jeu des muscles, ils ne feront que » des ressemblances au hasard. »

vidus dont les Pères et Mères ne se sont jamais connus, et n'ont pas habité le même lieu, et malgré les différences bien nuancées que nous offrent les différentes parties de notre globe. L'histoire Romaine nous fournit un phénomène de ce genre, puisque TORANIUS vendit à ANTONIUS deux beaux garçons si ressemblans, qu'il les lui donna pour jumeaux ; cependant l'un était Asiatique et l'autre Européen.

D'où viennent dans les abeilles les dissemblances qui s'observent dans la même ruche ; la Reine ne ressemble pas aux ouvrières, les ouvrières ne ressemblent pas aux Mâles? C'est qu'il n'y a pas de justesse, de précision dans les proportions des intervalles, et d'exactitude dans l'ensemble de ces trois diffé-

rentes familles, tandis que cette justesse d'ensemble, cette *précision d'intervalles* et de proportions, se trouvent dans les individus de chaque famille à part; ce qui fait que toutes les Reines se ressemblent entre elles, comme tous les Mâles et toutes les ouvrières, au point que l'on ne peut jamais prendre l'une pour l'autre de ces mouches, quand une fois on en a la connaissance. D'après cela, nous devons convenir que malgré l'analogie, l'Auteur de la Nature a donné une variété pour chaque famille.

Une autre fait qui prouve la validité de mon opinion, sont les *variétés* qui surviennent aux ressemblances les plus marquées. Nous avons vu des enfans ressembler parfaitement à leurs parens, ou à l'un ou à l'autre pendant plusieurs

années ; lorsqu'en grandissant, si les traits qui prennent plus d'étendue, plus de développement, ne conservent pas les proportions établies entr'eux, la ressemblance disparaît tellement, que ces enfans ne ressemblent plus à personne de la famille. Nous en avons vu d'autres ne ressembler à leurs parens que dans un âge avancé. On peut en dire autant pour les membres et la corpulence qui donnent aussi beaucoup de ressemblance avec telle ou telle personne; car quoique la nature varie le modèle fondamental que le Créateur a donné pour les humains, on y rencontre cependant moins de dissemblances que dans les physionomies.

Le Sculpteur et le Peintre les plus habiles ne peuvent faire deux statues,

deux tableaux du même objet, sans y opérer involontairement un peu de dissemblance, par les raisons que je viens de déduire; c'est-à-dire, à cause de l'intervalle qui existe entre les parties.

Un fait dont j'ai été témoin et juge, m'a suggéré cette opinion il y a plus de trente ans.

Un Peintre de talent et de mérite, puisque ses ouvrages avaient été couronnés plusieurs fois par l'Académie, peignait une femme de ma connaissance; il s'apperçut à la seconde séance que ce qu'il avait tracé à la première, ne ressemblait pas à son modèle; il passa l'éponge et recommença. A la fin de cette séance il trouva son ouvrage ressemblant; une séance fut indiquée au lendemain. A l'arrivée de la Dame,

le Peintre fit la comparaison de son modèle; il ne fut pas content, et dit qu'il n'y avait pas encore de ressemblance. Il passa une seconde fois l'éponge sur ce tableau, recommença et prit une séance très-longue, pour mettre plus d'ensemble; à la fin de cette séance, il se félicita et dit : « *Je croyais avoir réussi aussi bien que cela hier.* » Il donna rendez-vous au lendemain.

La jeune personne, fraîche et vive, se rendit chez le Peintre, qui, à la comparaison, ne fut pas plus content que les jours précédens; il se désespéra et dit qu'il savait bien que les beautés étaient journalières, mais qu'il n'avait jamais vu cette variété, et qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire. Il la renvoya, en la priant de m'amener avec elle. Des

plaintes

plaintes de froid excessif que souffrait cette jeune personne à la place où la tenait mon ami, m'avaient déja donné la clef de l'énigme, car nous étions dans une saison rigoureuse ; mais je voulus me confirmer dans mon idée.

Je conduisis cette Dame chez mon ami; je le laissai recommencer son tableau, qui, cette fois, fut sur une toile nouvelle, pour avoir l'autre esquisse pour objet de comparaison. J'observai cette dame avec autant d'attention que si j'eusse eu le talent de la peindre, et je m'apperçus, après trois quarts-d'heure à-peu-près, du changement qui survenait à cette jolie physionomie. J'en avertis mon ami, et je lui dis que bientôt elle ressemblerait au portrait de la veille. Je lui fis part de mon opinion;

il convint avec moi qu'il n'y avait pas d'autre cause de la dissemblance qui survenait, puisque le froid tendait à rapprocher les traits les uns des autres.

Ce contraste était d'autant plus frappant, que la jeune personne, vive, faisait le chemin à pied pour se rendre chez le Peintre, qu'elle y arrivait avec une circulation active qui se ralentissait beaucoup par le repos et l'éloignement du feu où l'artiste la tenait.

Mon ami changea la position de son modèle, lui donna du feu sous les pieds, et il eut la satisfaction de finir son tableau, sans éprouver de variantes, quoique dans une saison très-froide.

De ce fait nous avons conclu l'un et l'autre, que la ressemblance consiste non-seulement dans l'exacte proportion

des traits, *mais spécialement dans l'intervalle qui existe entre eux*, et que c'est-là le point le plus difficile à saisir par l'artiste, comme le plus rare à rencontrer dans les opérations de la nature; que conséquemment la ressemblance naturelle la plus parfaite, *n'est qu'un accident de la nature.*

Mais pourquoi y a-t-il si souvent une ressemblance quelconque? Le voici. Les enfans, chez les humains comme chez les Animaux, sont, pendant leur développement et accroissement dans le sein de leur Mère, composés des mêmes matériaux qu'elles. Les moléçules nutritives étant les mêmes que celles de la Mère, doivent imprimer ce que nous appelons l'air de famille, pour peu que le mode d'aggrégation ne soit pas très-dissemblable.

T..

Chez les Animaux, la couleur presque constante de leur robe, donne encore mieux cette ressemblance, malgré les variétés dans la position des couleurs ; car chaque espèce a son poil ou son plumage plus ou moins bigarré, ou plus ou moins uniforme, sur-tout dans les espèces sauvages qui ne varient qu'en raison du climat qu'elles habitent. La forme de chaque espèce qui se conserve comme le Créateur l'a produite, et l'uniformité constante de leurs goûts et de leurs passions, laissent à leur physionomie la même expression, et contribuent à une ressemblance plus exacte que chez les humains.

Le mode d'aggrégation et l'affinité parfaite des atômes, donnent une ressemblance parfaite, mais qui se ren-

contre si rarement, que les auteurs les plus versés dans la *Physiologie* et la *Physiognomonie*, ne peuvent s'empêcher de regarder comme *phénomènes de la nature*, les ressemblances des enfans avec leurs parens.

ARISTOTE dit « que la matière est susceptible de toutes sortes de formes, et que la génération la rend semblable à l'individu qui la fournit. » Nous ne pouvons douter de la vérité de ces assertions ; et sans les causes que nous venons d'assigner aux dissemblances, les Mères trouveraient toujours leurs portraits dans leurs enfans.

CHAPITRE VI.

Des Ovaires et de leurs fonctions.

Les *Ovaires* que nos anciens appelaient les *Testicules* des femmes, et dont la substance et la structure ne ressemblent en rien à celles des Testicules de l'homme, sont composés d'un tissu feuilleté, *rempli*, chez les filles nubiles et adultes, mais non encore fécondées, de *vésicules* plus grosses et plus saillantes les unes que les autres. Sténon et Graaf les ont les premiers appelés *œufs*, à cause de la liqueur qu'ils contiennent ; la majorité des Anatomistes les a aussi reconnus depuis ce temps pour des œufs. Ces corps sont situés un de

chaque côté au dehors de l'*uterus*, mais dans l'*abdomen*.

Les rameaux artériels et veineux qui se distribuent dans la substance des Ovaires et aux œufs même, tirent leur origine des vaisseaux spermatiques et hypogastriques.

Les nerfs qui s'y distribuent, sont : un filet qui part des hypogastriques, et qui se joint à un intercostal et à quelques rameaux du plexus *mésocolique*, qui vont, à la faveur du ligament large, se distribuer, partie *à la Trompe, partie à l'Ovaire ;* ils se terminent à la base de chaque œuf ou vésicule, et ne forment pas, comme chez l'homme, un corps pelotonné, dont les vaisseaux et nerfs déroulés par la macération, produisent plus de cent fois la grandeur

de l'homme, comme l'ont dit quelques Anatomistes.

Les vaisseaux, ainsi que les nerfs, qui se distribuent à chaque œuf, sont si faibles et si petits, qu'il faut une loupe pour les bien voir ; cependant ces vaisseaux et nerfs ont chacun en particulier la propriété, la vertu *de porter* et de *déposer* dans chaque *œuf*, les atômes qui doivent former la créature, *avec les organes spécifiques de chaque sexe.*

Il est plus que ridicule de croire que quelque autre partie apporte le sexe ; sur-tout quand on croit que les élémens de l'embryon sont déja dans l'œuf.

Il faut avoir bien de la hardiesse, je l'avoue, pour dire aux hommes, que ce ne sont pas eux qui fournissent les sexes ; ils ont au moins la prétention

de fournir le leur ; ils y sont autorisés, 1.° par tous les anciens auteurs ; 2.° par un systême de génération (1), où l'auteur, « après avoir admis le mélange des liqueurs séminales dans l'*uterus*, dont la dernière arrivée pénètre la première, qui sert d'enveloppe à l'autre, comme le blanc de l'œuf enveloppe le jaune, dit *expressément*, p. 26 : *La semence d'un homme n'est propre qu'à produire un autre homme, comme la semence de la femme n'est convenable qu'à produire une autre femme* ; de même que la semence d'un pommier qui est le pépin de la pomme, n'est propre qu'à produire un autre pommier, etc. »

(1) Publié par CHARLES-DENIS DE LAUNAY, Chirurgien-major au régiment Royal d'infanterie, en 1726.

3.° Par l'opinion de MICHEL PROCOPE COUTEAU, qui veut « que le mâle ne reçoive ses Testicules *que de son Père*, comme la femelle ne reçoit ses Ovaires *que de sa Mère* (1). » Plus loin il dit, « que la liqueur du *Testicule droit* produit un enfant *mâle*, tandis que celle du *Testicule gauche* en fournit un du *sexe féminin*. »

4.° Par le systême de M. de BUFFON.

5.° Et enfin, par l'*adage* si généralement connu : *nemo dat quod non habet ;* personne ne donne ce qu'il n'a pas.

La considération que mérite ce proverbe, m'a un peu retenu, et m'a forcé

(1) Voyez pag. 80 de la seconde partie de l'Art de faire des garçons.

à plus d'expériences ; mais enfin la force de la vérité et la conviction m'ont donné le courage de parler : d'ailleurs, je laisse à ce proverbe toute sa force ; car si chaque Ovaire ne possédait pas un sexe, il ne le fournirait pas.

La seule difficulté qui puisse un moment suspendre votre croyance, LECTEUR, vient du système de M. DE BUFFON, qui nous a si ingénieusement dit : « *Que chaque molécule était en miniature la représentation de chaque partie de notre corps.* « Si ce système était vrai, un homme mutilé ne produirait que des enfans mutilés, et nous sommes certains du contraire. Si ce système était vrai, nous ne verrions pas naître des enfans laids, et qui, quelquefois, pèchent par défaut ou par excès de parties, tandis

que leurs Pères et Mères sont beaux et bien conformés, ou nous ne verrions pas l'inverse. Il faut oublier ce systême, lire celui-ci sans préjugé, et se souvenir que tout est fluide dans le premier moment.

Nous savons que l'homme qui a perdu un Testicule, donne l'être aux deux sexes, et que les garçons qui en proviennent ont les deux Testicules; donc que les sexes ne sont pas chez l'homme. N'existe-t-il pas des nations, des hordes sauvages, qui suppriment un Testicule à leurs enfans, pour les rendre plus dispos à la chasse? cependant on trouve les deux sexes chez ces nations; *donc que les sexes sont chez la femme.*

Mais il ne faut pas dire à quoi bon les deux, puisqu'un seul peut suffire à la propagation des deux sexes. Il y

aurait de l'ingratitude. Admirons la prévoyance du Créateur, qui a voulu que tous nos organes fussent doubles, pour que celui qui reste quand nous en perdons un, le suppléât; il n'en est pas tout-à-fait de même des *Ovaires, l'un ne peut entièrement suppléer l'autre*. Aussi le Créateur les a mis à l'abri des événemens ordinaires de la vie; l'homme ni la femme ne peuvent y toucher.

On ne manquera pas de me demander comment les Ovaires, ou les vaisseaux et nerfs qui se distribuent aux œufs, peuvent élaborer les atômes nécessaires aux deux sexes.

Vous admettez, LECTEUR, qu'un des Ovaires peut et doit même élaborer, fabriquer les atômes nécessaires au *sexe féminin* : cela ne vous répugne pas à

croire, et vous paraît tellement dans l'ordre, que vous trouveriez très-extraordinaire que cela ne fût pas ainsi, et qu'une femme n'en pût pas produire une autre.

Réfléchissez un moment : *si l'intelligence suprême* qui a constitué toutes les organisations possibles, n'avait pas organisé un Ovaire pour produire le sexe feminin ; cet Ovaire ne pourrait cependant pas le produire. Pourquoi trouvez-vous plus de difficulté à croire que le Créateur a donné en même temps à l'autre Ovaire, la faculté de mouler les atômes de l'autre sexe ? *car c'est-là tout le mystère.*

C'est que vous voulez toujours et sans exception, croire la nature asservie aux mêmes loix ; et qu'étant habitués à voir

toutes nos parties doubles opérer de même et faire les mêmes fonctions, vous avez conclu que les Ovaires étant doubles, devaient opérer les mêmes choses: il semble que vous craigniez d'accorder au Créateur la variété dans ses moyens; delà vient votre erreur.

Cette intelligence suprême varie ses productions à l'infini; rien ne prouve mieux sa puissance, que sa fécondité et la variété de ses œuvres: quelle profusion de variétés dans les formes seulement! chaque individu diffère d'un autre dans son espèce, au physique et au moral; car la différence extérieure en produit une à l'intérieur, *puisque nos facultés intellectuelles émanent de nos facultés organiques.* C'est delà qu'est née la grande diversité de ces facultés.

Ne voyons-nous pas dans les arbres à fruits des choses plus surprenantes, que la différente production des Ovaires chez la femme? ne trouvons-nous pas dans le même terrein, des plantes d'une qualité bien opposée? A côté de la pomme-de-terre, du navet, de la bourrache, et autres plantes balsamiques et bienfaisantes, nous voyons croître et s'élever la *pomme épineuse*, qui est un *poison* : d'où vient cette différence dans les productions du même sol, et sous le même atsmosphère? C'est que l'une de ces plantes est constituée pour recevoir les sels, les sucs capables d'épaissir nos fluides, tandis que les autres, par leur constitution, ne peuvent admettre que les sucs sains et balsamiques.

Nous

Nous voyons des plantes chargées des graines de toute leur espèce, et qui, à cause de cette production, sont appelées *Femelles*, tandis que nous avons donné le nom de *Mâles* à celles qui ne portent aucun fruit, aucune graine ; si une même plante produit les graines mâles et femelles de son espèce, qu'y a-t-il d'extraordinaire dans la production des deux sexes, par la femme, puisqu'elle a deux ovaires séparés ?

Persuadez-vous bien qu'il y a de la différence dans l'organisation de l'un et de l'autre des Ovaires ; cette différence est bien peu de chose, c'est ce qui a empêché de l'appercevoir, et aussi parce qu'on ne l'a pas encore cherchée. Il doit en être des *Ovaires* comme des *greffes* : celle qui élabore les Atômes de

la poire, est criblée, percée différemment de celle qui élabore ceux de la pomme, parce que chacune d'elles a été conformée avec cette faculté, *comme chaque Ovaire a été organisé pour élaborer chaque sexe.*

Mon opinion n'est pas systématique, elle est fondée sur l'expérience, au-delà de laquelle je ne vais pas. L'observation m'a prouvé que l'*Ovaire droit* fournit constamment l'embryon du *sexe masculin ;* donc que cet Ovaire a élaboré les Atômes nécessaires à cette production, tandis que l'*Ovaire gauche* fournit constamment le *sexe féminin ;* donc, etc.

Quand le Gouvernement le voudra, le public aura là-dessus des connaissances invariables. Supprimez une Trompe seulement, vous supprimez *un sexe,* et la

femelle reste féconde d'un *autre sexe* : laissez l'Ovaire d'un côté, supprimez sa trompe ; et de l'autre côté, laissez la Trompe, mais supprimez l'Ovaire, vous rendez l'animal *stérile* : voilà les expériences qu'il faut répéter jusqu'à parfaite conviction.

Il me paraît plus raisonnable de croire que l'Auteur de la Nature a destiné les *Ovaires* à l'élaboration des élémens des différens sexes, de préférence aux *Testicules*, non-seulement par les raisons que j'ai déja déduites, mais encore parce que les Ovaires n'ont pas d'autres fonctions, et que rien ne sort de l'œuf ; que les élémens de l'embryon y restent constamment séparés, et que le produit de chacun ne peut jamais être mêlé, pas même au moment de l'emploi que la

nature en fait, puisque non-seulement les Ovaires sont séparés par le corps de l'*uterus ;* qu'ils n'ont aucune communication entre eux, et que chacun a sa Trompe séparée, qui ne peut se porter à l'autre ; *mais aussi, et spécialement, parce que ce n'est que dans chaque œuf, que se fait le mélange des atômes de l'homme avec ceux de la femme ;* et encore parce que, dans le cas d'abondance de liqueur prolifique, et d'œuf en maturité, les deux *Ovaires* sont fécondés simultanément, et produisent les *deux sexes séparés,* si la position favorable pour cela est observée.

Preuves de cette assertion, par les écarts même de la Nature.

La preuve que chaque Ovaire est

fécondé sans confusion *des sexes*, se tire de l'observation des écarts même de la nature; elle n'a jamais favorisé bien réellement un seul individu de notre espèce, des parties spécifiques des deux sexes; ce que nous avons vu de plus avéré en ce genre, se borne à des erreurs par excès : en un mot, on ne connaît pas de *véritables hermaphrodites* chez les humains et les quadrupèdes; nous n'avons encore vu que des apparences trompeuses *chez les humains*.

On n'a pas trouvé chez l'homme viril, la partie sexuelle de la femme; nous n'avons encore vu chez quelques femmes, que des fantômes de la différence spécifique de l'homme, sans accompagnement et sans organisation virile.

Ce que j'ai vu jusqu'à présent de plus remarquable en ce genre, était séducteur au premier aspect, quoique dans un état tranquille. Nous avons vu, en 1754, l'apparence d'un membre viril si volumineux, qu'il cachait aisément toute la différence spécifique de celle qui le portait; mais à l'examen, nulle ouverture au gland, point d'*urètre*, point de *Testicules;* tandis que l'individu qui portait ce clitoris, était véritablement femme, non-seulement par sa tournure toute féminine, par des tetons d'une jolie forme, par sa partie sexuelle ; mais encore par l'*évacuation menstruelle* à laquelle la nature l'avait assujettie depuis quelques mois.

M. Morand, membre de la ci-devant Académie de Chirurgie, alors célèbre

Chirurgien en chef des Invalides, a donné à l'Académie des Sciences, année 1750, la description, avec gravure, d'un *hermaphrodite* de 16 ans, nommé MICHEL-ANNE DROUART, de Paris, qu'il avait vu en 1749, et qui lui parut avoir plus de tendance au sexe masculin qu'au féminin; mais il reconnut que ce prétendu membre viril n'était pas ouvert, qu'il était terminé par un gland aussi large à son extrémité qu'à sa base ou couronne, qu'il y manquait l'*urètre;* tandis qu'on trouvait ce canal dans le vagin, en écartant les lèvres de la vulve, ou partie sexuelle de la femme, et que cet individu *urinait* comme les autres femmes, qu'il n'y avait ni *scrotum*, ni *Testicules*, qu'il croyait avoir reconnu des cordons spermatiques; mais

cependant que, d'après leur position, on ne pouvait pas soupçonner les testicules restés dans le ventre.

Enfin, après la description de M. Morand, cet individu, quoiqu'avec des dispositions masculines et beaucoup de goût pour les femmes, ne paraissait avoir aucun sexe décidé; car M. Morand, tout en inclinant plus pour le sexe masculin, (sans cependant lui accorder d'autre prérogative que la possibilité de l'introduction) ne prononce pas sur le sexe, et dit qu'il se contente de la description des parties.

Mais M. Ferrein, Médecin célèbre, et Professeur d'Anatomie à Paris, qui avait vu Michel-Anne Drouart, à la même époque que M. Morand, donna à l'Académie des Sciences, en 1767;

dix-sept ans après l'époque dont nous venons de parler, un mémoire à l'occasion d'un enfant de douze ans, qui jusqu'alors avait passé pour garçon, et qu'il a déclaré fille, en la comparant à MICHEL-ANNE DROUART, qu'il avait revue depuis qu'elle était de retour des longs voyages qu'elle avait entrepris pour se faire voir. Il ajoute que cette femme lui avait avoué être devenue sujette à un flux périodique, comme les autres femmes; qu'elle avait été longtemps languissante pour l'établissement de cette évacuation qui ne dura périodiquement que quatre années; et qu'elle avait aussi été incommodée, mais faiblement, à la cessation périodique de cette évacuation. M. FERREIN reconnaît pour ligamens ronds de la Matrice, ce

que M. MORAND avait soupçonné être des cordons spermatiques.

M. FERREIN observe qu'il a vu plusieurs sujets de ce genre, et dit, « que malgré les ressemblances apparentes avec la verge masculine, on trouve tout ce qui caractérise le *clitoris* prolongé ou verge de la femme, et jamais le caractère distinctif de celle de l'homme, l'*urètre*, ni sa substance spongieuse; que cette espèce de verge est toujours plus tournée vers la partie inférieure, que celle de l'homme; que l'on n'a jamais trouvé d'ouverture au gland, ni de frein au-dessous de ce gland, à la peau qui fait fonction de prépuce; et que les observations anatomiques de GRAAF et VAN-HORNE prouvent, que chez ces individus, les parties internes qui carac-

térisent la femme, *comme la Matrice et les Ovaires*, se sont toujours trouvées dans une intégrité parfaite, et sans aucun mélange avec des parties masculines. »

Au fait, il y a 1100 ans et plus que l'on parle d'hermaphrodites; car PAUL D'EGINE qui le premier a fait la distinction d'*hermaphrodites mâles* et d'*hermaphrodites femelles*, vivait au septième siècle; cependant on n'en a pas encore trouvé ni chez les humains, ni chez les quadrupèdes. Tous ceux qui ont été examinés jusqu'à présent, ne méritent pas ce titre.

Après PAUL D'EGINE, LÉONIDE, Médecin, a aussi fait cette distinction; mais depuis ces deux auteurs, GRAAF, RIOLAND, FABRICIUS D'AQUAPENDENTE,

JENKENKIUS, TULPIUS, PLAZZONI, M. FERREIN et MOI, n'avons trouvé que des *hermaphrodites femelles;* c'est-à-dire, des femmes avec des clitoris plus ou moins longs et gros; car en 1780 j'en ai trouvé encore une, dont le clitoris en érection n'avait pas plus de deux pouces et demi de longueur, et dont la grosseur approchait à peine de celle du petit doigt.

Voilà ce qu'il y a de plus avéré jusqu'à ce jour; les *hermaphrodites* qui ont donné lieu à des distinctions de *mâles* et de *femelles*, étaient vraisemblablement de l'espèce de MICHEL-ANNE DROUART, dont M. MORAND nous a laissé la description, c'est-à-dire, de ceux dont le sexe féminin n'était pas assez développé pour prononcer.

M. Ferrein termine son mémoire par une réflexion bien singulière : « c'est que s'il suffisait, pour être *hermaphrodite*, d'avoir une verge à-peu-près semblable à celle de l'homme, jointe aux parties du sexe féminin, il n'y aurait aucune femme qui n'eût été *hermaphrodite* pendant quelques mois ; les dissections multipliées qu'a faites M. Ferrein, lui ont fait voir que dans les premiers mois de la grossesse, tous les embryons femelles ont une verge saillante attachée au pubis, ensorte que ceux qui les voient sans être au fait de l'Anatomie, les prennent pour des mâles. »

C'est cette conformation naturelle qui a donné lieu à la quantité de prétendus hermaphrodites que l'on croit avoir vus. Nous pouvons dire à ce sujet ce que

Sénèque dit pour toutes autres choses, que l'on croit sans examen :

Multa sunt quæ esse concedimus; qualia sunt ignoramus.

« Galien et Averroès doutent qu'il y ait des hermaphrodites parfaits. »

Aristote dit, liv. IV, chap. IV, *de géneratione animalium*, « que ceux qui ont double nature, ont l'une ou l'autre imparfaite, et ne peuvent se servir que d'une.

« Avicène est de cet avis. »

« Albert le Grand certifie qu'il a vu des hermaphrodites faire office d'homme et de femme, mais qu'ils ne peuvent engendrer ni dans eux, ni ailleurs. »

Le prétendu *hermaphrodite* que j'ai vu à Dijon en 1754, et que je crois être Michel-Anne Drouart, nous a certifié

avoir les deux possibilités ; mais il ne pouvait, comme homme, procréer, puisqu'il n'avait pas de Testicules ; que son gland n'était pas ouvert, et que ce n'était qu'un énorme *clitoris*.

JEAN RIOLAND, qui nous a laissé un ample recueil des hermaphrodites vus et décrits avant lui et pendant son existence, après avoir réfuté et prouvé les erreurs de ceux qui croient en avoir trouvés de complets et parfaits, prouve *anatomiquement*, « qu'il est impossible que les deux sexes parfaits et bien conformés puissent être réunis au même local ; qu'enfin on a souvent vu des femmes soupçonnées Mâles, mais jamais de Mâles soupçonnés femelles ; et pour me servir de ses expressions, on a souvent vu *une fille devenir garçon ; mais on*

n'a jamais vu un garçon retourner à l'état et nature de fille. »

Pour être complètement hermaphrodite, il faut que les facultés de féconder et de concevoir soient réunies, non-seulement chez le même individu, mais il faut qu'il puisse seul les exercer. Ce qui est connu jusqu'à présent, n'a pas eu ces facultés : si quelques-uns de ces individus ont pu concevoir, aucun n'a pu en féconder un autre ; à plus forte raison la possibilité de se féconder, n'a-t-elle jamais existé sur aucun humain.

Le *Colimaçon* qui a long-temps passé pour hermaphrodite, parce qu'il est pourvu des deux sexes, puisqu'il féconde en même temps qu'il est fécondé, et qu'il conçoit en même temps qu'il fait concevoir, n'est cependant pas un

hermaphrodite

hermaphrodite parfait, puisqu'il ne peut rien à lui seul.

Concluons donc, que jusqu'à présent on n'a pas trouvé d'*hermaphrodites complets et parfaits chez les humains et les quadrupèdes*. Je crois qu'il n'y en aura jamais, parce que ces espèces sont organisées de manière que les *sexes* ne peuvent être mêlés ; en conséquence, il faut les chercher parmi les plantes et arbres à fruits, où ils sont très-communs, puisqu'une partie des fleurs du même arbre féconde les autres.

L'hermaphrodite de *Monstiervillier*, département de la Seine-Inférieure, Marie Lemarci, arrêtée et condamnée par le juge dudit lieu, à être pendue et brûlée, pour, après l'espace de près de vingt années qu'elle avait porté l'habit

de *fille*, s'être mariée, comme *homme*, à JEANNE LEFÈVRE, femme veuve, qui a déclaré être contente du service de son mari, qui, malgré cette déposition de sa femme, a été réintégrée dans la classe des femmes, par jugement du parlement de Rouen, rendu en 1601, et condamnée à porter l'habit de femme jusqu'à vingt-cinq ans, à moins qu'il n'en soit ordonné autrement.

Celui de 1765, nommé GRANDJEAN, jugé en définitif par le parlement de Paris, et dont M. VALMONT DE BOMARE donne l'historique dans son *Traité d'Histoire naturelle*, nous prouvent jusqu'à quel point la nature peut nous induire en erreur par sa marche irrégulière, et combien nous devons nous méfier de nos faibles lumières dans ses

productions bizarres ; car il paraît par le jugement du parlement de Rouen, que le sexe de MARIE LEMARCI n'était pas encore bien développé, et que c'était une hermaphrodite de l'espèce de MICHEL-ANNE DROUART ; et par celui du parlement de Paris, que GRANDJEAN, condamné à Lyon, et réhabilité dans la classe des femmes, n'était aussi qu'une fille avec *un grand clitoris*.

On voit depuis quelque temps au cabinet du citoyen BERTRAND, palais du Tribunat, un objet en cire qui approche plus que tous les autres, de la partie spécifique de l'homme, car le gland en a mieux la forme que les autres ; il est fendu ; le prépuce a un frein, et l'ouverture de la vulve, ou partie spécifique de la femme, ne commence qu'au-

dessous de cette apparence de membre viril ; mais par sa position, il ne communique pas sous l'arcade du pubis, *ce qui est bien essentiel à observer ;* il est entièrement dessus.

Si l'ouverture de ce gland *n'est pas l'effet de l'imagination du compositeur ;* elle est d'autant plus surprenante, que l'*urètre* n'adhère pas à ce prétendu membre viril, puisqu'on le trouve dans la partie *sexuelle* de la femme ; conséquemment ce n'est pas pour l'évacuation de l'urine, que la nature aurait ouvert ce gland, ni pour l'émission de la liqueur séminale, puisqu'on n'y a pas trouvé de testicules ; et qu'au contraire l'individu portait la partie spécifique de la femme, l'*uterus* et les *Ovaires :* donc que cette femme n'était pas plus hermaphrodite que les autres.

Une autre preuve bien convaincante, que chaque *sexe* réside dans chaque *Ovaire*, et que dans la fécondation humaine, comme dans celle des quadrupèdes, il n'y a pas confusion de *sexes*; est l'inspection de quelques gravures que je joins ici, parce que je suis convaincu que l'œil est le *burin* de la mémoire, que ce qu'on a bien vu y reste gravé, et que l'idée acquise par les yeux ne s'oublie jamais; tandis que ce qu'on n'a que lu, échappe, souvent, de la mémoire.

1.° On voit deux garçons réunis par l'extérieur du ventre, qui n'avaient qu'un cordon ombilical et un seul *placenta*; ils étaient aussi bien organisés que conformés.

2.° Deux filles réunies par un côté de la poitrine jusqu'à l'ombilic, et par

deux bras qui n'en présentent qu'un dans toute leur longueur, jusqu'à la main qui est double ; *en sorte qu'elles avaient trois bras et quatre mains*, tout l'intérieur double.

3.° Deux garçons réunis par la tête, la poitrine et le ventre, où il ne s'est trouvé aussi qu'un cordon ombilical et un seul *placenta*. *Ces deux têtes n'offrent qu'une seule physionomie, deux oreilles, une seule langue, un œsophage et une trachée-artère ;* mais là commençait intérieurement la division, et par une bifurcation, ces deux parties communiquaient avec deux poitrines et deux estomacs ; il n'y avait confusion que dans la partie antérieure des cerveaux, la physionomie et le cou ; tout le reste était bien distinct et bien séparé.

Je crois que les originaux de ces objets sont nés à Paris, puisqu'ils ont été gravés par les sieur et dame REGNAULT, qui y faisaient leur séjour habituel; ils n'ont donné ni le lieu, ni l'époque de leur naissance, on ignore s'ils ont vécu; ce que l'on trouvera dans ceux que j'ai extraits des étrangers, où l'on voit:

1.° Deux filles réunies par une portion du front : elles ont vécu pendant dix années, après lesquelles l'une des deux est morte et a été séparée de sa sœur qui, après cette séparation, a langui quelques mois avant de mourir.

Une dame digne de foi qui a été élevée à la ci-devant abbaye de *Poissy*, ordre des ci-devant Dominicaines, m'a certifié qu'il a existé dans cette maison deux sœurs réunies seulement par les

doigts auriculaires, ou petits doigts d'une main (1) ; qu'elles avaient vécu par-delà cinquante ans, et que la mort de la première avait, peu de jours après, occasionné celle de la seconde, quoique la séparation eût été faite aux dépens de la morte. On ne peut attribuer cette mort qu'à l'affection du moral. Cette dame a lu l'inscription qui était au-dessus de la tombe de ces deux religieuses.

L'église de cette maison ayant été démolie, je n'ai pu me procurer ni la date, ni le lieu de leur naissance, ni celle de

(1) Si les sexes n'étaient pas séparés dans chaque Ovaire, et que les deux pussent se réunir dans un seul œuf, la nature produirait quelquefois un véritable Androgine ; c'est-à-dire, une créature double avec chacune un sexe différent, ce que nous n'avons pas encore vu depuis 5748 ans que nous avons connaissance de ce globe.

leur mort, qui n'est pas très-éloignée, puisque cette dame qui est encore très-jeune, a vécu dans cette maison avec des religieuses contemporaines de celles dont il est question, et qui ne sont mortes que depuis trois et quatre ans.

2.° Deux garçons réunis par un côté de la poitrine, qui sont morts en naissant.

3.° Une fille née à Bâle, avec quatre cuisses, quatre jambes, quatre pieds et deux parties sexuelles, qui a vécu de quatorze à quinze ans (1).

---

(1) Julius Obsequens, écrivain latin, que l'on conjecture avoir vécu vers l'an 395, nous a laissé un recueil sur les prodiges de la nature, où il raconte qu'à *Tiano*, au royaume de Naples, il naquit, l'an 3820 du monde, une fille avec quatre mains, quatre pieds, et deux natures de femme; qu'à *Francino*, il était né en 1832, une fille avec deux têtes, quatre mains, quatre pieds, et deux natures de femme. »

4.° Deux garçons nés à Gènes, dont le petit sort du côté gauche, du ventre du grand; ils ont été vus vivans à l'âge de vingt-huit ans, à Copenhague. Le grand qui l'a toujours été de deux tiers plus que l'autre, portait le nom de LAZARE, et le petit celui de JEAN-BAPTISTE. Le grand mangeait pour les deux, et il était en tout bien conformé; son frère n'a jamais ouvert les yeux; sa tête était volumineuse pour le reste de son corps; ses dents étaient un peu déjetées au dehors, et sa bouche lui servait d'anus; il dormait et suait quand son frère veillait et ne suait pas, *et vice versâ*. Voilà une partie de ce que l'histoire nous a transmis.

5.° Par une autre bizarrerie de la nature, j'ai trouvé un homme qui porte

pendant *à sa poitrine*, et *sortant* de la région épigastrique, une croupe d'enfant mâle, avec cuisses, jambes et pieds; il a été vu à Naples en 1742, par le marquis de l'Hôpital, qui y était alors ambassadeur de France.

En 1764, il est né un enfant à *Ondervillier*, en *Suisse*, avec pareille croupe; le Chirurgien a extirpé, par le moyen de la ligature, les parties surabondantes. Les sieur et dame REGNAULT qui nous ont transmis cette histoire, ne nous en disent pas davantage; en sorte que nous ignorons si cette opération a pu nuire, ou non, au survivant.

6.° Chez les quadrupèdes, nous trouvons un porc à deux croupes, un veau aussi à *deux croupes*, et un chien à

trois croupes, et cependant point de confusion de sexes ; ce qui ne serait pas, *si chaque sexe n'était pas séparément dans chaque Ovaire.*

Je suis bien persuadé que chacune de ces productions bizarres vient d'un même *Ovaire*, puisqu'il n'y a pas confusion de sexes ; mais aussi d'un même œuf, puisqu'il y a adhérence, comme chez les volailles, où les œufs qui renferment deux jaunes, contiennent aussi les élémens de deux animaux dont une partie se confond. Ces œufs produisent des Animaux à *quatre ailes* et à *quatre pattes*, ou à *deux têtes* sur un même corps, *comme j'en possède quelques exemples.*

On en trouve encore beaucoup d'autres dans la Collection des écarts de la

Nés en 1496 près de Worms ont 6 pieds 8 pouces

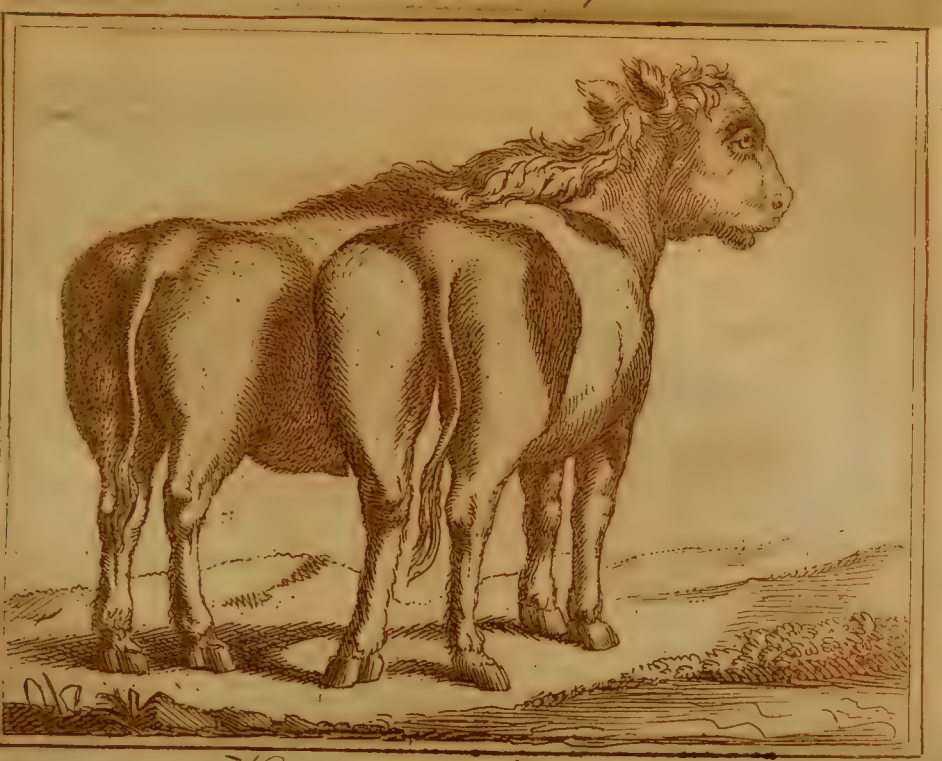
Nés en Angleterre en 1546 pas Vernet

Né en 1753 à Basle a Venu [illegible] ans

Vu à Vienne en 1807 ait à Copenhague ans de 28 ans

Vu à Naples en 1742, alors agé de 30 Ans.

Porc à 2 Croupes



Veau à 2 Croupes

Chien à 3 Croupes

nature, gravés par les sieur et dame REGNAULT; je n'en fais pas mention, parce que non-seulement ils ont oublié de spécifier les sexes, qu'ils les ont couverts avec les mains de ces enfans, mais parce qu'ils ne se sont appliqués qu'à montrer les défectuosités que les adhérences occasionnent, et que ces objets sont hideux.

Il est bien à présumer que s'ils eussent trouvé les deux sexes réunis sur le même sujet, ou deux enfans de *différens sexes, réunis par une partie quelconque*, ils n'auraient pas manqué d'en parler, parce que ce fait eût été trop extraordinaire pour n'en pas être frappé.

J'aurais plus de confiance dans leurs observations et gravures de ce genre, que dans celles des Historiens de l'anti-

quité, qui croient avoir trouvé les deux sexes *réunis sur le même sujet humain*, et jamais sur les quadrupèdes ; ce qui nous prouve bien *qu'ils n'ont trouvé que des hermaphrodites de l'espèce dont nous avons parlé.*

Ce qui doit nous convaincre de l'erreur des anciens sur ces objets, est la rareté de ces phénomènes, depuis que les générations sont éclairées. Au *Muséum* d'Histoire naturelle du jardin des plantes de cette capitale, on trouve des enfans et des animaux réunis par différentes parties du corps ; ils sont du même sexe.

Puisqu'il est bien reconnu que la femme ne peut pas émettre de liqueur prolifique, que l'Anatomie nous démontre qu'une partie des nerfs et des

vaisseaux spermatiques vont se rendre aux Ovaires pour se distribuer aux œufs, et que rien n'en peut sortir ; il me paraît bien prouvé que les *œufs* sont destinés à recevoir les atômes qui doivent former les premiers élémens de la créature avec *les sexes*, et à les conserver.

Comme dans les écarts de la nature on n'a jamais trouvé d'homme avec la partie spécifique de la femme, que dans les confusions de différentes parties chez les humains, comme chez les quadrupèdes, on n'a pas trouvé confusion des sexes, et qu'il s'est trouvé chez quelques femmes un double *uterus* avec une seule *vulve*, et chez d'autres, double *uterus* avec *double vulve;* il me paraît bien prouvé que ce n'est pas *gratuitement* que j'attribue aux *œufs* la

faculté d'élaborer séparément les *sexes*, et de les conserver.

Une observation bien intéressante encore, est que la sage nature n'a pas exposé les *Ovaires* aux événemens ordinaires de la vie, parce que l'un ne peut suppléer l'autre, comme les Testicules : voilà encore une grande différence entre les organes de la génération chez les deux sexes; et quoique, par analogie, il ait paru tout naturel d'attribuer la même fonction à chaque Ovaire, la nature a cependant mis cette légère, mais *spéciale* différence entre eux, que l'un élabore les élémens *d'un sexe*, avec une partie de ceux nécessaires à la formation de la créature, tandis que l'autre élabore les élémens de *l'autre sexe*, aussi avec partie de ceux nécessaires à la

la formation de cet individu, et à le bien prendre, chacun de ces organes a la même fonction.

CHAPITRE VII.

Des Trompes.

Nous avons vu la nécessité des Trompes pour la fécondation des œufs ; car la privation des Trompes, ou cornes de la matrice, rend stérile comme la soustraction des Ovaires.

Haller, dans son *Traité de génération*, article des *Trompes*, dit « qu'on lui a objecté qu'il s'est trouvé des Trompes *imperforées*, de *trop courtes*, ou des *Ovaires malades*, dans des femmes fécondes; il répond à cela qu'il

faudrait se souvenir que ces vices ont pu avoir lieu après la conception, car il y a neuf mois d'intervalle jusqu'à l'accouchement. »

Non-seulement je suis encore ici de son avis; mais je dis plus, une Trompe peut être *imperforée* dès l'origine; un Ovaire peut être *malade* même avant la conception : si la femme est féconde, c'est que la Trompe et l'Ovaire d'un côté, étaient sains et bien organisés, et que la liqueur prolifique a été dirigée de ce côté.

Si la Trompe viciée est du côté de l'Ovaire sain, et que l'Ovaire malade soit du côté de la Trompe saine, la femme ne sera jamais féconde; *si, au contraire*, elle a un côté sain, elle deviendra féconde, mais *d'un seul genre;*

car j'ai de bonnes raisons, comme vous l'avez vu, pour croire *que les deux sexes ne sont pas ensemble, mais au contraire, séparés chacun dans un Ovaire.*

Mon opinion est fondée sur l'examen et l'observation de la nature ; le premier qui y donna lieu fut l'inspection anatomique d'une femme qui avait donné le jour à sept garçons, pendant le cours de quinze à seize années de mariage ; elle eût pu avoir encore cinq ou six enfans, sans jamais procréer une fille, parce que l'*Ovaire gauche était squirreux ;* tandis que nous vîmes encore sur son *Ovaire droit* plusieurs vésicules intactes et un peu saillantes.

Le second examen fut celui d'une femme morte subitement le neuvième

jour de couche ; elle avait eu quatre filles de quatre grossesses. Sur son *Ovaire gauche*, j'ai vu trois corps opaques, d'une certaine consistance ; c'était bien ce qu'on appelle les corps jaunes, mais qui ne l'étaient déja plus : la quatrième et dernière marque qui n'était pas encore remplie, laissait voir *la déchirure de la capsule qui retenait l'œuf, et une portion de la cavité du calice qui avait fourni le dernier œuf fécondé :* son *Ovaire droit* était lisse, sans aucune tache ni apparence de vésicules ; il était plus ferme et plus petit que le gauche ; cependant il ne me parut pas squirreux.

TROISIÈME PARTIE.

L'Art de procréer les Sexes à volonté.

AVANT-PROPOS.

Tous les hommes savent faire des enfans, mais ils ne savent pas tous procréer à volonté un garçon ou une fille. On a toujours regardé la procréation des sexes comme un effet du hasard, et l'on a eu raison. Quand les humains le voudront maintenant, ce ne sera plus que l'effet de leur volonté; je suis bien convaincu que l'on peut donner l'être à un garçon ou à une fille de préférence; rien n'est plus aisé,

et c'est ce que je vais apprendre à mes lecteurs.

Je ne leur proposerai pas, pour cela, comme LE DOCTEUR PROCOPE COUTEAU, *de se séparer du* Testicule *qui, selon lui, ne doit fournir que le sexe dont on ne voudra pas, parce que je suis bien convaincu* que ce n'est pas l'homme qui fournit les sexes, *et je crois l'avoir bien prouvé.*

Les Testicules sont indistinctement destinés par l'Auteur de la Nature, à élaborer la liqueur séminale; car à quoi servirait leur sécrétion distincte et séparée, puisque le produit des deux est toujours versé ensemble au lieu de sa destination dernière, par un seul et même canal. La nature qui n'a

rien fait en vain, serait en défaut, si elle avait donné à chaque Testicule, la vertu d'élaborer la liqueur prolifique avec les organes spécifiques des sexes, parce qu'il arriverait fréquemment confusion des sexes, ce que nous n'avons pas encore vu.

Toute invraisemblable que cette hypothèse a dû paraître dans tous les temps, elle a cependant eu ses sectateurs; et Michel Procope, *quoique peu ancien, n'a pu s'en défendre; car, après s'être bien tourmenté pour savoir comment on pourrait s'y prendre, pour ne fournir dans la copulation, que le produit de l'un ou de l'autre* des Testicules, *il finit par proposer la soustraction de celui qui*

doit produire le sexe qu'on ne voudra pas (1).

Je ne suis pas de son avis ; ne faites divorce avec aucun de vos Testicules ; gardez les deux : la sage nature a bien fait ce qu'elle a fait ; elle ne nous a rien donné de trop : ainsi, sans vous priver de quelque chose, sans rien diminuer de vos jouissances, apprenez à donner l'existence au sexe que vous préférez.

---

(1) Voyez l'ouvrage précité au commencement de celui-ci, chap. XI, sur le moyen de faire des filles, page 129 de la seconde partie.

CHAPITRE PREMIER.

Du Mode de procréer un Sexe de préférence.

C'EST plus communément le *hasard*, comme je l'ai dit, que la volonté, qui, jusqu'à présent, a procuré les *sexes;* car mon opinion, quoiqu'un peu connue, est encore comme une goutte d'eau dans l'Océan.

C'est un mouvement de plus ou de moins de la femme, qui, au moment de la fécondation, détermine le sexe; mais si elle veut s'abstenir de tout mouvement, et si, au lieu de garder un parfait à-plomb, elle s'incline un peu sur le *côté droit*, à coup sûr il en résultera

un garçon, si la trompe et l'ovaire sont sains de ce côté ; si, au contraire, elle s'incline un peu sur son *côté gauche*, elle donnera la vie à une fille, si la trompe et l'ovaire sont sains. Ce mode n'est ni pénible, ni douloureux à *pratiquer ;* essayez en conséquence, LECTEUR, et vous serez convaincu.

L'Anatomie nous fait voir dans le milieu de la cavité de l'*uterus*, une légère élévation qui le partage, et qui, en se gonflant pendant le coït, forme de chaque côté un demi-canal ou chemin creux qui conduit à chaque trompe ; chaque trompe se recourbe sur son Ovaire, et ne peut le faire vers l'autre.

C'est cette structure et cette organisation, qui font que les deux *Ovaires* peuvent être fécondés simultanément,

si la femme garde un parfait à-plomb (1), *ce qui est bien difficile dans un lit ordinaire.* C'est cette structure qui fait qu'elle donne l'être en même temps à des individus de *différens sexes*, lorsqu'elle a dans chaque Ovaire des œufs en maturité parfaite ; tandis qu'elle est doublement, triplement, et quelquefois quadruplement fécondée du *même sexe*, si elle n'a pas gardé l'à-plomb, et s'il s'est trouvé dans le même Ovaire plusieurs œufs assez mûrs, assez saillans pour être fécondés (2) ; car il ne faut pas

(1) C'est de cette manière que sont provenus les jumeaux des deux sexes, de la ci-devant comtesse D'USSON.

(2) C'est ainsi que les trois filles jumelles de madame LEMARCHAND ont été conçues, lorsqu'elle demeurait rue Saint-Honoré, près les ci-devant Feuillans, en 1775.

croire que tous les œufs soient en état d'être fécondés au même moment : *il y a plus de cas où il n'y a pas un œuf en état de l'être*, que de ceux où il s'en trouve plusieurs. Vous voyez, LECTEUR, que tout le mystère consiste *dans la fécondation de l'un ou de l'autre des Ovaires.*

Dans un ouvrage qui a pour titre : *la Génération de l'Homme*, ou *Tableau de l'Amour Conjugal*, par le docteur VENETTE, on trouve dans le chapitre où cet auteur traite du premier degré de l'homme, page 135, son opinion ainsi conçue (1) :

« Pour confirmer ma pensée, je puis dire ce que l'expérience m'a appris

(1) Voyez *le Tableau de l'Amour Conjugal*, par VENETTE.

sur cette matière. Je connais quelques femmes qui ont toujours accoutumé de se coucher sur le côté droit, lorsqu'elles dorment avec leurs maris, et c'est aussi dans cette posture qu'elles sont caressées et conçoivent toujours des garçons. On ne saurait donner d'autres raisons de ce qui arrive de la sorte, que celle qui favorise mon sentiment; car la semence de l'homme étant reçue dans la Matrice de la femme située dans la posture que nous avons marquée, ne peut *tomber* par son propre poids, que dans la *corne droite*, où les garçons sont le plus souvent formés. C'est une remarque qu'a fait Rasis, aussi bien que moi, lorsqu'il dit que les femmes qui se couchent sur le côté droit, ne font presque jamais de filles. »

L'idée de féconder le côté droit de préférence au gauche, pour avoir des garçons, n'est pas nouvelle, comme vous le voyez, LECTEUR, puisque RASIS, ou RASÈS, fameux Médecin et Accoucheur Arabe, vivait au 9.e siècle; mais il y a une grande différence entre l'opinion de ces docteurs et la mienne, et entre leur conseil et le mien.

Si ce conseil eût été aussi parfait que ces auteurs l'ont cru, il y a long-temps que l'on procréerait les sexes à volonté; car *le Tableau de l'Amour Conjugal* est entre les mains de tout le monde, depuis plus d'un siècle.

L'opinion de ces auteurs n'est fondée que sur l'observation, que les femmes qui se couchent habituellement sur le *côté droit*, et qui sont caressées dans

cette position, donnent plus souvent le jour à des garçons qu'à des filles. » C'est déja beaucoup que cette observation, mais ils ne savent pas le pourquoi; tandis que mon opinion repose sur l'observation anatomique, et sur la loi de la nature, qui a donné à chaque *Ovaire* la faculté *d'élaborer un sexe*, comme elle a donné à différentes greffes appliquées à chaque côté d'un arbre, la vertu de produire des fruits de différentes espèces, de différentes saveurs et qualités, quoique nourris par le même arbre, comme la poire et la pomme, la prune et l'abricot.

Le docteur VENETTE donne pour raison, que la semence de l'homme ne peut *tomber* que sur la *corne ou trompe droite*, quand la femme est couchée sur ce côté.

Ces docteurs ne connaissaient pas la marche de *l'aura seminalis ;* ils ne savaient pas que cette portion de la liqueur séminale de l'homme, qui va pénétrer l'œuf; en un mot, que celle qui féconde la femme, ne *tombe* jamais, et qu'elle tend au contraire à *s'élever ;* ce qui fait qu'elle se porte très-fréquemment à l'*Ovaire gauche*, dans la position dont parle VENETTE. D'ailleurs qui peut assurer que dans cette position, *le canon de la vie* n'est pas dirigé vis-à-vis l'orifice de la trompe gauche ?

Ceci dépend de l'élévation du lit, si l'homme est debout; mais s'il est couché à côté de sa femme, qui ayant naturellement les hanches plus évasées que lui, doit nécessairement se trouver plus élevée, elle donnera, par conséquent, au

canon

canon de la vie une direction favorable à la trompe gauche.

Cette méthode est fautive, RASIS s'en est bien apperçu ; car il dit que dans cette position les, femmes ne font que rarement des filles ; il n'affirme pas, comme le docteur VENETTE, qui dit qu'elles font toujours des garçons.

Je suis certain que cette méthode est fautive, et je certifie n'avoir jamais reçu de garçons conçus, à ma connaissance, par cette méthode ; tandis que j'ai reçu dans quatre familles, onze filles dont les mères ont été fécondées dans cette position, qui cependant avait été prise pour avoir des garçons. Depuis la seconde édition de cet ouvrage, j'ai encore reçu une fille conçue de cette manière, et dont le père espérait par la naissance

d'un garçon me prouver que *Venette* a raison.

Je suis persuadé que, dans cette position, *le canon de la vie* répond à l'orifice de la trompe *gauche*, plus souvent qu'à celle de la trompe droite; car, pour qu'il répondît *à la droite*, il faudrait que l'homme se trouvât beaucoup plus élevé que la femme. C'est cette opinion qui me fit prédire une sixième fille au baron de ***, lorsqu'il eut fécondé sa femme, à sa manière, pour la sixième fois, dans cette position, à-peu-près; car il était debout, et sa femme couchée sur le côté droit, au bord du lit.

Pour réussir parfaitement, il ne faut qu'une inclinaison moyenne sur le côté que l'on veut féconder. Je ne vois pas d'impossibilité à ce qu'on réussisse quel-

quefois en mettant la femme dans la position que décrit VENETTE ; mais je crois qu'on manquera souvent son objet de cette manière, tandis qu'on ne le manquera jamais de l'autre.

L'opinion de ces deux hommes célèbres, RASIS et VENETTE, prouve au moins que je suis autorisé à conseiller la fécondation d'un *Ovaire de préférence à l'autre*, suivant le sexe que l'on desire, ce qui serait de toute inutilité, si les sexes étaient pêle-mêle, ou s'ils provenaient de l'homme, comme on l'a cru jusqu'à présent, et comme le croient encore ceux qui disent « *que la génération est un métier d'aveugles.* Je crois avoir assez bien prouvé qu'ils sont séparés dans *chaque Ovaire.*

Il y a près de quarante ans que l'ins-

pection anatomique des *Ovaires* m'a fait naître l'idée que l'on pourrait à volonté procréer le sexe que l'on desire ; il y a près de quarante ans que je médite cette idée, et que je la fais exécuter ; je n'y ai rien trouvé de contraire à la raison, ni au bonheur des humains et des Gouvernemens. *C'est ici le moment de la renouveler et de la propager, puisque nous avons des millions d'hommes à remplacer.*

L'observation des docteurs RASIS et VENETTE, nous prouve encore que ce ne sont pas les molécules que l'on peut soumettre au microscope, qui fécondent la femme ; car ces molécules versées à l'origine de la trompe droite, quand la femme est couchée sur ce côté, enfileraient cette même Trompe, si elles

avaient la vertu prolifique, comme la portion invisible de la liqueur séminale.

CHAPITRE II.

Expériences et preuves qui confirment mon opinion sur la production d'un sexe de préférence.

Vous avez vu, LECTEUR, l'origine de mon opinion ; tout ce que j'ai lu depuis ce temps, m'a confirmé qu'elle est bonne, meilleure que toutes les autres, et m'y a fait persévérer : j'ai beaucoup d'expériences qui viennent à son appui, et qui prouvent la facile possibilité de procréer un *sexe de préférence*, chez une femme physiquement bien organisée.

Si, dans cet écrit, je pouvais nom-

mer toutes les personnes qui, d'après mes principes, ont fait ces épreuves avec succès, le reste de mes concitoyens serait bientôt persuadé de la réalité de mon assertion; mais que ceux qui douteront encore, en fassent eux-mêmes l'expérience, s'ils veulent en acquérir la certitude; ils sont libres de venir me trouver, je leur en nommerai assez pour les satisfaire.

J'ai reçu de M.me CHAVAUDON DE SAINTE-MAURE, une sixième fille. Cette respectable mère, avec le plus grand intérêt et conséquemment le plus grand desir de donner le jour à un garçon, devenait grosse presque tous les ans, et chaque fois mettait au monde une fille. A la naissance de cette sixième fille, (que je ne reçus, que parce que l'Accou-

cheur qui m'avait précédé dans cette maison, était mort), le Père et la Mère fondirent en larmes. Après l'explosion de leur chagrin, ils m'en communiquèrent la cause; je leur assurai qu'il y avait du remède, et que s'ils voulaient suivre mon avis, ils auraient un garçon au premier accouchement.

Dans le premier moment, ils reçurent cette assertion comme une honnête consolation, mais par la suite étant entrés avec moi dans des détails nécessaires, ils se laissèrent d'autant plus facilement persuader, que les six filles avaient été faites, le Mari couchant à la gauche de sa femme, d'après la lecture de MICHEL-PROCOPE COUTEAU, auteur de l'*Art de faire des Garçons*, en fécondant le côté gauche.

On conçoit facilement que le lit doit creuser plus du côté de la femme où couche le mari, que de l'autre côté; que conséquemment l'inclinaison est involontairement faite ; et que, de cette position, sont nées les six filles de M.me CHAVAUDON. En un mot, ils ne s'exposèrent pas à une septième grossesse, sans prendre les précautions nécesaires pour féconder un *œuf mâle*, et j'ai eu la satisfaction de leur donner autant de garçons qu'ils en desiraient (1).

J'ai accouché plusieurs femmes qui, à la seconde ou à la troisième fille, se désolèrent et me fournirent ainsi l'occasion de leur indiquer le moyen d'avoir

(1) Les deux héritiers de ce nom doivent certainement leur existence à ma manière d'opérer.

des garçons, et elles en ont eu plusieurs, notamment la ci-devant comtesse de MÉLETTE, qui après avoir fait trois filles, son mari couchant à sa gauche, a eu deux garçons par ma méthode. La ci-devant marquise DE FUMELLE, à qui j'ai fait faire deux garçons après avoir fait deux filles, son mari couchant alors à sa gauche. La ci-devant comtesse DE SABRAN eut un garçon par ma méthode, après avoir eu une fille au hasard. M.me de BACENCOUR, après avoir eu trois filles, son mari couchant à sa gauche, a eu un garçon par ma méthode. M.me MACHAUD D'ARNOUVILLE, deux garçons par ma méthode, après trois filles, *son mari couchant alors* à sa gauche.

Parmi les femmes que j'ai conseillées, M.me de TOMBEBOEUF est la seule qui

n'a plus eu d'enfans, malgré toutes ses tentatives pour avoir des garçons; et comme elle vit encore, et qu'il y a apparence qu'elle vivra plus que moi, je ne pourrai vérifier, si son Ovaire ou sa trompe du côté droit, est obstrué, comme je le crois.

Dans une autre famille, j'ai reçu six filles avant que le Père se décidât à mettre mon moyen à exécution. Le mari qui seul était dans la confidence, desirant féconder sa femme pour la sixième fois, se ressouvint de mes principes, mais il crut faire mieux; en conséquence, il opéra à sa fantaisie, en faisant mettre sa femme sur le côté droit, il manqua encore son objet. C'est celui à qui j'annonçai une sixième fille, lorsque sa femme fut grosse de cinq mois,

et quand il m'eut expliqué sa manière de procéder, qu'il croyait bien supérieure à la mienne.

Je lui fis concevoir pourquoi cette méthode est fautive ; par sa structure et la position qu'il avait gardée, il me parut impossible que le *canon de la vie* ne fût pas dirigé vis-à-vis l'orifice de la trompe gauche. Il répara sa faute quinze ou dix-huit mois plus tard ; car sa femme accoucha d'un garçon, après avoir pratiqué mon moyen. Les circonstances m'ont fait perdre de vue ces honnêtes gens ; je ne sais combien ils ont eu de garçons.

La vertueuse épouse d'un homme célèbre par son nom, et qui a joué un funeste rôle dans notre révolution ; après

avoir donné le jour à deux garçons, sachant que j'avais un moyen de faire procréer le sexe à volonté, desira connaître celui de procréer une fille qu'elle souhaitait ardemment ; mais craignant qu'il n'y eût, dans cette leçon, quelque chose qui pût faire souffrir sa pudeur, elle me fit demander ce moyen, par sa *dame d'honneur:* ma réponse fut courte et simple. Comme elle avait contracté l'habitude de coucher à l'un des bords de son lit, et que par l'adoption de ce bord, son mari était obligé de coucher à sa droite, je lui donnai le conseil de coucher à l'autre bord du lit, qui était également accessible des deux côtés ; par ce moyen, son mari lui fit involontairement deux filles de la même fécondation : aussi, après cette couche, elle

reprit l'usage de l'autre bord du lit, où elle eut son troisième fils.

M.me Amelin, qui avait déja un garçon, desirait une fille ; ayant besoin d'une grossesse pour remédier à un accident que lui avait occasionné une fausse-couche, elle ne se mit dans le cas de devenir grosse, que cinq jours avant son époque, et prit la précaution nécessaire pour que son mari fécondât l'Ovaire *gauche ;* l'époque des règles manqua ; par ce fait elle se crut certaine de sa grossesse, parce qu'elle était parfaitement bien réglée. Enfin, de cette unique possibilité de fécondation, elle accoucha d'une fille, aujourd'hui M.me de Bondi.

M.me Véron qui avait un fils de dix-neuf à vingt ans, et qui n'avait plus eu d'enfans depuis ce temps, parce que

son mari couchait toujours à sa droite, ayant entendu faire quelques plaisanteries sur mon mode de fécondation, m'envoya demander s'il était vrai que l'on pût donner la prédilection à un sexe, et quel était le moyen d'obtenir une fille : je le lui indiquai, et je l'ai accouchée de cette fille unique.

Une autre dame dont je n'étais pas l'accoucheur, s'est fait faire alternativement fille et garçon, puis trois garçons de suite. M.me Maltète, belle-mère de M.me de Migieux, un garçon en fécondant le côté droit.

J'en ai beaucoup d'autres à citer ; je pourrais y ajouter mes expériences particulières, mais je crains de devenir ennuyeux.

Je certifie que depuis la connaissance

des Ovaires que j'ai cités plus haut, j'ai toujours obtenu et fait obtenir à volonté le sexe desiré. Je suis maintenant bien *convaincu*, que toute femme peut avoir celui qu'elle voudra, lorsque ses trompes et ses ovaires sont sains et bien organisés. Il n'est pas nécessaire que le mari soit dans la confidence, car le succès dépend plus de la femme que de l'homme; c'est une des raisons qui m'a décidé à dédier cet ouvrage au beau sexe.

Depuis la première édition de cet ouvrage, le ci-devant marquis de LAGRANGE est venu me faire reproche de ne l'avoir pas nommé et cité comme une autorité; il m'a rappelé le fait que j'avais oublié, et que voici.

Le premier de tous ses enfans fut un garçon; peu après la naissance de ce

fils, un déménagement fut cause que le lit conjugal eut une autre position, et plaça le mari à la gauche de sa femme, à qui il fit consécutivement trois filles; il ne fut pas flatté de la naissance de la troisième demoiselle, et dit qu'il ferait lit à part, et qu'il ne voulait plus avoir d'enfant, puisque sa femme ne faisait plus que des filles.

Je causai avec lui, je lui prouvai que c'était sa faute et non celle de son épouse; il se rappela, qu'effectivement avant son déménagement, il couchait à la droite de madame de Lagrange; après cette couche il reprit son ancienne position, et depuis ce temps, et conséquemment par ma méthode, il a eu quatre garçons qui servent la république, ainsi que son aîné.

Peu

Peu après la seconde édition de cet ouvrage, j'ai été mandé par M.me SERINIAU, grosse pour la troisième fois, qui me dit : que pendant plusieurs années, son mari avait constamment couché à sa droite, et que pendant ce temps, elle avait eu deux garçons à des intervalles assez éloignés; que si mes principes étaient aussi certains que je les crois, l'enfant qu'elle portait devait être une fille, puisque son mari couchait depuis quelque temps à sa gauche : effectivement je l'ai accouchée de cette fille en fructidor an 9.

Le cit. FOURNIER, ancien administrateur du département de la Seine, ayant fécondé son épouse d'après mes principes, a trois fois obtenu ce qu'il a desiré, en sorte qu'il a deux garçons et une fille.

Le cit. Marcel, hôtel d'Hagat, rue de Malthe, m'a affirmé le 8 nivôse dernier, qu'il avait toujours eu le sexe qu'il avait desiré, dans neuf enfans que lui a déja donnés son épouse, et qu'il parierait que le dixième qu'elle porte est un garçon.

Le cit. Deschamp, ancien administrateur de l'enregistrement, que je connais depuis trente ans, et avec lequel j'ai causé quelquefois de mon mode de fécondation, s'est procuré trois garçons par ma méthode, et en a fait obtenir un, depuis peu, par un de ses amis qui ne croyait pas à cette possibilité; il lui fit connaître mon ouvrage, sitôt après la première édition. Mes raisons persuadèrent assez ce citoyen pour le faire cesser de coucher à la gauche de sa femme, à qui il avait déja fait trois filles.

CHAPITRE III.

Explication d'un Phénomène arrivé à MICHEL-PROCOPE COUTEAU, *qui a procréé des garçons en fécondant le côté gauche.*

CE docteur a réussi trois fois, dit-il, à donner des garçons à sa femme, en fécondant le côté gauche, ce qui peut s'expliquer de deux manières.

1.° Par la transposition des Ovaires chez cette femme; car ce n'est pas précisément parce que l'Ovaire est à droite, qu'il donne des garçons, *et vice versâ*; mais c'est parce que chaque Ovaire a la propriété d'élaborer un *sexe seulement*. Qu'on me passe encore une fois la comparaison; comme chaque greffe a celle

de faire produire à l'arbre telle ou telle espèce de fruit. Si à droite sont les poires, et à gauche les pommes, changez vos greffes, transportez-les d'un côté à l'autre, vous changerez la production de chaque côté de votre arbre; il en est de même des *Ovaires*.

L'observation m'a prouvé que dans l'*Ovaire droit*, sont tous les œufs du *sexe masculin*, tandis que dans l'*Ovaire gauche*, sont les œufs du *sexe féminin*. Mais si par un jeu de nature, l'Ovaire qui a la faculté d'élaborer les élémens du sexe masculin, se trouve à gauche, il est certain qu'en fécondant le côté gauche, on aura cette fois des garçons, tandis qu'en fécondant le côté droit, on aura des filles. Cette transposition est bien rare; on doit la ranger

dans la classe des phénomènes. Je crois bien sincèrement que sur *cent mille* expériences, on réussira quatre-vingt-dix-neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf fois à procréer le sexe que l'on desire.

2.° Il est plus vraisemblable que ce docteur a fait mettre sa femme sur le côté gauche, *quoiqu'il dise penchée :* alors le *canon de la vie* était à l'orifice de la trompe droite. C'est de là que sont provenus les trois garçons de MICHEL PROCOPE, en croyant féconder le *côté gauche*, comme sont provenues les filles des femmes couchées sur le côté *droit;* car nous avons vu dans la première preuve citée, qu'une femme a donné le jour à six filles, parce que son mari couchait habituellement à sa gauche, et que

lorsqu'il eut couché à sa droite, elle a procréé des garçons. Et dans une autre preuve, nous avons vu que la dame a eu, 1.° deux garçons de deux grossesses, pour avoir laissé coucher, pendant plusieurs années, son mari à sa droite; 2.° deux jumelles, pour l'avoir fait coucher à sa gauche; 3.° un troisième garçon, pour l'avoir fait revenir coucher à sa droite.

Depuis ce temps j'ai encore, dans une autre famille, donné deux garçons, en faisant coucher le mari à la droite de sa femme, après qu'elle eut donné le jour à trois filles, en autant d'accouchemens, le mari couchant alors à la gauche de sa femme.

J'ai fait faire une fille à une femme qui avait déja eu deux garçons, mais

qui depuis plus de six ans ne devenait plus grosse, en raison d'un *semi-prolapsus*, ou demi-descente. Après avoir pris connaissance de son état, je lui indiquai la position par laquelle il était possible de remédier à son infirmité, et celle nécessaire pour avoir une fille qu'elle desirait, ce qui lui a parfaitement bien réussi : ces respectables et honnêtes gens certifieront les faits, si on en a besoin.

Pour que les trois expériences du docteur PROCOPE pussent balancer les miennes, il faudrait qu'il eût procréé, avec la même femme, une fille en fécondant le côté droit, et encore il n'y aurait que la transposition des Ovaires de prouvée : mais on ne pourrait contredire mes expériences qui sont bien plus nom-

breuses, et par lesquelles *j'ai obtenu et fait obtenir à volonté les deux sexes chez les mêmes femmes.*

Nous ne pouvons accorder à MICHEL PROCOPE COUTEAU, la confiance qu'il desire d'après son mode de fécondation; car, entiché et préoccupé comme il l'était de l'ancienne erreur, que *le Testicule droit* doit coopérer à la formation d'un garçon, et le *gauche*, à celle d'une fille (1), il prétend que le fait n'a lieu, que quand la liqueur *du Testicule droit* peut parvenir *à l'Ovaire droit, et vice versâ*; car il dit, « que tant que l'Ovaire ne sera pas arrosé par la semence de la

(1) Voyez deuxième partie, chap. XI, sur le moyen de faire des Filles, page 128, où il dit : « Que l'un des Testicules ne sert qu'à faire des mâles, et l'autre des femelles, et qu'il en est ainsi des Ovaires »

vésicule séminale à laquelle il correspond, la femme restera stérile ; elle ne deviendra féconde que lorsque cet Ovaire sera arrosé par la semence de la vésicule séminale qui lui est analogue. »

Cet auteur est dans une bien grande erreur, et pourrait y en entraîner d'autres ; mais si l'on veut réfléchir, on sentira l'impossibilité de cette assertion.

Le Testicule droit, comme le gauche, ou, pour me servir des expressions de PROCOPE, la liqueur de *la vésicule séminale droite*, comme celle de la gauche, contribue également à la perfection de la créature, et l'une et l'autre ne contribuent en rien à la formation *des sexes qui sont établis avant la fécondation ;* ils préexistent avant ce moment ; *car ils sont dans les œufs contenus dans les*

Ovaires : conséquemment ils sont le produit spécial de la femme.

Comment concevoir, comme PROCOPE, que l'émission de la liqueur d'un des Testicules, puisse précéder l'autre, parce qu'il y en a un plus gros et plus élevé que l'autre ?

Je sais bien que *chaque Testicule* filtre sa liqueur séparément ; que séparément cette liqueur parvient à chaque vésicule séminale, par les canaux nommés *déférens ;* que cette liqueur sort des *vésicules* encore séparément ; *mais aussi je sais* que ces liqueurs parvenues séparément aux *prostates,* ne passent pas outre, sans être enveloppées par le mucus de ces glandes, et sans que les trois liqueurs qui composent *alors* celle que nous appelons séminale, déja mêlées et

transmises aux vaisseaux éjaculateurs, ne se mêlent encore dans leur trajet de l'urètre.

Ainsi il faut renoncer à cette hypothèse, à cette chimérique possibilité de n'émettre que la liqueur d'*un seul Testicule ;* et à cette autre plus chimérique encore, « *de faire correspondre la liqueur du Testicule droit, avec l'Ovaire droit, et celle du Testicule gauche avec l'Ovaire gauche, pour qu'il y ait fécondation.* » La chose n'est pas nécessaire ; la preuve qu'elle n'est pas nécessaire, est l'impossibilité de son exécution.

La nature ne donne pas à l'homme des tâches impossibles à remplir, elle marche simplement ; et si quelquefois nous trouvons complication dans sa

marche, ou cette complication a son utilité, ou nous nous trompons, parce que nous n'avons pas assez de sagacité pour trouver le *simplex* de sa marche, et parce que nous voulons toujours la soumettre aux mêmes loix et aux mêmes règles d'analogie, pour ses diverses opérations.

Dans la fécondation, par exemple, Michel Procope a voulu suivre l'analogie ; il a voulu que *chaque Ovaire* procédât comme *chaque Testicule*, et fournît comme eux, la même liqueur. C'est en cela qu'il s'est trompé ; chaque *Ovaire* a la même fonction, et cependant il en a une particulière, puisque *chaque sexe y est élaboré à part.* Et malgré l'uniformité de la nature dans la majorité de ses opérations, et l'analogie

pour une infinité d'autres ; nous sommes cependant obligés de reconnaître qu'elle a des exceptions à ses loix ; et que quand les auteurs ont dit qu'il fallait une analogie parfaite entre les semences, pour que la génération ait lieu ; ils ont entendu l'analogie d'espèce, et non cette analogie de côté ; car celle du côté gauche est aussi bonne que celle du côté droit : quand l'homme est sain, et parfaitement bien conformé, l'une n'a pas plus de vertu que l'autre ; d'ailleurs, *elles arrivent ensemble au lieu du rendez-vous.*

C'est chez la femme qu'il est permis de faire *cette distinction de côté*, car chez elle le côté droit a nécessairement plus de force que le côté gauche ; ou, pour parler plus exactement, *l'Ovaire*

droit élabore des atômes plus forts, plus gros, que *l'Ovaire gauche* (1). L'observation journalière nous prouve que les garçons naissent ordinairement plus forts que les filles, toutes choses égales d'ailleurs, et leur développement et accroissement achèvent de mettre ce fait en évidence ; donc que les atômes préparés par *l'Ovaire droit*, sont plus forts que ceux préparés par *l'Ovaire gauche;* donc que les filières qui moulent les atômes *du côté droit*, ne sont

---

(1) M. Lecat, dans sa Physiologie, dit que chaque sexe a d'abord ses différentes constitutions, qu'on peut regarder comme faisant son tempérament caractéristique. Le Mâle est né plus corpulent, plus vigoureux. La femelle gagne en délicatesse ce qu'elle perd en solidité, etc.

pas les mêmes que celles qui moulent les atômes *du côté gauche* (1).

Un petit grain d'amour-propre qui toujours fait croire à l'homme qu'il vaut mieux que la femme, et qu'il est le principal agent dans la génération, tandis qu'il n'y est que *collaborateur*, a entretenu PROCOPE dans son erreur.

Maintenant que nous sommes bien persuadés que la femme est seul acteur *dans la préparation et création des sexes*, car c'est dans ses Ovaires qu'ils

---

(1) Cette observation contribue encore à nous prouver que les *sexes* ne sont pas *mêlés*, et que la fécondation cessera d'être, quand on le voudra, *un métier d'aveugles*, comme le disent ceux qui craignent de s'appliquer à quelques observations et réflexions; car, quoique les hommes aiment la vérité, la plupart s'arrêtent à ce qui n'en a que l'apparence, et leur Esprit paresseux se refuse aux recherches qui pourraient les conduire à la certitude.

La même observation a lieu pour les Animaux,

se forment et s'établissent ; nous devons être bien convaincu que ce sexe, nécessaire à notre bonheur, est pour le moins aussi utile que nous dans la propagation, puisque nous ne pouvons rien sans lui, comme il ne peut rien sans nous. Ce que l'expérience nous démontre le mieux, est que sans l'action de l'homme, il n'y a pas de fécondation ; mais aussi sans *la préparation des matériaux de l'embryon dans l'œuf*, tous les efforts de l'homme sont inutiles.

Michel Procope fait des vœux pour qu'un *Sultan* abandonne quelques beautés de son sérail, aux recherches anatomiques de ce genre, comme Charles I.er, roi d'Angleterre, abandonna les biches de son parc à Harvey (1).

(1) Guillaume Harvée, ou Harvey, né à Folkston,

L'inhumanité

L'inhumanité de PROCOPE me répugne, mais je désire *qu'un Gouvernement savant* abandonne à des expériences utiles, les infâmes créatures qui, par leurs crimes, ont mérité la mort, comme les *chauffeuses ;* ce serait enrichir les honnêtes citoyens, et donner

---

dans le comté de Kent, en 1578, fut Médecin de JACQUES I.er, et de CHARLES I.er, Rois d'Angleterre; il fut professeur d'Anatomie et de Chirurgie ; et s'il n'est pas l'Auteur *de la Découverte de la circulation du sang,* il est au moins le premier qui l'ait enseignée publiquement, ce qui lui valut la persécution de ses collègues, qui firent tout ce qu'ils purent pour le perdre dans l'esprit des Rois dont il fut le Médecin ; mais il se défendit avec courage, et démontra la circulation par des expériences qui firent enfin prévaloir sa doctrine, ce qui lui valut encore d'autres tourmens. Il mourut en 1657, âgé de quatre-vingts ans, après avoir fait beaucoup de recherches anatomiques relatives à la génération, sur les Biches et Daines, mais qui furent presque toutes inutiles par la mort violente qu'il faisait donner à ces animaux ; il les forçait à rejeter de l'*uterus*, ce qu'il cherchait et desirait voir.

à ces *scélérates* une mort bien douce ; car il ne faudrait pas les tuer, parce que je crois que la mort violente peut détruire une partie des effets que l'on cherche à connaître ; mais il faudrait suspendre les opérations de la nature par un sommeil forcé, afin de pouvoir, pour ainsi dire, la prendre sur le fait. Dans de certains cas, le Gouvernement pourrait accorder la vie sans la liberté, à celles qui auraient subi les opérations de soustraction où il ne faut pas de mort.

Je crois que la mort violente est cause que HARVEY n'a jamais trouvé de liqueur séminale dans l'*uterus* des Biches qu'il faisait tuer après l'accouplement.

Je voudrais, *qu'un Gouvernement savant* fît ouvrir quelques jumens pourlinières de ses haras, dont la progéni-

ture a été constatée, pour reconnaître si les cicatrices de chaque Ovaire correspondent au nombre des sexes qu'elle a produits. Cette vérification serait plus certaine, que celle que l'on peut faire sur la femme, qui quelquefois fait des fausses couches sans s'en douter; car on ne trouve pas toujours exactitude entre le nombre des cicatrices que l'on observe sur les ovaires d'une femme, et le nombre de ses enfans connus.

Je voudrais que l'on prît une couple de jeunes brebis bien distinctes l'une de l'autre, qu'on les fît produire pendant plusieurs années, qu'on constatât exactement les sexes, et qu'après trois ou quatre années, on examinât leurs Ovaires, pour s'assurer pareillement si les cicatrices de chaque Ovaire corres-

pondent aux sexes qu'elles auront produits : voilà les différentes manières de s'assurer que chaque Ovaire produit un sexe différent.

CHAPITRE IV.

Conclusions de tout ce qui a été dit et prouvé.

On doit physiologiquement conclure de tout ce qui vient d'être dit et prouvé dans cet ouvrage :

1.°. Que l'Auteur de la nature a destiné les *Testicules* à l'élaboration de la liqueur prolifique, sans laquelle il ne peut y avoir de fécondation, et que les deux y coopèrent également quand ils sont sains, sans que *le droit* ait une vertu plus particulière que *le gauche*.

2°. Qu'il a donné aux *Ovaires* la faculté d'élaborer les premiers rudimens de l'homme ; de séparer les parties sexuelles, et que chacun a été organisé pour cela ; que *l'Ovaire droit contient ordinairement les œufs qui renferment les élémens de l'embryon masculin ; tandis que l'Ovaire gauche contient les œufs qui renferment les élémens de l'embryon féminin ;* ce qui fait qu'il ne peut y avoir d'hermaphrodite parmi les humains.

3.° Que c'est dans l'*œuf* que s'accumulent les élémens de la créature avant la nubilité de la femme, et successivement ; que ces élémens sont élaborés plus tôt ou plus tard, suivant la constitution et la force de chaque individu.

4.° Que c'est dans l'*œuf*, et non

ailleurs, que s'accomplit le *mystère de la génération*, par *l'intro-mixtion* des atômes invisibles de la portion éthérée de la liqueur séminale de l'homme.

5.° Que le fluide dont ces atômes sont séparés par leur agrégation, reste dans l'*œuf* pour y soutenir l'embryon, et distendre les parois de son domicile, dont il serait accablé sans cela.

6.° Que c'est par le mouvement et la chaleur qu'occasionne *l'intro-mixtion* des liqueurs, que les atômes prennent *configuration* par l'agrégat.

7.° Que c'est de la manière dont cet *agrégat* s'est formé, que vient la *ressemblance*, ou la plus ou moins grande *dissemblance ;* et non pas seulement de la plus ou moins grande quantité de molécules émanées d'un des individus,

comme le dit M. DE BUFFON : que conséquemment la ressemblance parfaite est un *accident* de la nature.

8.° Que la *base* du *placenta* est formée par les molécules organiques si abondamment répandues dans les liqueurs séminales de l'homme et de la femme, et dont M. DE BUFFON compose les élémens de *l'embryon* dans son système ; mais qui sont bien reconnues aujourd'hui pour n'être que des molécules de matières vives, toujours prêtes à être organisées.

9.° Que *l'œuf* parvenu à l'*uterus* par la trompe de FALLOPE, y trouve le degré de chaleur nécessaire à son développement, avec la première liqueur utile à son accroissement, dans une portion du mucilage versé dans ce viscère, au

moment de la fécondation, et sur lequel il est venu se poser et implanter le cordon ombilical de l'embryon qu'il renferme ; et qu'ensuite cet embryon trouve sa nourriture dans les sucs *lymphatico-laiteux*, que les filamens des molécules organiques pompent dans les cellules de l'*uterus*, et qu'ils transmettent aux radicules de la veine ombilicale, comme je l'ai décrit à l'article du *Placenta*.

Tout ce Systême prouve évidemment avec quel soin l'Auteur de la nature s'est occupé de faire parvenir à son but l'espèce humaine, et combien peu il y a de différence dans la procréation matérielle des humains et des quadrupèdes.

D'après les différentes divisions des *Ovistes*, par le docteur Procope, je suis un *Uno-sémin-oviste ;* conséquemment je forme une cinquième classe d'*Ovistes*.

1.° Parce que je crois que la nature dépose dans les *œufs*, avant la nubilité de la femme, et successivement, les premiers élémens, les premiers atômes nécessaires à la formation de la créature, *qui attendent, pour prendre une forme* et *s'animer*, les atômes et les élémens de la partie *spiritueuse* de la liqueur séminale de l'homme ; et qu'avant ce moment rien n'est visible que le fluide qui les contient, comme dans la chrysalide et dans la nymphe.

2.° Parce que je crois à la nécessité du concours des deux liqueurs sémi-

nales, *mais d'une manière bien différente du mélange des anciens* et de M. DE BUFFON, et sans lequel concours il n'y a pas de fécondation.

3.° Et enfin, parce que je crois aussi bien que MICHEL PROCOPE, que c'est dans *l'œuf* et non ailleurs, que se fait le mélange de ces liqueurs, puisque la femme ne peut *émettre aucune liqueur spiritueuse*, et que tout est renfermé et contenu dans ces œufs.

MILLOT.

FIN.

LETTRE DU Cen. JANIN,

AU C.en MILLOT.

Lyon, le 8 floréal an 9.

J'AI été, Monsieur et cher Confrère, un des premiers qui ai acheté votre ouvrage sur l'*Art de procréer les Sexes à volonté*.

J'ai lu cet écrit avec le plus vif intérêt ; mais j'aurais desiré que vous y eussiez décrit, si on peut réellement connaître l'instant préfixe de la conception, et quel est le mécanisme que la nature emploie pour remplir le grand œuvre de la génération ; car jusqu'ici personne n'a dit quelle est la méthode qu'il faut employer pour être certain

qu'une seule copulation suffit pour avoir engendré ; je ne parle pas de la distinction des sexes, c'est une affaire à part.

Les questions que j'ai l'honneur de vous proposer, sont dignes de toute votre sagacité, et vous ne les avez pas résolues en assignant à chaque ovaire les fonctions qui lui sont propres ; car en suivant même vos principes mieux décrits, mieux développés que ceux qui vous ont précédé dans votre carrière, les conjoints travaillent à la génération en aveugles, le hasard seul présidera à la génération, et certainement ils ne connaîtront pas le moment où la conception vient réellement de s'opérer, n'importe ce qu'ils auront engendré.

Combien de mariages sans postérité, quoique les deux individus soient par-

faitement bien organisés ! Chez eux la conception n'a pas lieu, parce qu'il n'y a pas entre eux un parfait rapport. La preuve, c'est qu'une femme qui n'a point eu d'enfans avec son premier mari, en a avec le second, et ainsi respectivement. Il manquait donc entre eux l'harmonie nécessaire pour parvenir à la procréation. On remédierait donc à certaines stérilités, et les générations seraient plus successives et plus prolongées qu'elles ne le sont, si on pouvait saisir le mécanisme qu'emploie réellement la nature à l'instant de la conception.

En effet, jusqu'à ce que nous ayons connaissance de ce mécanisme, la génération sera un métier d'aveugles, ainsi que vous le rappelez page 355 de votre ouvrage. Aussi les plus savans Physio-

logistes ont dit jusqu'ici que la *génération est un mystère*, et elle le sera jusqu'à ce qu'on ait résolu le problême que je me fais un plaisir de vous proposer. Je vous saurai gré, si vous pouvez m'en donner la solution. J'attends sur ce, Monsieur et très-honoré Confrère, une réponse, et vous offre dans ce pays tout ce qui peut dépendre de celui qui est votre dévoué concitoyen.

Signé JANIN,

ancien Prévôt du ci-devant Collége de Chirurgie de Lyon, poste restante à Lyon.

Réponse du citoyen MILLOT, *à la lettre du citoyen* JANIN.

Paris, 16 messidor an 9.

CITOYEN COLLÈGUE,

Si votre lettre fût arrivée dix ou douze jours plus tôt, vous eussiez reçu prompte réponse, parce que j'aurais profité de la seconde édition de l'*Art de procréer les sexes à volonté*, pour faire part au public de vos intéressantes questions et des réponses qu'elles exigent ; mais cette édition était terminée ; j'étais occupé d'un tout autre objet, lorsque votre lettre m'est parvenue. J'ai voulu me débarrasser la tête de l'ouvrage auquel

je travaillais, avant que de revenir à celui-ci.

Je viens de relire vos propositions, et je crois en avoir trouvé les solutions.

Celles des deux premières questions :

Quel est le mécanisme que la nature emploie pour le grand œuvre de la génération ? et si on peut connaître le moment préfixe de la conception ? se trouvent presque entièrement dans l'ouvrage même ; elles sont éparses, à la vérité, parce qu'elles font preuves d'autres objets, et que je n'avais pas le projet d'en faire un travail particulier.

Quant à la troisième question :

Quelle est la cause de la stérilité d'une femme avec un premier mari, tandis qu'elle devient féconde avec un second, et *vice versâ ?*

La

La réponse à cette question n'est nullement dans mon ouvrage, et sans vous, elle n'y aurait jamais été, parce que ce fait est de la médecine curative ; mais comme elle peut y convenir, vous l'aurez, et je crois pouvoir vous dire d'avance, que je présume nos opinions d'accord sur ce point.

Comme ces réponses passent les bornes d'une lettre, et que je me propose d'en faire part au public, en y ajoutant une gravure, qui fera mieux *comprendre le mécanisme de la fécondation*, vous voudrez bien attendre encore.

Je suis avec toute considération possible,

Mon cher collègue, votre concitoyen MILLOT.

COROLLAIRES

De l'Art de procréer les Sexes à volonté, ou solutions des questions du cit. JANIN, par le cit. MILLOT.

JE n'avais pas eu l'intention de traiter à fond les questions que me propose le citoyen JANIN, par sa lettre du 8 floréal an 9, parce qu'elles n'ajoutent rien à la possibilité de procréer les sexes à volonté, mon unique but, et auquel je me suis spécialement appliqué. Ce que j'ai dit de relatif à ses questions, a été donné en partie pour prouver d'autres faits : cependant il y a des articles qui répondent parfaitement aux deux premières de mon collègue.

Comme j'ai le desir de le satisfaire,

et d'instruire à fond le public de tous les mystères de la génération, autant que mes lumières me le permettent, je vais communiquer mon opinion, ma manière de concevoir cette opération, et comment j'ai surpris le secret de la nature, pour la génération, que les Naturalistes et Physiologistes ont jusqu'à ce jour regardé comme impénétrable.

Avant la découverte du célèbre *Fallope*, on ne connaissait les Ovaires de femmes que sous la dénomination des testicules, et quoiqu'on ne connût pas de canal qui pût apporter à l'*uterus* la liqueur que devait préparer ces prétendus testicules, nos anciens croyaient cependant, que la créature était formée dans l'*uterus*, par le mélange des

liqueurs séminales de l'*homme* et de la *femme*.

Le plus grand nombre de mes concitoyens y croit encore, et regarde ma découverte comme un *rêve* et une *folie*, parce que quelques collègues, ou paresseux ou jaloux, ont dit sans examen, *cela ne se peut, cela n'est pas possible;* tandis que d'autres se souvenant de la position qu'ils avaient naturellement prise, conviennent *que ce grand mystère des sexes séparés dans chaque ovaire*, est maintenant expliqué; que la procréation des différens sexes dépend de la fécondation des différens ovaires, et que la fécondation de l'un ou de l'autre *par préférence*, est soumise à la volonté de l'homme.

Le cit. BAUDELOCQUE est un de ceux

qui s'opposent le plus à cette opinion ; cela doit être après avoir consigné son ignorance sur ces objets, dans son Art des Accouchemens, tom. 1.er, chap. 3 de la génération, etc. parag. 318, où il dit :

« Mais cette reproduction n'est-elle que le développement de l'animal préexistant? »

« Celui-ci vient-il du père ou de la mère, ou se forme-t-il des principes de l'un et de l'autre ?

« Dans ce dernier cas, quels sont ces principes et comment se rassemblent-ils? Ce sont autant de questions *impossibles à résoudre*, ou tout au moins sur lesquelles nous ne hasarderons aucune conjecture. »

Puisque ce professeur ignorait tous ces

faits, il fallait qu'il les méditât et cherchât la solution de ces problêmes.

S'il eût réfléchi sur le premier :

« *Cette reproduction n'est-elle que le développement d'un animal préexistant ?* »

Son cerveau bien organisé eût démontré à sa raison, que la génération n'étant pas une *création*, mais *un changement d'un corps en un autre*, ne pouvait être autre chose que le développement d'un animal préexistant, vivifié par la fécondation qui lui a porté l'*aura seminalis*. Après quoi il se serait confirmé dans cette opinion, par la lecture du Traité de la génération du célèbre HALLER.

Avec un peu de méditation, il aurait plus facilement résolu ce *dilemme*.

« *L'animal vient-il du père ou de la mère, ou se forme-t-il des principes fournis par l'un et par l'autre ?* »

Sa réflexion et des connaissances anatomiques lui auraient appris que le père ne peut transmettre les principes fondamentaux, les élémens de la créature, puisqu'ils sont toujours enveloppés des membranes qui les contiennent avec l'eau dans laquelle ils nagent ; delà il aurait conclu, que nécessairement ils doivent se trouver chez la mère, dans ses œufs, où la nature les dépose et les conserve, pour qu'ils ne puissent être dissipés et prodigués, comme la liqueur séminale dont elle a confié l'élaboration à l'homme : et par une conséquence nécessairement juste et vraie, il eût été certain, que la créature procède de la mère

par les élémens qu'elle lui fournit, et du père par la vivification qu'il lui porte; puisque la femme n'a jamais produit quelque chose d'organisé et de vivant sans le secours de l'homme.

Quant à sa première question, « *Quels sont ces principes?* »

Son intelligence lui eût démontré, que l'homme n'est pas un composé de matière seule, qu'il entre dans sa composition, et spécialement dans son organisation intellectuelle, des spiritueux bien sensibles et bien reconnus; puisque l'évaporation, la perte de ces spiritueux, poussée à un certain point, nous réduit presque à l'état d'imbécillité; tandis, au contraire, que ces spiritueux bien ménagés, bien dirigés, conduisent l'homme à l'esprit et au génie.

Enfin, il eût trouvé dans sa mémoire, (s'il a lu les bons auteurs dans ce genre) la réponse à sa dernière question :

« *Comment se rassemblent ces esprits ?* »

Elle lui eût rappelé que LECAT, ce célèbre physiologiste, prouve « que les esprits vitaux, que les fluides nerveux, formés dans le cerveau, élaborés et perfectionnés dans le cervelet et la moëlle alongée, sont distribués dans toutes nos parties, par des nerfs qui en sont les conduits et les conducteurs (1) ; que l'anatomie a dû lui démontrer qu'il y a des branches de nerfs qui se portent aux *Ovaires*, pour, en se subdivisant, *se distribuer à chaque œuf ;* et que n'allant

(1) C'était aussi l'opinion d'HIPPOCRATE.

pas plus loin, ils doivent déposer dans les œufs les fluides qu'ils ont chariés : que chez les hommes, les nerfs qui forment une partie des testicules, se terminent aux *canaux déférens* qui portent aux vésicules séminales la liqueur qu'ils contiennent, et que l'union physique des deux sexes, est l'*origine*, la *cause* et le *mode* du rassemblement de ces spiritueux.

Tandis que le citoyen BAUDELOCQUE aurait dû instruire ses élèves de ces espèces de mystères ; il leur donne une nouvelle certitude décourageante, en leur disant, *que ces questions sont impossibles à résoudre.*

C'est par le doute et la recherche de la vérité que l'on donne de la pâture à l'esprit et qu'on l'exerce ; l'incrédulité

perpétue l'ignorance ; le doute, quand on ne l'éclaircit pas, ne produit rien de mieux ; mais si on cherche à l'éclaircir, on parvient à l'anéantissement de l'erreur et à la connaissance positive de la chose.

Le cit. BAUDELOCQUE traite trop légèrement d'*illusion* et de *folie* les observations les plus exactes et les assertions les plus mesurées. A qui croira-t-on donc, si on ne croit pas à celui qui, non-seulement n'assure rien, sans l'avoir bien vu et bien vérifié à plusieurs reprises ; mais qui met les autres à même de répéter ses observations et expériences ? Il en coûte moins, il est vrai, *de dire cela n'est pas possible*, que d'aller vérifier les faits sur les cadavres.

Si j'eusse cru à l'infaillibilité du juge-

ment de nos anciens, qui ont tous affirmé, que la génération est un mystère impénétrable, je ne l'eusse pas *pénétré*.

Parce qu'une chose n'est pas encore connue, s'ensuit-il qu'elle ne puisse et ne doive jamais l'être? S'il en était ainsi, nous resterions dans notre ignorance : c'est précisément parce qu'une chose n'est pas encore connue, qu'il faut soulever le voile dont elle est enveloppée ; l'expérience journalière met en évidence le succès de ceux qui s'y appliquent sérieusement et avec courage : l'histoire du célèbre LINNÉ, justifie mon assertion.

Avant la savante dissertation de cet auteur, couronnée par l'Académie de *Pétersbourg* en 1760, lorsqu'il eut démontré toutes les parties sexuelles des plantes, et qu'il eut prouvé qu'elles ne

peuvent produire de fruits ou de graines, sans la fécondation qui a lieu par l'immission du *pollen* sur la *stygmate*, (pour mettre ceci à la portée de ceux qui ne sont pas botanistes), je dirai qu'il a prouvé que la fécondation des fruits ou des graines, n'a lieu que par l'introduction de la poussière des étamines des fleurs sans *pistils*, sur celles à pistil (1).

Avant cette dissertation, dis-je, qui croyait au *sexualisme* des plantes; qui croyait à la nécessité de cette féconda-

(1) Pour plus grande instruction, voyez les recherches de LINNÉ sur la question proposée par l'Académie de *Pétersbourg*, en 1759.

« Confirmer, ou combattre le sexe des plantes par de nouveaux argumens, et de nouvelles expériences précédées d'une exposition historique et physique de toutes les parties nécessaires à la fécondation et à la perfection des semences et des fruits. »

tion ; qui croyait, enfin, que la plus grande partie des arbres à fruits est *hermaphrodite,* dont une portion des fleurs féconde l'autre ?

Cette découverte fut traitée par des gens inconsidérés, ignorans ou jaloux, de *rêve,* de *folie,* d'*extravagance,* et fit éprouver à LINNÉ plusieurs genres de persécution que lui suscitèrent l'envie et la calomnie.

Cependant ce rêve, cette folie, cette extravagance, sont aujourd'hui *des principes certains et bien reconnus de tous les savans ;* car *Linné,* outre les argumens, expériences et faits, qu'il avait déja fait connaître en faveur du *sexualisme* des plantes, a très-bien prouvé par une suite d'observations neuves, qu'il est nécessaire que la poussière des étamines, ou

les parties mâles des plantes, soit versée sur la *stygmate*, ou partie femelle, pour produire du fruit, ou rendre les semences fécondes.

Sénèque a dit, en parlant des comètes et des éclipses de *lune*, que l'on révoquait en doute de son temps :

Veniet tempus, quo, istæ quæ nunc latent, in lucem dies extrahet, longioris ævi diligentiâ.

Veniet tempus, quo, posteri nostri, tam aperta, nos nescisse mirentur.

Il viendra un temps où l'étude et l'application de nos neveux dévoileront tous ces mystères.

Un jour nos descendans seront surpris que nous ayons pu ignorer des choses

aussi claires, et dont la connaissance était si facile.

Je suis bien persuadé que cette prédiction de SÉNÈQUE se réalisera encore, relativement *à l'art de procréer les sexes à volonté*, et que nos enfans diront; *ce n'était pas difficile à trouver, il n'y avait qu'à observer :* quelques collègues le disent déja.

Je conviens de cette vérité avec eux, car je puis dire qu'il m'a été si facile de concevoir les prétendus mystères de la génération, après que j'eus examiné les *ovaires* sur lesquels j'ai cherché les preuves de la fécondation humaine; que je suis étonné que cette découverte m'aie été réservée.

Je suis intimement persuadé que le respect conservé, mal-à-propos, dans

cette

cette occasion, pour l'opinion des anciens, est cause que bien des gens faits pour pénétrer ce mystère bien avant moi, n'ont pas même osé le sonder, *à cause de la déclaration d'impénétrabilité.*

Quand on voit, quand on lit sans méditation, on admire les grandes découvertes qui sont faites, sans penser à celles qui restent à faire, et on a peine à croire que les hommes sont moins savans par les connaissances acquises, qu'ignorans par celles qu'ils peuvent acquérir encore.

L'étude réfléchie de la nature prouve que tout est lié dans l'univers par des chaînons *invisibles* pour l'observateur bouillant ou superficiel ; mais très-*sensibles* pour celui qui voit de sang-froid,

et qui ne craint pas de multiplier ses observations et expériences.

L'ASTRONOMIE a fait disparaître l'*astrologie judiciaire*.

L'ANATOMIE nous démontre que tout être vivant a une organisation spécifiquement différente de celle des autres qui n'appartiennent pas à la même espèce.

L'HISTOIRE NATURELLE nous prouve que les espèces ne peuvent se perdre, puisque celles dont l'organisation est essentiellement différente, ne peuvent se régénérer ensemble, et que celles qui ont beaucoup d'analogie peuvent se régénérer ; ou pour parler plus correctement, former une nouvelle famille ; mais qui ne va pas à une seconde génération.

LA CHIMIE et LA PHYSIQUE mettent

actuellement les sorciers dans l'impuissance de faire des miracles.

Il faut espérer que la PHYSIOLOGIE bien étudiée, bien approfondie, qui a déja fait disparaître les *minotaures*, les *hermaphrodites*, et autres monstruosités de ce genre, nous conduira à la connaissance complète de ce qui reste de mystérieux dans la nature humaine, qui, comme une femme coquette, laisse appercevoir quelques-unes de ses beautés pour donner à l'homme plus de desir d'en connaître le reste.

LA vraie science de l'homme raisonnable, est la connaissance de lui-même; on peut appliquer ici au physique ce passage fait pour la morale :

Nosce te ipsum, nec te quæsieris extrà.
Te cum habita, et te ipsum concute (1).

Aujourd'hui, grace à l'Anatomie de nos grands maîtres, aux observations et découvertes des Sténon, Malpighi, Graaf, Vallisnieri, Fallope et Haller; nous savons que les testicules des femmes, ou pour bien dire leurs *ovaires*, sont le foyer, la pépinière des *œufs*, et que pour avoir une créature humaine, il faut en féconder un; *j'ajoute que pour avoir une créature du genre masculin, il faut féconder un œuf de l'ovaire droit, et que pour avoir cette créature du sexe féminin, il faut féconder un œuf de l'ovaire gauche.*

---

(1) Charon, liv. 1er.

Voici ce qui m'a conduit à ces découvertes.

J'ai vu que les œufs des vers-à-soie, (après une fécondation apparente, ou du moins après un accouplement qui chez beaucoup d'animaux procure ordinairement la fécondation,) ne contiennent qu'une liqueur nulle, si le mâle ne répand dessus ces œufs, lorsqu'ils sont hors du sein de la femelle, une autre liqueur qui opère la fécondation ; dès que la liqueur nulle, le moment avant l'expansion de la dernière, est convertie en un animal par cette dernière liqueur ; il a été évident pour moi, que les matériaux, les élémens de cet animal étaient dans l'œuf. *Voyez première partie, chap. VII.*

J'ai prouvé que l'homme ne peut trans-

mettre à la femme les élémens de la créature, puisqu'ils sont constamment renfermés dans une vésicule composée de deux membranes, et que ces vésicules se trouvent dans les ovaires.

De plus, j'ai reconnu et prouvé l'impossibilité physique que l'homme transmît à la femme, de préférence, et séparément, la liqueur d'un des testiules seulement, parce que la liqueur des deux est non-seulement mêlée pendant son trajet; mais qu'elle se réunit à celle des prostates, comme je l'ai expliqué, *troisième partie, chap. III*, et que la liqueur d'un des testicules n'a pas plus de vertu que l'autre, puisqu'on trouve les *deux sexes* chez un peuple qui supprime un testicule : j'ai conclu que les sexes ne pouvaient pas provenir de

l'homme, *malgré l'opinion de tous les auteurs qui prétendent que le testicule droit fournit les garçons, et le testicule gauche les filles*, etc.

D'après ces connaissances que tout le monde peut acquérir maintenant, j'ai conçu que l'œuf de la femme devait nécessairement renfermer, comme l'œuf du ver-à-soie, une liqueur qui contient les principes de la créature, et que l'*aura seminalis* transforme en homme ou en femme.

Après avoir reconnu sept cicatrices sur l'*ovaire droit* d'une femme qui n'avait mis au monde que sept garçons, et aucune sur son *ovaire gauche*, et après avoir trouvé sur l'*ovaire gauche* d'une autre femme, qui n'avait procréé que quatre filles, les quatre cicatrices, preu-

ves de quatre fécondations ; après avoir trouvé dans un *ovaire gauche* malade d'hydropisie, une fille de trois à quatre mois; et enfin après avoir reconnu que la nature dans ses productions bizarres, d'humains, comme de quadrupèdes, n'a jamais fourni les différens sexes sur ces créatures qui viennent au monde deux à deux réunis par une partie quelconque, comme vous le voyez dans les gravures de cet ouvrage ; je n'ai pu me refuser à l'évidence, que les sexes sont séparés, et qu'ils préexistent chez la femme, et non pas chez l'homme.

Delà je me suis dit : puisque les sexes sont séparément chez la femme, et qu'elle a deux canaux ouverts dans la matrice, dont l'un répond à l'*ovaire droit*, et l'autre à l'*ovaire gauche* ; il est mani-

feste que l'on peut, quand on le voudra, *opérer la fécondation de l'un, de préférence à l'autre* : le point de la difficulté est d'adresser la liqueur prolifique à l'ovaire que l'on veut féconder ; je vous en ai donné le moyen, *troisième partie, chap. I.*

Le mécanisme de cette fécondation n'a pas été difficile à trouver ; il part naturellement de l'examen des pièces que l'Anatomie démontre, et que la nature ne peut pas se dispenser d'employer à cette opération ; puisqu'elles ne peuvent avoir d'autres usages, et que leur utilité et nécessité sont reconnues pour la fécondation.

Loc cit. JANIN *me demande quel est*

le mécanisme que la nature emploie pour opérer le grand œuvre de la génération ?

Il a dû voir que la fécondation ne peut avoir lieu, que par l'*aura seminalis* qui s'élève à la faveur de la trompe de *Fallope*, jusqu'à l'ovaire ; que cette liqueur pénètre les membranes de l'œuf, mêle ses atômes à ceux qu'elle y trouve, les assemble, les anime et les vivifie ; que le gonflement que les atômes de l'*aura seminalis* occasionnent dans l'œuf, brise la capsule qui le retenait dans l'ovaire ; les vaisseaux se rompent aussi ; l'œuf est chassé de son calice, comme par une commotion *électrique* ou *galvanique ;* il est reçu dans le pavillon de la trompe, qui, par l'érétisme que le coït

lui a imprimé, l'a forcé à se courber et à s'adapter à l'ovaire, etc.

Je croyais, par tout ce que je viens de répéter, avoir assez indiqué le moment de la fécondation, celui de la conception et leur mécanisme ; mais le citoyen JANIN m'a fait connaître que je ne me suis pas assez étendu sur ces matières, que je ne les ai pas assez développées : je l'ai dit, ce n'était ni mon objet, ni mon projet.

Ces phrases éparses ont sans doute échappé à mon collègue par leur dissémination ; mais en les rapprochant, et en y ajoutant quelques mots seulement, on concevra en un instant le mécanisme que la nature emploie pour parvenir au grand œuvre de la génération.

Pour que la génération ait lieu, il

faut que la fécondation la précède ; puisque c'est de ce premier acte qu'elle dépend. J'ai prouvé, *première partie, chap. VII, que la génération n'est qu'un changement d'un corps en un autre* ; c'est donc la fécondation qui opère ce changement, et qui convertit en un animal la liqueur contenue dans l'œuf.

Je vous ai prouvé, *première partie, chap. X, pag. 119,* que la liqueur séminale est composée de trois liqueurs, dont l'une *spiritueuse* et *volatile* tend à s'élever et à se séparer des deux autres qu'elle laisse dans l'*uterus*. Cette liqueur, en se séparant des deux autres, ne peut prendre d'autre route que celle des trompes de *Fallope*, puisque ce sont les seuls canaux ouverts dans la matrice qui

communiquent aux ovaires : voilà un des points capitaux dont il faut bien se pénétrer, pour entendre le mécanisme de la fécondation.

La fécondation est l'acte qui en portant à l'œuf de la femme, l'*aura seminalis*, la partie spiritueuse de la liqueur séminale de l'homme, *change en un homme la liqueur que contient cet œuf.*

Le mécanisme par lequel cette liqueur prolifique parvient à l'œuf, est celui-ci.

L'érétisme que le coït occasionne à la matrice, s'étend jusqu'aux trompes qui se roidissent, et dont les pavillons s'adaptent aux ovaires pendant le coït, en manière d'entonnoirs recourbés ; elles reçoivent par leurs tubes qui sont ouverts dans la matrice, un de chaque côté, le fluide spiritueux, l'*aura seminalis*,

qui en se séparant des autres qui composent la liqueur séminale, s'élève et enfile la route de ces trompes.

Cette liqueur pénètre l'œuf, y *fixe le principe de la vie* qui est tout entier dans cette liqueur, et détermine l'existence du nouvel individu, et en même temps elle brise la capsule de l'ovaire dans lequel l'œuf était comme chatonné; ce même mouvement brise aussi les vaisseaux qui ont alimenté l'œuf jusqu'à ce moment, et le lance *dans le pavillon de la trompe qui recouvre l'ovaire*, tant que dure le coït : voilà le mécanisme de la fécondation, comme on peut le voir dans la dernière gravure.

Puisque le pavillon de la trompe couvre l'ovaire en manière d'entonnoir recourbé tant que dure le coït, comme je viens de

le dire, et comme le démontre la gravure ci-après, à la lettre C, il laisse à l'*aura seminalis* la faculté de s'épancher sur un, ou plusieurs œufs, suivant son abondance, et suivant la quantité d'œufs en maturité; ainsi autant d'œufs pénétrés par cette liqueur, autant d'œufs fécondés: voilà la cause et le mécanisme de la fécondation simultanée de plusieurs œufs.

La conception suit de près la fécondation, puisqu'il n'y a d'espace de temps entre ces deux opérations, que celui qui est nécessaire, pour que l'œuf lancé dans le pavillon de la trompe parcoure ce tube pour arriver à l'*uterus*. Le coït étant cessé, l'érétisme des trompes cesse; elles quittent l'ovaire et les pavillons de ces trompes qui tout-à-l'heure étaient sur

l'ovaire dans la situation d'entonnoirs recourbés, s'abaissent et présentent, pour ainsi dire, une manière de cornet au bout de cet ovaire qu'il recouvrait il n'y a qu'un moment. *Voyez la lettre E de la même planche.*

L'œuf arrivé à l'*uterus*, y est arrêté et agglutiné par les deux liqueurs qui, compagnes de l'*aura seminalis*, ont été abandonnées par lui dans l'*uterus*, lorsqu'il s'est élevé à la trompe. Le moment où cet œuf est arrêté dans la matrice sur ce gluten, où il prend racine par ses vaisseaux, qui sont les ombilicaux de l'embryon qu'il renferme, ceux même qui se sont rompus au moment de la fécondation, comme je l'ai dit à l'article *placenta;* est le moment préfixe de la conception.

La

La fécondation et la conception ne peuvent avoir lieu sans ce mécanisme des trompes; la nature ne peut pas, comme je l'ai dit, se dispenser de les employer; car sans trompes, il ne peut y avoir de *fécondation*, et sans *fécondation*, point de génération.

Mais malgré l'exécution de cette marche, de cette loi de la nature, la procréation peut encore manquer, puisqu'elle dépend du succès complet de la conception et de la gestation qui peuvent être troublées et désorganisées par différens accidens.

Le cit. JANIN *me demande encore à quel signe on peut reconnaître le moment préfixe de la conception?*

J'ai dit, *deuxième partie, chap. II,*

que la femme ne rend pas, après l'acte qui l'a fécondée, la liqueur que l'homme a versée dans l'*uterus* pendant la copulation, tandis qu'elle la rend toujours, ou plutôt, ou plus tard, lorsqu'elle n'a pas été fécondée : voilà un symptôme de fécondation pour les femmes qui observent ; c'est le seul pour celles qui n'éprouvent pas ce certain frémissement, qu'une partie d'elles éprouve, sans pouvoir le définir, mais qui leur fait dire, me voilà grosse : celles qui ont le bonheur d'éprouver cette sensation, peuvent recueillir deux signes certains de fécondation.

Dans les preuves que j'ai données de la possibilité de féconder un ovaire de préférence à l'autre, deux de ces femmes ne se sont mises qu'une seule fois dans

le cas de la fécondation, parce qu'elles eurent, par les symptômes ci-dessus énoncés, la certitude d'avoir été fécondées.

L'une de ces mères avait un garçon de trois à quatre ans, et l'autre en avait eu deux d'un premier mari; l'une et l'autre de ces dames desiraient une fille, et elles furent contentes : l'une de ces filles est aujourd'hui madame DE BONDY; et l'autre, mariée à un homme dont j'ignore le nom, habite le château de *Bouville;* elle est fille de M. et madame D'ESTOURNELLE, avocat au ci-devant conseil, aujourd'hui juge de Châteaudun, et y demeurant.

Je m'apperçois que je n'ai pas dit que cette seconde ne s'était mise qu'une seule fois dans le cas de la fécondation

mais le fait est vrai : vous voyez par tous ces détails, que le moment préfixe de la fécondation peut être connu ; qu'ainsi les conjoints auront peu après l'acte vénérien, *la certitude qu'à tel moment*, la fécondation a eu lieu, et quelques secondes plus tard, la conception.

Quand j'ai dit que la génération cessera d'être *un métier d'aveugles* pour ceux qui voudront s'instruire ; je n'ai pas prétendu dire seulement, comme le croit mon Collègue, que l'on saura, ou non, si la fécondation a eu lieu ; mais aussi que les conjoints seront certains, (s'ils ont bien suivi mes principes pour la fécondation) de voir arriver *tel* ou *tel sexe*, car on ne gagne pas toutes les fois qu'on joue ; mais en suivant ma méthode, on ne gagnera rien, ou on

obtiendra ce qu'on desire : voilà sur quoi porte mon assertion, quand je dis que la génération cessera d'être un métier d'aveugles : nous savons tous qu'il y a beaucoup plus de conjonctions stériles que fructueuses.

Nous ne voyons pas toujours du premier abord, ni l'ensemble, ni les rapports d'une infinité d'objets ; mais à l'aide de la réflexion et d'une observation attentive, notre imagination nous fraye de nouvelles routes ; c'est ainsi que la méditation et la comparaison du plus connu à ce qui l'est moins, m'a conduit à la connaissance certaine, *que les sexes sont séparés, qu'ils existent chez la femme, avec les rudimens de la créature dans chaque ovaire.*

Les expériences et recherches multi-

pliées m'ont prouvé que j'ai rencontré juste ; car j'ai toujours reconnu sur la brebis autant de cicatrices que d'agneaux produits, et *j'ai constamment fait procréer des garçons en fécondant l'ovaire droit, et des filles en fécondant l'ovaire gauche.*

Me voici parvenu à l'article le plus intéressant de la lettre du cit. Janin ; je dis plus intéressant, parce qu'il n'est pas de pure curiosité, comme les autres, qu'il peut être utile à beaucoup de personnes, et conséquemment aux Gouvernemens ; *puisqu'il tend à établir la génération chez des individus qui n'ont pu y parvenir.*

C'est l'impossibilité où se sont trouvés et se trouvent encore quelques individus de féconder leurs femmes, tandis qu'ils

ont toutes les qualités requises pour cela; et le cas où une femme qui n'a point eu d'enfans d'un premier mari, en a d'un second, ce qui prouve que le défaut de fecondité ne peut lui être imputé, et *vice versâ*.

Je crois qu'il n'y a pas eu entre ces conjoints l'harmonie nécessaire; (pourvu toutefois que l'on entende, comme moi, par le mot harmonie), rapports ou *proportions physiques*.

Car, d'après toutes les preuves que la généralité des hommes nous fournit, je vois que les sentimens délicats, que les tendres émotions, que les riantes images de l'imagination, qui précèdent et suivent la conjonction de deux individus, plus moralement, que physiquement émus, ne sont pas toujours nécessaires à la génération.

Tant de mères de familles nombreuses nous ont assuré, et nous affirment encore avoir conçu tous leurs enfans sans volupté, et ne s'être livrées à cet acte que par devoir et complaisance pour leurs maris, que nous ne pouvons raisonnablement croire à la nécessité des agrémens de l'amour pour la fécondation : il faut donc chercher la cause de cette *stérilité* dans le *physique* de la femme, où je l'ai fréquemment rencontrée ; spécialement pour des hommes, qui, après avoir fait preuves de paternité, étaient cependant privés de cette satisfaction dans le mariage.

J'ai presque toujours observé chez les femmes qui ne pouvaient pas être fécondées par leur mari, que la disproportion entre la position de l'*os tincæ* ou orifice de

la matrice dans le vagin, et la longueur du *canon de la vie*, en était la seule cause.

Les Anatomistes savent qu'il y a chez les femmes des *variétés naturelles* dans le vagin ; que les unes ont l'orifice de la matrice plus saillant, plus bas que d'autres.

Lorsque l'*os tincæ*, l'orifice de la matrice, *descend trop bas dans le vagin*, ou qu'il est un peu dévié, le membre viril passe à côté, frappe le fond de ce vagin, et y dépose la liqueur, qu'il ne devrait verser que dans l'*uterus* ou matrice.

Cette disproportion se rencontre plus fréquemment qu'on ne le croit ; j'ai été assez heureux pour faire faire un enfant à une femme de quarante-neuf ans, à la fécondité de laquelle il n'y avait pas d'autre obstacle, et dont le mari avait fait pendant plus de vingt-cinq

années de mariage, tous ses efforts, sans jamais avoir pu donner lieu à soupçonner la grossesse.

C'est cette disproportion qui fait que l'orifice de la matrice, l'*os tincæ* ne pouvant recevoir le gland du membre viril, la liqueur ne peut être versée dans l'*uterus*, et la prolifique ne peut parvenir à l'une ou à l'autre des *trompes*; voilà la cause de la stérilité de certaines femmes avec un premier mari, tandis qu'elles deviennent fécondes avec un second, et de celles qui ayant eu des enfans avec un premier mari, ne peuvent en avoir d'un second, quoique l'un et l'autre aient encore toutes les qualités requises pour la propagation.

Croyez que, quelque quantité de liqueur séminale que l'homme verse dans

le vagin, lorsque l'*aura seminalis*, qui seul féconde la femme, ne peut parvenir à une des trompes, tout est en pure perte pour la génération, puisque dans ce cas il ne peut y avoir de fécondation; car, pour qu'elle ait lieu, il faut que la liqueur séminale soit versée dans l'*uterus* ou matrice, qu'elle contienne une portion spiritueuse, et que les trompes qui doivent porter aux ovaires cette portion spiritueuse, ne soient ni obstruées, ni trop courtes.

J'ai rencontré plus d'un mari, qui croyant que la stérilité de leurs femmes provenait de ce qu'ils ne pouvaient parvenir au but, l'*orifice de la matrice*, prenaient et faisaient prendre à leurs femmes des positions, par lesquelles ils espéraient, comme on dit, *gagner du*

terrain, tandis qu'ils dépassaient le but qu'ils cherchaient : je leur indiquai le moyen de soustraire un pouce, à-peu-près, de longueur qu'ils avaient de trop pour leurs femmes, et peu après ils les fécondèrent (1).

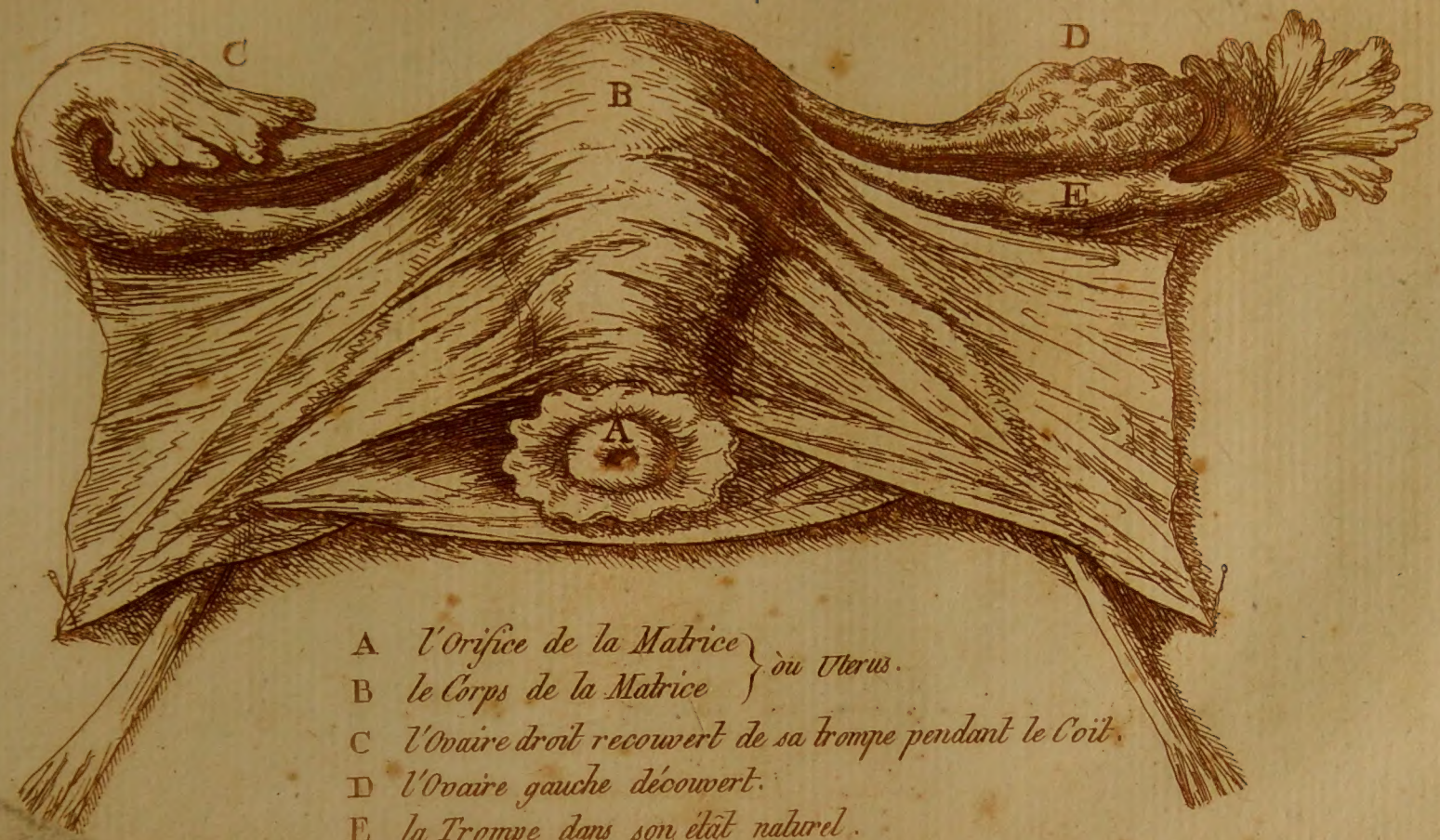
Je crois avoir répondu à toutes les questions du cit. JANIN, et par ce moyen, avoir donné au public une plus grande facilité pour la conception de cet ouvrage, que j'ai mis, autant que je l'ai pu, à la portée de tout le monde, et pour l'intelligence duquel j'ai augmenté le nombre des gravures.

MILLOT.

rue du Four-Saint-Honoré, N.° 455.

---

(1) Entre autres, M.rs D'ALBON et D'EGVILLY.



A *l'Orifice de la Matrice* } *ou Uterus.*
B *le Corps de la Matrice* }
C *l'Ovaire droit recouvert de sa trompe pendant le Coit.*
D *l'Ovaire gauche découvert.*
E *la Trompe dans son état naturel.*

SECONDE PARTIE.

Avant-propos, Pag. 147

Chapitre premier. Du *Placenta* en général, 148

Chap. II. Mon opinion sur l'origine et la formation du *Placenta*, 169

Organisation du *Placenta*, 177

Chap. III. De la circulation chez le fœtus, et de sa sanguification, 198

Chap. IV. De la superfétation, 249

Chap. V. Des ressemblances, ou pour mieux dire, des dissemblances, 272

Chap VI. Des Ovaires et de leurs fonctions, 294

Preuves qu'il n'y a pas d'hermaphrodites, ni chez les humains, ni chez les quadrupèdes, 308

Chap. VII. Des trompes, 337

TROISIÈME PARTIE.

L'art de procréer les sexes a volonté, *Avant-propos*, 341

Chapitre premier. Du mode de procréer un sexe de préférence, 345

Chap. II. Expériences et preuves qui confirment mon opinion sur la production d'un sexe de préférence, 357

Chap. III. Explication d'un phénomène arrivé à Michel-Procope Couteau, qui a procréé des garçons en fécondant le côté gauche, 371

CHAP. IV. Conclusion de tout ce qui a été dit et prouvé, 388

Lettre du cit. JANIN au cit. MILLOT, 395

Réponse du cit. MILLOT au cit. JANIN. 399

Corollaires de l'art de procréer les sexes à volonté, 402

FIN DE LA TABLE.